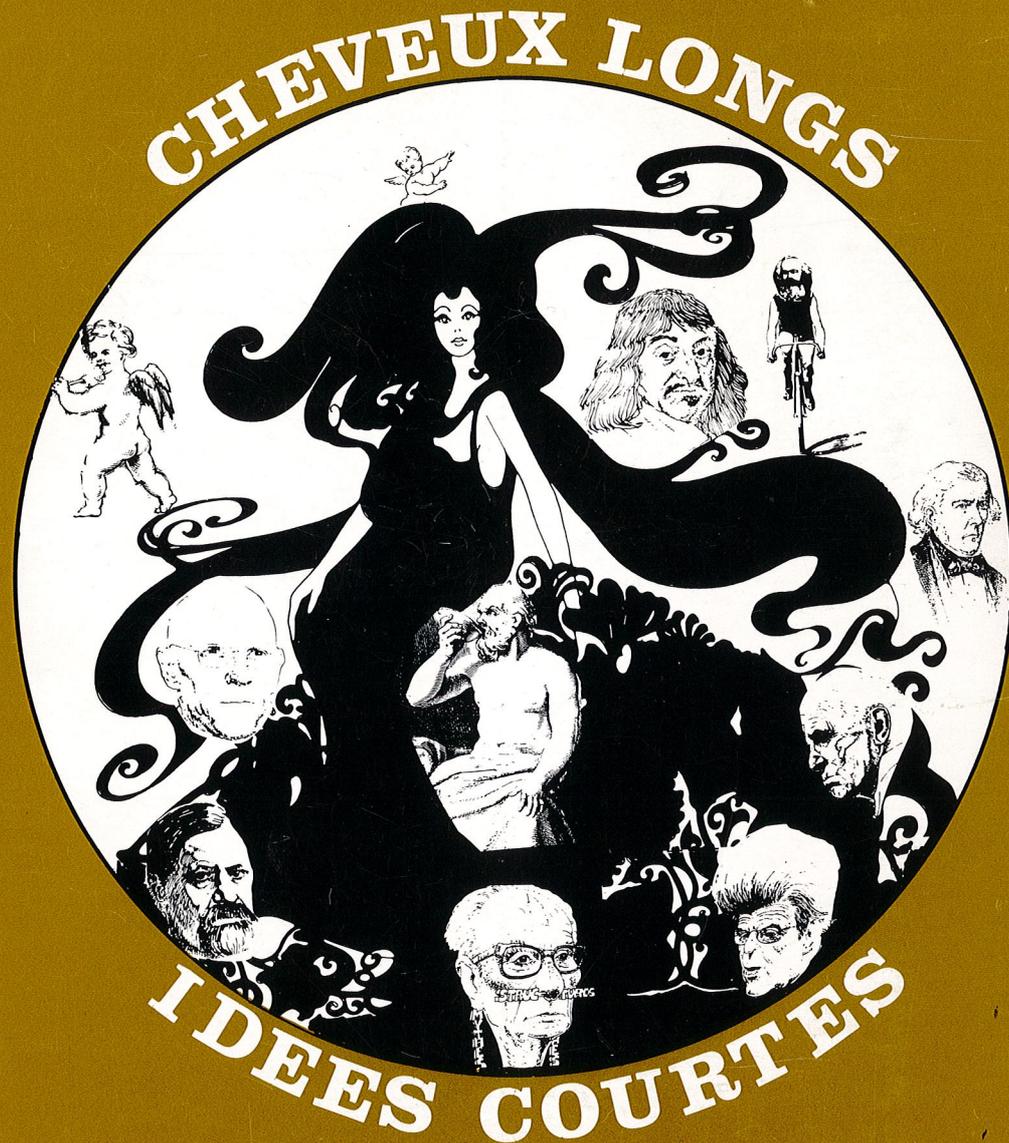


LE DOCTRINAL DE SAPIENCE

CAHIERS D'ENSEIGNANTS DE PHILOSOPHIE ET D'HISTOIRE



les femmes et la philosophie

Heinrich von KLEIST : TOUT DERNIER SYSTEME D'ÉDUCATION
(traduction Jean RUFFET)

TOUR DE FRANCE D'UN INSPECTÉ
Jacques PAPINSKI

ENSEIGNANTS ET PHILOSOPHES

Hélène VEDRINE, Michèle LE DOEUFF, Elimane KANE,
Patrick VAUDAY, Jean-Pierre GILLERY

n°3

Une bande dessinée philosophique de Stéphane DOUAILLER.

12f



Le « DOCTRINAL DE SAPIENCE » est le titre de l'un des volumes de la BIBLIOTHEQUE BLEUE. Diffusée dans toute la France par colportage, cette collection d'ouvrages le plus souvent anonymes est un passionnant exemple de littérature populaire. Du XVI^e au XIX^e siècles, des millions d'exemplaires de ces brochures se sont répandus dans les campagnes sans qu'il en soit fait mention dans l'histoire intellectuelle officielle de notre pays. Quelques chercheurs se penchent aujourd'hui sur la signification et l'impact de cette littérature.

**ALMANACHS
DU
PHILOSOPHE
BOITEUX**

bibliothèque
du
**Doctrinal
de
Sapience**

La collection est publiée sous la direction du collectif de la revue **Le Doctrinal de Sapience** (cahiers d'enseignants de philosophie et d'histoire)

Stéphane DOUAILLER
Martine HOCQUET-TESSARD
Georges NAVET
Claudie POURTET
Olivier ROY
Jean RUFFET
Monique RUFFET
Jean-Paul THOMAS
Patrice VERMEREN
Pierre WEIRICH
Jean-François WIEDEMANN

solin

EDITIONS SOLIN
1, rue des Fossés
Saint-Jacques
75005 PARIS

Les philosophes de notre temps ne sont pas sur les places publiques ni dans les cabinets des princes, à faire des leçons de morale ni à tenir des discours politiques. Ils ne sont pas dans les cercles érudits qui récapitulent les savoirs dans les figures de la science, ni ne s'interrogent avec ceux qui pensent l'homme et le monde entre le ciel et la terre. Ils sont dans des écoles et ils sont professeurs.

Cette situation semble avoir produit un désintérêt curieux pour des débats dont la philosophie a pourtant traité, des siècles durant, sur le mode de l'urgence : quel est le meilleur gouvernement? Comment chercher et reconnaître la vérité? Quelle est la cohérence d'ensemble des destinées? Ces questions sont à vrai dire moins abandonnées que mises à distance par la prise en considération de débats préliminaires. Les partages qui faisaient surgir le débat philosophique de l'opposition du juste et de l'injuste, de la séparation du vrai et du trompeur ou de l'ajustement de l'ordre au désordre, sont soumis à une neutralisation provisoire de la part de découpages préalables, qui imposent d'interroger et d'élaborer d'abord les formes et la substance du questionnement philosophique. Ces préambules philosophiques à toute philosophie, qui, pour le dire encore grossièrement, font la philosophie contre ce qui n'en est pas, n'en est pas assez ou pas encore, instituent ce que les **Almanachs du philosophe boiteux** entreprennent de décrire comme un **ordre philosophique**.

Il y a à faire une **histoire de l'institution-philosophie**, qui rend compte de la fabrication et de la reconnaissance de la philosophie dans des discours, des écrits, des pensées spécifiques, comme dans des façons particulières de parler, de lire, de penser, et, généralement, de se comporter. L'almanach n° 1 : **Victor Cousin, défense de l'Université et de la Philosophie**, et l'almanach n° 2 : **La philosophie saisie par l'Etat**, commencent cette histoire en se demandant quel ordre la philosophie et ceux qui s'autorisent à porter le titre de philosophes ont contribué à mettre en place; quel ordre aussi s'est imposé à la philosophie sous la tutelle de l'Eglise, sous le contrôle de l'Etat et sous la domination culturelle des sciences.

Il faut encore **inquiéter l'institution-philosophie**, en bousculant ses partages et en rendant mobiles les frontières qui dessinent son dedans et son dehors. A cet effet, les **Almanachs du philosophe boiteux** prennent au sérieux, lisent et rééditent tant de la **mauvaise philosophie** que des **philosophies d'en bas**. Le premier débat qu'ils rouvrent est celui de la propriété, figé en gros dans l'académisme du dialogue de Pierre-Joseph Proudhon et de Karl Marx, qui recevra les contributions d'un « du droit de propriété » d'Adolphe Thiers et d'une « philosophie des vide-goussets », telle qu'on la trouve dans les écrits de prison : cahiers d'ouvriers détenus, récits de paysans au bagne, lettres d'enfants des colonies pénitentiaires.

LE DOCTRINAL DE SAPIENCE

(Cahiers d'enseignants de philosophie et d'histoire)

est publié par la société
"Le Doctrinal de Sapience"

inscription à la commission paritaire
(en attente)

Adresse : "Le Doctrinal de Sapience",
c/o G. Navet,
42, rue Thiers
10120 SAINT-ANDRE-LES-VERGERS

Prix 12 francs

COLLECTIF DE RÉDACTION

Stéphane Douailler, Martine Hocquet-Tessard,
Georges Navet, Claudie Pourtet, Olivier Roy,
Jean Ruffet, Monique Ruffet, Jean-Paul
Thomas, Patrice Vermeren, Pierre Weirich,
Jean-François Wiedemann

Directeur de publication : Patrice VERMEREN

SOMMAIRE

Heinrich von KLEIST : Tout dernier système d'éducation traduit par Jean RUFFET	2
Dossier : L'ÉCOLE INSPECTÉE Jacques PAPINSKI : Tour de France	5
Préliminaires	7
Georges NAVET : Position de la faiméantise (III)	8
Christine BENOIT : L'airainée	9
Dossier : ENSEIGNANTS ET PHILOSOPHES Michèle LE DOEUFF : Cheveux longs, idées courtes (les femmes et la philosophie)	10
Hélène VEDRINE : Libres propos	28
Stéphane DOUAILLER : Philosophia Occidentalis (I)	13
Elimane KANE : La pétaphysique occidentale et l'en- seignement de la philosophie en Afrique	30
Patrick VAUDAY : Compte-rendu de dissertation : le correc- teur corrigé	33
Je m'avance, timide	34
Jean TESSARD : Michael S	35
Jean-Pierre GILLERY : Prêtrise dans la ville des sacres	36

Toute correspondance à la secrétaire de
rédaction : Martine HOCQUET-TESSARD,
55, rue au Maire, 75003 Paris

Abonnement pour 4 numéros

40 F.

Libeller les chèques à l'ordre de
Jean-Paul Thomas

Imprimé par Copédith - D.L. 1er trimestre 1977

EDITORIAL

«Ils sont logés, blanchis, ils sont bien payés, ils ont une paire de draps toutes les trois semaines, ils ont des avantages, ils sont heureux et ils n'arrêtent pas de faire grève. D'ailleurs, ils n'ont même pas peur de faire fermer l'usine» (1).

Ces propos, tenus au sujet de ses travailleurs immigrés dans une petite entreprise de céramique à Neuville en Ferrain, nous les reprenons à l'intention de ceux qui ont fait ce troisième numéro du **Doctrinal de Sapience**.

On y trouvera bien, sans doute, de l'oppression. Et il faut dire, en effet, la violence de vivisection de la pédagogie, dont l'époque de Kleist fit une science d'expérimentation ; rendre sensible, sur l'exemple de ceux qui s'autoproclament ici ou là les béraults de la *philosophia perennis*, la puissance d'exaspération de ces enseignants qui s'imaginent appelés et se font missionnaires ; redire, dans sa nudité, l'arbitraire de toutes les dépossessions par lesquelles l'inspection institue et maintient le scolaire ; étudier les systèmes de contraintes qui produisent les pédagogies concrètes comme ceux qui conduisent, pour la philosophie, les professeurs des universités à se faire les entraîneurs des candidats aux concours de recrutement, les enseignants de sciences naturelles à faire des leçons de choses, les femmes à commenter les textes des grands hommes ou les intellectuels africains à propager la métaphysique de l'occident.

Mais rien de tout cela n'est obligé de se dire dans le discours de la misère. Il y a pour dire l'oppression d'autres façons que le procès qui, du spectacle de la souffrance, fait témoin une conscience universelle, et nous ne nous ferons pas pitoyables pour qu'on prononce des condamnations. Il y a pour définir l'oppression d'autres lieux que les cahiers de doléance qui concluent des dossiers par des revendications cataloguées, et nous n'arrêterons pas de faire grève. Il y a pour résister à l'oppression d'autres luttes que celles qui instituent des alternatives programmées, et nous n'avons pas peur de faire fermer quoi que ce soit.

Le Doctrinal de Sapience - Mars 1977.

(1) Extrait de *Libération* : des ouvriers français et belges demandent l'expulsion de maghrébins en grève (14 février 1977).

P.S. : plusieurs articles annoncés ont dû être reportés faute de place : ceux de Maria Bloch, de Claudie Pourtet, de Jean-Paul Thomas et de Patrice Vermeren. Ils paraîtront dans le prochain numéro. Nous avons décidé de ne pas publier l'auto-présentation du Grep, rédigée par Chantal Demouque, puisque celle-ci nous a informé qu'elle avait démissionné du Grep avec Michèle Le Doeuff, et qu'elle n'assumait plus le texte qu'elle nous avait proposé.

Au sommaire des prochains numéros

Le Doctrinal de Sapience : FAIRE LA GREVE DE L'INSPECTION

Les lycéens de Dreux : DISCIPLINES ET INDISCIPLINES

Bernard DESCLAUX (histoire d'un règlement intérieur)
Stéphane DOUAILLER (*philosophia occidentalis* II)
Pierre Fabien SPITZ (les défenseurs de la philosophie)
Annie TALASAC-LANDABURU (une révolte d'étudiants au XVI^e siècle)
Jean-Paul THOMAS (sur un fait-divers : le rôle des "psy")
Patrice VERMEREN (les turbo-profs ont-ils la nausée ?)
Jean HEBRARD (sur la lecture au XIX^e siècle)

HEINRICH VON KLEIST TOUT DERNIER PROGRAMME D'EDUCATION

*Voué dès l'enfance à la carrière militaire, Kleist était parvenu, au terme d'un long débat moral, à s'arracher à l'emprise de l'armée prussienne, « vivant monument de tyrannie » : tout officier pouvait y frapper les soldats à loisir. A 22 ans, soudainement libre, il avait entrepris des études. Mais quel métier choisir dans un pays où toutes les institutions étaient dominées par le principe d'une autorité imitée du modèle des casernes ? La diplomatie, les finances ? « Un autre domaine me reste ouvert, un domaine honnête, écrivait-il à sa fiancée pour la rassurer, où je puiserais toutes les satisfactions de la science, mais qui n'aurait rien de brillant, ne permettant pas de s'élever en tant que citoyen de l'Etat, mais seulement en tant que citoyen du monde — je veux dire : un emploi universitaire ».**

Kleist pédagogue ? Toute son époque l'est avec lui : de Pestalozzi, fondateur d'une institution pour enfants pauvres où ceux-ci devaient, par leur travail, assurer leur subsistance et celle de leurs maîtres, à Zeller appelé en Prusse après le désastre de Iéna pour contribuer au redressement de la nation et diriger la première école normale d'instituteurs. Kleist n'a pas été professeur, pas plus qu'il n'a été paysan ou père de famille, comme il souhaitait pourtant le devenir.

Ce petit texte qui tourne en dérision tout le sérieux de son époque a paru en 1810 dans les Berliner Abendblätter que le poète, ultime tentative pour s'insérer dans la vie sociale, dirigeait un an avant son suicide.

L'exemple est-il bon ? Faut-il prêcher le bon exemple ? Kleist, prenant acte de la faillite de tout système pédagogique, préconise le contraire. Le voilà théoricien pour rire, d'une école à l'envers : Qui dira mieux ou autrement ?

A quelles entreprises aventureuses les hommes ne sont-ils pas portés, tantôt par besoin alimentaire — qu'il faut satisfaire d'une manière ou d'une autre — tantôt par simple désir d'originalité, et comme elles sont souvent cocasses les propositions qui parviennent à la rédaction de ce journal : puisse cet essai qui nous a été remis récemment, en fournir la preuve.

La physique expérimentale enseigne dans le chapitre relatif aux propriétés des corps électriques que si l'on place à proximité, ou — pour parler le langage de l'art — dans l'atmosphère de ces corps, un corps non électrisé, c'est-à-dire neutre, celui-ci s'électrise à son tour en se chargeant d'électricité contraire. C'est comme si la nature avait horreur de tout ce qui est devenu informe et a pris une valeur prépondérante à la suite d'une combinaison de circonstances ; entre deux corps mis en contact une tendance semble s'instituer qui vise à rétablir l'équilibre rompu. Si le corps électrisé est positif, toute l'électricité naturelle contenue dans le corps non électrisé se réfugie dans ses parties les plus éloignées, et dans ses parties les plus proches se forme une sorte de vide qui se montre disposé à absorber l'excédent d'électricité dont l'autre corps est pour ainsi dire malade. Si le corps est chargé d'électricité négative, une accumulation d'électricité naturelle se produit instantanément dans le corps non électrisé, précisément dans ses parties situées à proximité du corps électrisé, n'attendant que le moment de combler le manque d'électricité dont souffre l'autre corps. Si l'on place le corps non électrisé dans le champ du corps électrisé, l'étincelle passe, soit de ce corps-ci vers celui-là, soit de celui-là vers celui-ci : l'équilibre est rétabli et les deux corps sont parfaitement égaux en électricité.

Cette loi tout a fait remarquable se retrouve d'une manière qui, à notre connaissance, n'a pas encore été suffisamment prise en considération, dans l'univers moral. Soit une personne dans un état indifférent : non seulement cet état disparaît sur le champ dès qu'elle entre en contact avec une autre personne dont les qualités sont définies, peu importe de quelle façon, mais son être, si je puis m'exprimer ainsi, passe tout entier au pôle opposé : il adopte le signe + si l'autre est affecté du signe -, et le signe - si l'autre est affecté du signe +.

Quelques exemples, cher public, vous rendront ces choses plus compréhensibles.

Tout le monde connaît par expérience personnelle la loi commune de la contradiction, cette loi qui nous entraîne, nous et nos opinions, à basculer du côté adverse. On me dit que la personne qui passe sous ma fenêtre est une véritable barrique. A vrai dire, elle n'est que d'une corpulence ordinaire. Mais, moi, en m'approchant de la fenêtre, je ne me contente pas de corriger l'erreur : je prends Dieu à témoin que le gail-

lard est aussi mince qu'un échalas.

Ou bien : une femme s'est arrangé un rendez-vous avec son amant. Son mari a coutume d'aller le soir jouer au tric-trac à la tabagie. Mais pour pouvoir s'en aller en toute sécurité, elle lui dit en l'enlaçant : mon cher époux, j'ai fait réchauffer le gigot de midi. Personne ne vient me voir, nous sommes tout seuls, passons donc cette soirée agréablement et dans l'intimité. En fait, le mari avait perdu la veille beaucoup d'argent au jeu et pensait ménager sa bourse en restant ce soir-là à la maison. Voilà qu'il découvre l'épouvantable ennui que lui promet un tête à tête avec sa femme. Il dit : j'ai gagné hier beaucoup d'argent au tric-trac et j'ai promis à un ami de lui accorder sa revanche.

La loi dont il est cependant question ici, ne s'applique pas seulement aux opinions, aux désirs, mais, d'une manière beaucoup plus générale, aux sentiments, aux affects, aux qualités, aux caractères.

Un capitaine portugais qui avait été attaqué en Méditerranée par trois navires vénitiens donna résolument l'ordre à un artificier, devant tous ses officiers et soldats, de se rendre dans le magasin aux poudres sitôt que serait faite sur le pont la moindre allusion à une rédition et de faire sauter le bateau sans attendre de confirmation. Comme on s'était en vain battu jusqu'au soir contre une force supérieure et qu'on avait satisfait à tout ce que l'honneur pouvait exiger de l'équipage, les officiers, au grand complet, vinrent trouver le capitaine et le pressèrent de livrer le bateau. Celui-ci, sans leur répondre, leur tourna le dos pour demander où était l'artificier. Il assura plus tard qu'il avait eu l'intention de le charger d'exécuter l'ordre qu'il lui avait donné. Or, lorsqu'il découvrit que l'homme, une mèche à la main, était déjà au milieu des fûts de poudre, il le saisit au collet et, livide, le précipita hors du magasin, oubliant tout autre danger. Puis, jurant et maudissant, il piétina la mèche et la jeta à la mer. Quant aux officiers, il leur demanda de hisser le drapeau blanc, se déclarant prêt à se rendre.

Moi-même, et pour donner un exemple tiré de ma propre expérience, je vivais il y a quelques années avec une de mes sœurs dans une petite ville du Rhin ; nous faisons caisse commune. Ma sœur était en réalité ce que l'on appelle ordinairement une bonne ménagère, ni plus, ni moins : elle était d'une générosité dont j'avais bénéficié personnellement en maintes circonstances. Mais, comme j'étais d'une rare insouciance et que l'argent me filait entre les doigts, elle commença à devenir pingre et à compter ses sous, et je suis même persuadé qu'elle serait devenue avare, aurait mis des raves dans mon café et de la bougie dans ma soupe. Le destin voulut pour son

bonheur que nous nous séparâmes.

Celui qui aura bien compris cette loi, cessera de s'étonner d'un phénomène qui donne tant à faire aux philosophes : phénomène, selon lequel les grands hommes sont généralement issus de parents obscurs et insignifiants, élèvent à leur tour des enfants médiocres qui leur sont inférieurs à tous égards. L'expérience peut en effet être reproduite quotidiennement : elle montre dans ce domaine l'influence de l'atmosphère morale. Il suffit de réunir dans un même salon tout ce qu'une ville compte de philosophes, beaux esprits, poètes et artistes : certains sombreront instantanément dans la stupidité. Nous en appelons sans crainte d'être contredits à l'expérience de tous ceux à qui il est arrivé de prendre part à un de ces thés ou punchs.

Bien des restrictions peuvent être apportées au principe selon lequel les mauvaises sociétés sont des lieux de perversion morale ; des hommes comme Basedow (1) et Campe (2) qui pourtant n'appliquaient guère le principe de contradiction à leur œuvre éducative, conseillaient parfois de proposer de mauvais exemples aux jeunes-gens pour mieux les détourner du vice. Et, vraiment, lorsqu'on compare la bonne et la mauvaise société quant à la capacité de développer la moralité, on ne sait pour laquelle opter : dans la bonne société, la moralité peut être seulement imitée, tandis que dans la mauvaise, seule une force de cœur particulière peut permettre de l'inventer. En des milliers de cas, un propre à rien peut amener une jeune âme, par son exemple, à se ranger du côté du vice ; il existe en revanche mille autres cas, où, à la suite d'une réaction naturelle, cette même jeune âme adoptera une position antagoniste et affrontera le vice bien armée pour le combat. Si l'on réunissait quelque part dans le monde, par exemple sur une île déserte, tout ce que la terre compte de vauriens, seul un fou pourrait s'étonner de rencontrer bientôt toutes les vertus parmi eux, y compris les plus sublimes.

Si cela vous semble paradoxal, il vous suffira de visiter une prison ou une forteresse (3). Dans les casemates, remplies parfois jusqu'à la suffocation de délinquants de toutes sortes, se commettent des infâmies proprement innommables — parce que plus aucune sanction ne peut plus pénétrer jusque là, ou seulement de façon imparfaite. Ce climat d'anarchie devrait inévitablement produire le meurtre, l'homicide et le naufrage général, si, du sein de cette société, ne surgissaient quelques individus prêts à respecter le droit et la morale. Il arrive parfois que ces individus aient été désignés par le commandant de la prison ; des hommes jusque là rebelles à tout ordre humain ou divin, redeviennent par suite d'un étonnant retournement des choses les agents officiels et sacrés de cet ordre. Ils agissent alors en véritables fonctionnaires de la bonne cause, revêtus qu'ils sont du pouvoir de faire respecter la loi.

C'est pourquoi le monde a raison d'avoir l'œil sur le développement de la colonie pénitentiaire de Botany-Bay (4). Ce qui peut surgir de cette racaille, venue de la lie d'une nation, les Etats-Unis d'Amérique nous en donnent l'exemple. Et si nous voulons nous élancer sur les sommets de la métaphysique, il nous suffira de rappeler au lecteur les origines, l'histoire, l'apogée et la grandeur de Rome.

Considérant donc : *

1) que l'ensemble des écoles de morale n'ayant jusqu'ici que l'instinct d'imitation pour fondement et que plutôt que de développer le bon principe dans le cœur humain de manière originale, elles n'ont cherché à œuvrer qu'en étalant de soi-disants bons exemples ; **

2) que ces écoles, l'expérience le prouve, n'ont justement rien produit de significatif, ni de remarquable pour le progrès de l'humanité ; ***

3) que le bien, en revanche, qu'elles sont parvenues à promouvoir, semble dû seulement au fait qu'elles étaient mauvaises et que, par-ci, par-là, contre toute convention, quelques mauvais exemples leur ont échappé ;



Considérant, disons nous, tous ces facteurs, nous songeons à fonder ce que l'on pourrait appeler une école du vice, ou plutôt une école contraire, une école de la vertu par le vice (*).

En conséquence, pour tous les vices opposés, seront engagés des professeurs, qui, à certaines heures de la journée, successivement, méthodiquement, dispenseront leurs cours dans les matières suivantes : blasphème aussi bien que bigoterie, rébellion aussi bien qu'avilissement et servilité, avarice et poltronerie aussi bien que prodigalité et témérité.

Ces professeurs chercheront à produire effet non seulement par les exhortations, mais aussi par l'exemple, par l'action vivante, par contact et commerce directs, pratiques.

Pour l'égoïsme, la platitude, le dénigrement de tout ce qui est grand et noble et bien d'autres travers qu'on peut apprendre en société ou dans la rue, il ne sera pas nécessaire d'engager de professeur.

En malpropreté, désordre, esprit de chicane et de querelle, calomnie, ma femme dispensera son enseignement.

Je me réserve la débauche, le jeu, l'ivrognerie, la paresse et la goinfrerie.

Mes honoraires se monteront à la très modique somme de 300 Rtl.

Les parents qui ne voudraient pas nous confier leurs enfants de peur de les voir se corrompre inévitablement dans une telle institution, révéleraient par là-même qu'ils se font une idée tout-à-fait exagérée du pouvoir de l'enseignement. Le monde — c'est-à-dire, toute la masse des objets qui agissent sur nos sens — tient et dirige par mille et mille fils, le jeune enfant qui salue la terre. L'éducation fait partie de tous ces fils qui lui ensèrent l'âme ; c'est même le plus important et le plus solide. Mais comparé à la totalité, à l'ensemble du réseau que forment les autres, il est comme un fil à coudre par rapport à un cordage d'ancre marine : plutôt par dessus que par dessous.

En fait, combien la moralité serait précaire, si elle n'avait d'autres fondements que le soi-disant bon exemple d'un père ou d'une mère et les fades exhortations d'un précepteur ou d'une gouvernante française ! Mais l'enfant n'est pas une cire, qui, dans la main de l'homme, se laisse pétrir et accepte n'im-

* Voici que cet étonnant pédagogue commence à débiter son programme d'éducation ultra-moderne. (La rédaction).

** Comme si les institutions d'enseignement n'offraient pas, en raison de leurs dispositions naturelles, suffisamment de côtés faibles ! (La rédaction.)

*** Ce philosophe serait bien capable de ravir toute sa gloire à ce siècle. (La rédaction.)

(*) Risum teneatis amici. (Retenez-vous de rire, amis. - Horace).



B. BRECHT
(Journal
de travail)
trad.
P. Ivernel
édit. de l'Arche

4.12.40

l'année dernière STEFF restait pendu à la radio pendant des heures, quand on y jouait du jazz. puis je l'ai emmené chez un musicien allemand qui exécuta pour nous un quatuor de Mozart. Steff a aimé, et il va maintenant chaque samedi dans une petite église où on joue de la musique religieuse ancienne. en peinture, il lui est arrivé la même chose. au début, ce qu'il y a de plus moderne, futurisme et surréalisme, lui en im-

porte quelle forme : il vit, il est libre ; il porte en lui une faculté de développement indépendante aussi bien qu'originale et le modèle de toute forme intérieure.

Quand bien même nous supposerions qu'une mère entreprenne de corrompre de fond en comble l'enfant qu'elle porte sur son sein, elle ne disposerait d'aucun moyen infaillible au monde pour cette tâche, et, si l'enfant est seulement doué d'aptitudes ordinaires, honnêtes, l'entreprise échouera sans doute, de la façon la plus inattendue et la plus surprenante qui soit.

En effet, que deviendrait le monde si les parents disposaient d'un pouvoir infaillible d'éduquer leurs enfants, selon des principes dont ils sont eux-mêmes les modèles : l'humanité, on le sait, doit progresser, et, même en admettant que l'on n'ait rien à reprocher aux parents, ils ne suffisent pas que les enfants deviennent comme eux ; il les faut meilleurs.

(1) Basedow (1723-1790) Fondateur du *Philantropinum* de Dessau, institut d'enseignement comprenant un séminaire de formation des maîtres et un internat pour enfants de 6 à 18 ans; organisa en 1776 un examen public pour vulgariser ses méthodes. «L'institut de Dessau est, en quelque sorte, la seule école où les maîtres aient eu la liberté de travailler d'après leurs propres méthodes et leurs propres plans» (Kant, Sur la Pédagogie).

(2) Campe (1746-1818) - Créa un établissement sur le modèle du *Philantropinum* près de Hambourg. Admirateur de la Révolution française, fit un voyage à Paris en Juillet-Août 1789.

(3) Kleist, arrêté en Janvier 1807 dans le Berlin occupé par les troupes napoléoniennes, a été transporté au Fort de Joux; près de Pontarlier, où il est resté enfermé six semaines

(4) Colonie pénitentiaire britannique en Australie depuis 1787

(5) Pestalozzi (1746-1827) ouvrit une maison d'éducation pour enfants pauvres dans le Canton de Berne, à la fois entreprise agricole et atelier de tissage. L'encadrement pédagogique était composé d'un sous-officier, d'un prêtre et d'un artisan enrichi qui devait donner l'exemple de sa réussite. Dans son *Discours à la nation allemande*, Fichte indiquait la méthode de Pestalozzi comme le seul moyen de relèvement de l'Allemagne.

(6) Zeller fut invité par le gouvernement prussien pour diriger après 1808 un orphelinat à Königsberg et en faire un séminaire de formation des maîtres.

posait, et maintenant il s'achète des cartons entiers d'holbeins et de dürers, au demeurant, il s'intéresse à l'effet-V, dont il a capté des bribes en furetant par-ci par-là dans l'ACHAT DU CUIVRE. il a bien appris à apprendre. l'été, il a mangé beaucoup de légumes verts, bien qu'il n'aime pas les légumes, et bu beaucoup de lait, car les temps de pénurie s'annonçaient. en ce moment, il s'aguerrit, s'habille aussi légèrement que possible etc. il cultive inlassablement son scepticisme. la morale, il y a peu de temps encore, l'intéressait beaucoup. je l'avais encouragé à l'égoïsme, aiguissant sa méfiance envers les prétentions altruistes. cela prit des formes perturbantes, comme on pouvait l'imaginer. en passant, je signalais que l'égoïsme des petites gens présente un intérêt particulier. peu productifs, facilement vulnérables, ils ne peuvent se payer la moindre grandeur d'âme ni tenir le coup qu'au prix d'un égoïsme extrême, même dans les plus petites choses. ils ne sont pas en mesure d'entretenir plus d'une personne, la leur. je ne vois pas encore le résultat, mais les manifestations grossières vont en diminuant. il y a deux ans il volait comme un rat des disques dans les magasins, des livres dans les bibliothèques. j'ai tenté d'y mettre fin sans discuter de la notion de propriété, en rappelant notre situation exceptionnelle et en faisant appel à son intelligence politique. apparemment non sans succès. son défaut le plus grave est peut-être un certain esprit de rancune, il n'oublie pas les petits manquements des autres et laisse vite tomber les gens (et apparemment avec plaisir).

Si donc l'ancestrale éducation que nos pères, dans leur simplicité, nous ont transmise, doit être mise au rancart, il n'y a pas de raison pour que notre institut n'entre pas en lice avec tous ceux que l'innovation pédagogique, de nos jours, a mis sur piste. Dans notre école, comme dans ces autres, il se trouvera toujours, pour tout enfant qui périclite, un autre enfant en qui la vertu et la moralité se développent avec robustesse et efficacité. Le monde restera ce qu'il est. Et ce que l'expérience dit de Pestalozzi (5), de Zeller (6) et de tous les virtuoses de la nouvelle pédagogie et de leurs établissements, elle le dira également de nous et du nôtre : «Si ça ne sert à rien, ça ne nuit en rien».

Rechtenfleck dans le Holstein, le 15 octobre 1810
C.J. Levanus, Correcteur.

Traduction Jean Ruffet.

* Henrich von Kleist : Correspondance complète 1793-1811. trad. J. Cl. Schneider - Gallimard, p. 49.

DES NOUVELLES DE SAID BENJELLOUN

Nous venons d'apprendre la condamnation à 12 ans de prison — pour délit politique — de notre ami Saïd Ben Jelloun, professeur de lettres à l'École Normale Supérieure de Rabat, et qui avait travaillé pendant deux ans au Centre de Recherche et de Formation en Education de l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud.

On peut s'étonner de l'inertie des appareils politiques et syndicaux devant la répression qui frappe actuellement au Maroc ceux qui sont soupçonnés d'opinions contraires au régime policier d'Hassan II.

Une pétition, signée par 800 intellectuels et enseignants français, a été envoyée l'été dernier au Cabinet Royal. Si vous pensez à d'autres formes de solidarité, envoyez vos idées d'urgence au Doctrinal de Sapience.

L'ECOLE INSPECTEE



Le Doctrinal de Sapience : Peux-tu nous expliquer en quelques phrases les grandes lignes de ton «affaire» ?

Papinski : L'affaire débute en mai 1966 lorsque, nommé maître-auxiliaire sur un poste de P.E.G.C. Lettres-Anglais, je suis inspecté en anglais par un inspecteur non-angliciste (1). Je n'accepte pas cette inspection et suis déplacé en cours d'année scolaire sur un poste d'instituteur.

Dès la rentrée 1966 j'entreprends des démarches auprès de l'inspection académique et du Recteur pour révision de l'inspection. Les démarches se poursuivent auprès des ministères, de Pompidou lui-même en 1971 puis en mai 1974 je publie : «le boui-boui», pamphlet au vitriol.

Le pamphlet circule entre les deux tours des élections. Je pensais alors que la gauche allait passer. L'affaire traîne car l'Académie attend le résultat des élections. Giscard est élu le 19 mai 1974 et je suis suspendu de mes fonctions le 22 du même mois. Le 19 juin 1974 je suis interdit d'enseigner.

Aussitôt se crée un comité de soutien qui établit motions et pétitions sans grand succès. Je tiens à signaler que les sections syndicales locales (S.N.I. et S.G.E.N.) ont fait le jeu du pouvoir en votant contre moi à la commission paritaire.

A la rentrée 1974 je suis reçu à l'Elysée à la demande du comité de soutien. Le 6 décembre 1974, premier recul du pouvoir, l'interdiction d'enseigner (sanction découlant de la publication du pamphlet) est levée. Je continue alors à exiger une réintégration sur mon premier poste, poste de P.E.G.C. On me propose alors un poste de maître-auxiliaire au Maroc. C'est inacceptable et j'entame le 19 Novembre 1975 un grève de la faim. Des comités de soutien se créent à Paris et à Lyon, la presse est alertée, l'académie de Metz envahie... Le 29 Janvier 1976 le tribunal administratif amnistie le pamphlet mais le ministre décide de ne pas me réintégrer.

Je suis hospitalisé, je cesse la grève de la faim et, après m'être un peu reposé, j'entreprends mon «tour de France» pour dialoguer avec les lycéens et les étudiants. Je pense que ce Tour de France fut extrêmement positif.

Au point de vue soutien, j'ai rencontré très peu de détracteurs. J'ai rencontré un grand mouvement de sympathie, et il est apparu que souvent, ce que donne la presse est déformé. Les syndicats ne font pas, surtout dans mon cas, une information très objective. Il font plutôt de la contre-information et du mensonge. Donc j'ai détruit un certain courant qui m'était contraire. Parce que, à la sortie du pamphlet, il y a eu une flambée d'enthousiasme. Et puis, après, les syndicats et l'administration ont tellement su jouer par les communiqués — et même dans la presse, une certaine presse — Le Républicain Lorrain, L'Est Républicain, faisaient exprès de décrire mon affaire de façon réveuse, en mettant en gros ce qu'affirmait l'académie, qui était souvent une contre-vérité et passant sous silence ce que je pouvais dire. C'est ainsi qu'il a fallu attendre la conférence de presse du mois de mars 1976 pour que vrai-

(1) Il faut savoir que Papinski sait parfaitement l'anglais, puisqu'il a vécu 5 ans dans des pays anglophones (N.D.L.R.).

TOUR DE FRANCE

Interview de Papinski

ment la presse de Meurthe et Moselle dise que j'avais été inspecté par un inspecteur non-angliciste. Jusque là : «il paraît que...» Bon ! Alors il y a eu un courant qui a démolit cet enthousiasme qui avait jailli au moment de la publication du pamphlet, mais par mon tour de France j'ai rétabli l'équilibre. Cela a été l'acquis auprès de l'opinion.

Le Doctrinal de Sapience : Que s'est-il passé lors de la réunion de Creil qui motive contre toi une action en justice ?

Papinski : Je crois qu'à travers moi le pouvoir veut atteindre tous les enseignants et tous les contestataires. L'avocat ne connaissait pas du tout cet article de la loi anti-casseurs : «S'être maintenu dans les lieux malgré l'avis...». En principe, dans les lycées, quand j'ai été invité, une propagande avait été faite, ma venue était annoncée par tracts et par affiches. Je suis entré le plus simplement du monde dans le foyer, je n'ai forcé aucun barrage. Alors ensuite, quand le proviseur est venu, le problème était simple : ou j'obtempérais à son ordre à lui seul ou je restais avec huit cents lycéens avec lesquels on devait avoir un dialogue. Et alors l'administration peut faire appel à la force publique. Le proviseur ne l'a pas fait — pourquoi ? Parce qu'il avait peur d'une émeute. Si la force publique était venue, il aurait fallu qu'ils mettent au moins deux flics par lycéen... A Creil ils ont eu peur d'une épreuve de force. Les types nous ont laissé rentrer. C'est une heure après qu'ils intervinrent. Ils laissent faire pour réprimer ensuite. Je crois qu'il y a une double face. A travers moi, ils veulent atteindre le mouvement étudiant, le droit d'association, de réunion, la liberté d'expression. C'est un tout.

Je suis allé aussi au Lycée Voltaire. Le proviseur est venu. Il menaçait de déposer plainte. Les enseignants lui ont dit : «Si vous déposez plainte, on fout le bordel dans votre établissement, on casse tout...». Si bien que le gars a attendu les vacances... Il a profité des vacances et les flics sont venus m'interroger.

A Lyon j'ai fait un meeting dans un établissement où la directrice a accepté. Elle est venue m'accueillir au portail. Elle m'a dit : «Je connais votre affaire, je suis de tout cœur avec vous, installez-vous dans la salle des professeurs». Et puis maintenant elle porte plainte aussi ! Ils sont manipulés, c'est un fait ! Dans tous les établissements, chaque fois que je passe : «Vous lui dites qu'il est interdit. S'il reste, laissez faire.» Et puis après mon passage, le cabinet du ministre appelle le recteur, qui appelle le chef d'établissement : «Comment ça s'est passé ?». Ils préfèrent réunir les conditions d'un procès, plutôt que de faire appel immédiatement à la police. Pour donner une leçon aux enseignants et aux élèves.

Le Doctrinal de Sapience : Ils ont essayé sur toi d'autant plus aisément qu'ils savaient que tu n'étais pas soutenu par les syndicats ?

Papinski : Mais c'est ça, leur force réside en ça. Et justement les syndicats me critiquent. Ils ne sont pas d'accord avec ce

PRELIMINAIRES POUR UN TRAVAIL SUR L'INSPECTION



type d'action. Mais ils ne sont jamais d'accord avec rien, lorsqu'on fait une action individuelle. Ils sont complètement en état de léthargie. Eux, ce qu'ils veulent ce sont des entrevues feutrées dans les ministères pour avoir un petit quelque chose... par exemple un poste de documentaliste dans un lycée. Ils me connaissent encore mal ! Je n'ai jamais varié depuis 1966, je veux être réintégré sur ce poste de 1966. Cela a toujours été ma ligne de conduite.

Le Doctrinal de Sapience : As-tu pris contact, au cours de ce tour de France, avec d'autres enseignants sanctionnés ? Quelles ont été leurs réactions ?

Papinski : Au cours de ces meetings, j'ai appris beaucoup de choses, parce que la répression c'est quelque chose ! Par exemple il y a des gens qui m'ont dit : « Et les autres réprimés ? N'est-il pas possible de faire un collectif des réprimés ? » Attention, c'est qu'on se heurte à des difficultés ! Quand il s'agit d'avouer qu'on a été réprimé !... Ça s'est passé à Grenoble, on avait invité des petits réprimés... blâmés... Ils ne sont pas venus. Ils ont peur.

A Toulouse, un gars m'a dit : « Moi aussi j'ai un rapport difamatoire... » Il n'a pas voulu me le donner. Alors tu comprends que cela pose des problèmes. Il faut avoir envie de se jeter à l'eau.

Le Doctrinal de Sapience : Quel portrait peut-on faire de ces sanctions ?

Papinski : C'est surtout des déplacements d'office. C'est surtout ça.

Le Doctrinal de Sapience : Et les motifs ?

Papinski : Ce sont toujours des motifs déguisés. Il y a PION, de Grenoble. Lui, c'est parce qu'il avait un langage « grossier » dans la classe. C'est d'ailleurs sur une plainte de mère d'élève qu'il a été convoqué devant une commission. Les véritables motifs c'est parce que c'est un gauchiste et un syndicaliste. Après il y a BLACHE. Il a été suspendu de ses fonctions parce qu'il a traité Boris Vian trop largement au gré du proviseur, mais le véritable motif c'est qu'il vivait en communauté. Il a été réintégré. Le S.N.E.S. a pris fait et cause pour lui : c'était la même académie. Ils ont dû se dire : « ne loupons pas le cochon... » Après il y a LIGNY, POUVILLON...

En ce qui concerne les maîtres-auxiliaires la répression est encore plus anonyme : ils n'obtiennent plus de postes. Et c'est tout. Ils sont liquidés comme ça.

Le Doctrinal de Sapience : As-tu entendu des protestations contre l'inspection au cours de ton tour de France ?

Papinski : L'exemple le plus frappant, c'est à Valence vers le

20 Juin. Au 4/5 du meeting, une fille se lève et dit : C'est très bien, on vient discuter avec Jacques. C'est un exemple concret de répression par l'inspection. On en parle beaucoup de cette inspection, on est tous contre, mais quand va-t-on entamer une lutte réelle contre l'inspection ? Quels sont ceux qui sont décidés à signer une motion refusant toute inspection ? Il y a quatre-vingt et quelques doigts qui se sont levés aussitôt. Mais il n'y a pas eu de suites. Certainement une intervention du syndicat. C'est pour cela que je n'ai pas à épargner les syndicats. Je ne suis pas antisyndical, mais je suis contre les syndicats de mon département, de Meurthe et Moselle.

Le Doctrinal de Sapience : Aux échelons supérieurs, est-ce qu'ils y croient au rapport de l'inspecteur, ou est-ce qu'ils veulent le couvrir ?

Papinski : Mais ils savent très bien qu'il a tort. Ils savent que j'ai raison, mais me réintégrer, c'est déjuger la hiérarchie, tout le problème est là. Si je suis réintégré sur mon poste, l'inspecteur est déjugé. Si on lève la sanction contre moi, il faut qu'elle tombe sur quelqu'un. Ce serait logique !

Ce qui serait bon, c'est de dire les différents reculs du pouvoir, parce que le pouvoir n'est pas aussi fort qu'il veut le paraître.

Déjà pour le pamphlet je n'ai pas été attaqué pour diffamation. Ils ne l'ont pas fait alors que c'était leur droit. Ils ont noyé le poisson en me traduisant devant une commission paritaire. Donc le pamphlet n'a pas été condamné.

La deuxième sanction, l'interdiction d'enseigner, a été levée le 6 décembre 1974. Rien ne poussait le Conseil Supérieur à lever cette sanction : ils l'ont fait ; c'est donc qu'ils se sentaient tout de même un peu... merdeux...

Grâce aux actions du comité de soutien, je me suis maintenu dans l'appartenance de fonction pendant deux ans. C'est un recul de l'administration, etc... enfin le plus gros recul : ils ont amnistié le pamphlet. C'est le plus gros morceau.

Il y aurait dix « boui-boui » en France, la répression serait moins forte...

Les syndicats ne tiennent pas non plus à ce que je sois réintégré parce que l'amnistie de ce pamphlet, le « boui-boui », fait jurisprudence. J'ai osé, avec ce pamphlet, faire ce qu'ils n'osent pas faire. Je les dépasse dans ma contestation. A-t-on vu des actions contre l'inspection ? Manifestations contre l'inspection ? Grèves contre l'inspection ? Cela ne s'est jamais vu. Il y a des maîtres qui repassent les cornes des cahiers le soir. Pour l'Inspecteur ; c'est vrai ! Tout ça c'est la crainte de l'inspecteur. C'est le camp de la gifle au gosse parce qu'il a fait une tâche sur son cahier. La tâche qu'on enlève le soir au Correcteur. Je l'ai vu ça !!!

(Propos retranscrits par Lydia Andreotti et Bernadette Gigoux, avec la collaboration de Martine Hocquet-Tessard et Jean-Paul Thomas).

BIBLIOGRAPHIE

Comité National contre la répression dans l'enseignement : *Répression dans l'enseignement*, (c/o Jean Bouvier, 12 allée des Bouvreuil 93 Drancy).

Jacques Papinski : *Le Boui-Boui - Un instituteur contre l'inspection*, (imprimerie Gilles Tautin, 4 passage Dieu, 75020 Paris).

Jacques George : *Peut-on réformer l'inspection générale ?* (Le Monde de l'Education - Février 1975).

SGEN-CFDT : *Syndicalisme Universitaire* (5 avril 1973 et fin mars 1977) (5, rue Mayran 75009 Paris).

SGEN-CFDT Bretagne : *Inspection : non à la sanction, oui à l'animation*. Rénovation Syndicale : *Inspection-répression - Expérience de Montrouge* (Le Hêtre, 3 avenue de Stalingrad - 92220 Bagneux).

L'Ecole Emancipée : *La répression dans l'enseignement* (Maspero) - *Madame Fauconnet, inspectrice de choc, a encore frappé* (c/o F. Barraud, 24 avenue de Verrières - 91300 Massy) - *Henning suspendu - Maîtres auxiliaires et surveillants sanctionnés*.

Le courrier de l'éducation : *L'inspection générale, pour quoi faire ?*

Manuel : *Projet d'analyse de l'institution* (l'inspection général en philosophie) - Bulletin intérieur du Grep, 45, rue d'Ulm - Paris.

Frank Marchand : *L'enseignement du français à l'Ecole Élémentaire* (Larousse).

René Guy : *Les corps d'inspection* - L'Education 20/27 janv. 3 fév. 1977. (Voir aussi le numéro du 19/10/72).

Georges Navet et Jean-François Wiedemann : *Remarques sur l'enseignement dans les écoles de l'Aube de 1884 à 1897 à travers quelques rapports d'inspection*. (Le Doctrinal de Sapience n° 1).

Charlot : *Faut-il tuer l'inspecteur ?* (L'Education du 19/12/68).

Voluzan : *L'école primaire jugée*.

Paul Gerbod : *Les inspecteurs généraux et l'inspection générale de l'instruction publique de 1801 à 1882*.

L'Ecole et la Nation - 1965 : *L'inspection primaire*.

Jean Ruffet : *La liquidation des instituteurs-artisans* (Révoltes Logiques n° 3). *Instituteurs sanctionnés et solidarité villageoise en Haute-Marne* (Le Doctrinal de Sapience n° 2).

L'après-mai 1968 avait vu naître des pratiques dispersées de résistance à l'inspection, caractérisées par ces trois déterminations principales :

- leur inscription dans un refus global de la normalisation de l'appareil scolaire
- leur revendication du jusqu'aboutisme
- leur aspect individuel.

Les refus d'inspection marquaient un volonté obstinée et suicidaire qui, au mieux, suscitait l'admiration, mais ne provoquait pas d'action collective. De Robert Vergnes à Jean-Louis Hurst, de Jean-Luc Henning à Judith Miller, la liste est longue des généreux révoqués pour avoir lutté contre l'école-caserne et son inspection.

L'affaire Papinski marque à la fois la fin de cette période et en annonce une nouvelle. L'intransigeance de l'instituteur d'Homécourt le laisse isolé dans ses actions, mais les premières manifestations de solidarité, quoique restées minimes quant au nombre des participants, indiquent une possibilité de mobilisation sur le problème. Mieux : en inaugurant un tour de France contre l'inspection, Papinski permet, à chaque étape, la cristallisation des mauvaises humeurs contre l'arbitraire des notes et des rapports.

Aujourd'hui, la conjoncture est différente. Tout indique que le "ras-le-bol" est général, que les modalités de contrôle et de surveillance des enseignants sont de moins en moins bien supportées, qu'il n'y a aucune justification pédagogique à l'inspection. Personne ne croit plus sérieusement qu'on donnera des conseils salutaires après une demie-heure de visite dans une classe, et tout le monde sait cependant qu'il peut en coûter cher du côté de la promotion ; on ne demande plus l'inspection que pour obtenir un avancement au choix, ou une hypokhâgne. On attribue (?) au traumatisme psychologique de l'inspection des suicides comptabilisés désormais comme ceux des prisons, et vécus par la population comme intolérables. Et les pratiques de résistance à l'inspection-infantilisation, à l'inspection-guillotine, se multiplient :

- dans la Sarthe, on n'inspecte plus depuis un an, les enseignants s'y opposent massivement ;
- au CES d'Igny, suite à l'affaire Papinski, on refuse l'inspection tant que l'instituteur révoqué ne sera pas réintégré sur son poste ; l'administration envoie un faisant-fonction d'inspecteur au casse-pipe, bilan : 25 enseignants en grève, une discussion sur l'utilité de la fonction, pas de sanction ;
- dans les écoles normales de Châlons/Seine, Troyes..., dans les lycées d'Eure et Loir, etc..., un préavis de grève est adressé aux Inspecteurs et au Recteur, avec une efficacité indéniable : selon le rapport de forces, l'inspecté se met ou non lui-même en grève, mais ses collègues suspendent leurs cours et interviennent pour demander un débat avec l'inspecteur. Il n'y a plus depuis longtemps dans le droit français de sanction légale pour fait de grève ; la plupart du temps - hélas - l'inspecteur annoncé se décommande discrètement.

Sans nul doute, une réplique autoritaire de l'administration amènerait aujourd'hui une campagne nationale sur le problème. Ce dont personne ne veut : ni le ministre, soucieux de mettre en place de nouveaux dispositifs de contrôle et de surveillance des enseignants (Inspecteurs pédagogiques régionaux, renforcement des pouvoirs des chefs d'établissement) dans le plus grand secret, ni les partis de gauche, désireux de se préserver la possibilité d'un contrôle étatique étroit sur les pratiques enseignantes des écoles et lycées de province. Le secrétaire de la F.E.N. dé-

clarait encore récemment : "Pendant qu'on parle contre l'inspection, d'autres agissent contre l'école. Il faut changer l'état d'esprit des enseignants à propos de l'inspection. L'inspecteur est un éducateur, un éducateur actif ; un homme qui porte le double courant, le courant de coordination et d'unité (puisque l'Europe se développe, il faut que les qualifications données en France soient concurrentielles), et le courant de recherche appliquée (...). Ces inspecteurs, on les dénigrent trop. A force de les dénigrer, on donne des armes au pouvoir et à ceux qui dénigrent l'école" (André Henry au dîner-débat de l'éducation - 25/1/77). Seul le SGEN-CFDT a posé publiquement le problème : dans une tribune du Monde de l'Education de février 1975, Jacques George posait la question : peut-on réformer l'inspection pour le maintien de la qualité de l'enseignement, il repérait que cette dernière n'avait rien à voir avec l'autorité, le nombre d'inspecteurs ou la fréquence des inspections, mais devrait ressortir de la mise en place de véritables équipes pédagogiques. Reste qu'à ce jour, le SGEN-CFDT n'a lancé aucun mot d'ordre national.

Les turbo-profs, ces nouveaux colporteurs de nouvelles, ont pourtant pu mesurer l'importance du mouvement qui s'annonce : le lundi matin, sur la ligne Paris-Strasbourg, ou sur le Paris-Bâle (qui dessert Troyes, Chaumont, Mulhouse... et par raccroc Langres, etc...), sur le Paris-Brest et sur le Paris-Lille, on ne parle que de cela : "qu'est-ce que vous faites, vous, sur l'inspection ?".

Ces pratiques risqueraient cependant de rester aveugles si elles ne s'accompagnaient d'un véritable travail théorique sur la nature, la structure et la fonction de l'inspection. Le Doctrinal de Sapience voudrait y contribuer, et c'est pourquoi un groupe de travail d'une douzaine d'enseignants se réunit déjà régulièrement pour y réfléchir.

Il s'agit tout d'abord de constituer une généalogie de l'inspection ; voir quelles nécessités la fait naître sous le consulat, de quelles politiques centralisatrices elle participe. Comment le corps se modifie, de quels pouvoirs il se fait complice ou opposant, quelles finalités éducatives il a successivement prônées et quelles pratiques pédagogiques il a encouragées ou réprimées.

Il faut encore savoir ce qu'il en est du regard de l'inspecteur sur l'inspecté : analyser les textes qui légifèrent sur les compétences de l'inspecteur, lire les circulaires qui les requièrent pour réprimer particulièrement tel type de déviance, et restituer la norme en dernière instance ici définie ; voir aussi, à travers les rapports d'inspection, ce qu'il en est de l'exercice effectif du pouvoir d'inspecter, ce qui est repéré de manière privilégiée comme conforme et ce qui est sévèrement sanctionné.

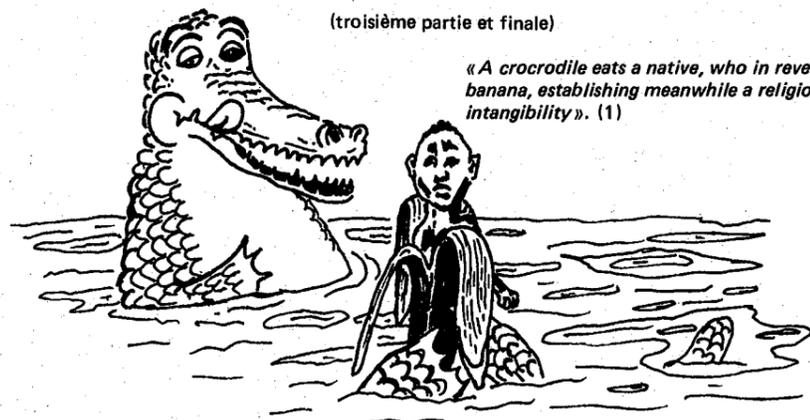
Enfin, il faut non seulement requérir les textes, mais aussi repérer collectionner et analyser les témoignages, les récits de toutes sortes qui peuvent être enregistrés par tous. Que chacun nous envoie ses rapports d'inspection ; que soient rendues explicites les raisons véritables qui se dissimulent derrière les argumentations pseudo-pédagogiques ; que les inspecteurs eux-mêmes prennent la parole - ce qui semble difficile, puisque le Doctrinal de Sapience n'a reçu que des refus jusqu'à ce jour.

Le prochain numéro des cahiers, et un almanach, rendront compte des résultats de cette recherche. Un photocopié qui indique les axes de réflexion possibles circule dans le groupe de travail ; on peut se le procurer à la revue.



Position de la Fainéantise

(troisième partie et finale)



« A crocodile eats a native, who in revenge beats it insensible with a banana, establishing meanwhile a religious cult based on consustancial intangibility ». (1)

E.E. Cummings

Nul ne l'ignore ou ne devrait l'ignorer depuis Valéry (Paul), un tigre, ce n'est jamais que du mouton digéré. Que le professeur ne soit pas un tigre — qu'on le déplore ou s'en félicite — ne dispense nullement de se demander quel mouton secret le constitue. Ses aliments à lui sont connaissances, mais déjà mâchées, pré-assimilées, découpées, etc... : le tigre, hors le zoo, n'a pas cette chance. Mais il ne s'agit pas d'être dupe de l'image, il n'y a pas, quelque part, en quelque édenique lieu scientifique, un savoir pur, brut, qui se serait annobli ou dégradé en cours de route : aucun savoir n'est donné indépendamment de ses conditions de production et de ses modalités de transmission. Simplement, dans le cas présent, il s'agit d'une de ces conditions, d'une de ces modalités, c'est-à-dire une gamme de rites, un réseau de catégories, une rhétorique, une syntaxe... qui supportent, organisent les connaissances et ne les rendent indifférentes à la personne qui les acquiert qu'au prix d'installer en elle le sujet dont elles sont le corrélat. Les connaissances sont contrebandières, qui véhiculent, à la limite de l'automatisme, de l'inconscient, de l'impensé, la gamme, le réseau... susdits et donc les oripeaux d'un sujet, dont doit s'affubler qui les emmagasine, ne serait-ce que dans le jeu fugace et ambigu d'un carnaval. Sujet, si l'on veut, de type kantien, mais référentiel à une genèse et à une situation précises. Dans un autre vocabulaire, pas d'instruction sans éducation. Peu importe ici que ces modalités et ce sujet se stéréotypent ou se perfectionnent, se miment ou se réinventent, au fil des générations ; ce qu'il faut dire et souligner, c'est qu'ils ne se déchiffrent pas seulement au niveau catégoriel, mental ou théorique, mais jusqu'au niveau le plus concret des attitudes. A l'élève averti, le jeu de ses attitudes pourrait se présenter en trois volets, ou trois pièces de puzzle :

1) Le regard de l'enseignant. Balayant l'espace de la classe, il le définit comme à la fois dominant et dangereux, et dominant parce que dangereux. En même temps, il le découpe en unités discrètes, autant de places où vont pouvoir s'inscrire des individualités. Le regard globalise et différencie, il surveille et interroge. Le cas échéant, il se fait méduse, il insiste ou pèse, reconnaît ou méconnaît... En un mot, il ne laisse pas d'être ambigu, puisque, dos au mur, l'enseignant ignore souvent s'il est d'attaque ou de défense, ou les deux à la fois.

2) Regardant, l'enseignant est aussi regardé. Se crée ainsi toute une gestuelle professorale, faite pour attirer l'attention et capter les regards, car là, dans ce corps qui se meut ou s'immobilise, doit se donner à lire l'unité de la classe, extérieure à elle, et définie par le point de convergence et d'entrelacs des regards. Capturer, souligner, désigner, séduire, sont les instances majeures de cette gestuelle, qui va de la mimique à la façon de se déplacer.

3) La voix, elle, s'adresse à tous, l'égalité scolaire est une égalité d'oreille. S'adresse-t-elle à un seul, dans le dialogue, la morigénation ou la louange, que ce seul n'est encore qu'un exemple à travers qui la classe entière est visée, pour plus ample information ou éventuel avertissement. A tous certes, mais

distributivement, car la voix s'adresse à chacun en particulier, s'insinue en lui par le jeu de ses tonalités et de son intensité : elle s'humorise ou se glace, se stentorise au-dessus des tumultes ou se glisse dans les silences.

Que ces trois aspects soient analysables séparément ne les empêche pas de constituer une unité dont les divers éléments se peuvent combiner de façons diverses, ce qui laisse place à l'illusoire possibilité de se créer un style et une personnalité propres. De ces trois aspects, l'un prédomine, par lequel sous nos latitudes passe de manière privilégiée la relation dite « pédagogique » : la voix.

— Elle est véhicule de langage, donc de syntaxe, donc de niveau de langue ;

— Elle relie une intériorité supposée à une extériorité qui ne l'est pas moins ; elle « anime », puisqu'elle est censée passer d'une âme à l'autre, par delà les corps ;

— S'il est vrai que dans le « Ici Médor ! » efficient se livre le modèle premier et le summum de l'autorité, la voix est par excellence le véhicule de l'autorité.

Trois points qui sont trois arêtes d'un même pic. Soit, puisqu'il faut escalader le pic, l'arête « autorité ». Il ne s'agit pas, après d'autres, d'en fournir une définition, car bien malin qui la peut définir hors de ses représentants. Elle est ce qui se délègue, et qui se délègue d'autant mieux qu'on ne l'a pas : elle se crée par délégation. Elle ne se justifie que d'être acceptée, mais n'a de sens et de but qu'à forcer l'acceptation ; aussi ne peut-elle trouver ses garanties que dans la personne qui la subit, et ses ressorts dans le renvoi indéfini à une absence, celle du supérieur hiérarchique qui n'est jamais là, du grand ancêtre qui est mort, du passé qui par définition n'est pas présent, de la loi qui est au loin... etc. Comiques et désespérées sont donc les tentatives d'en rechercher l'origine, puisqu'elle est la présence invoquée de ce qui ne saurait qu'être absent : quête de cette voix passée, univoque, jamais assez reculée, jamais assez entendue ni comprise, dans le temps continu de Husserl par exemple. Cependant, l'autorité est bien en un sens la main-mise du passé sur le présent, mais à condition que ce passé ne soit que le déploiement horizontal de ce vertical qu'est une hiérarchie. Or, le professeur, de par sa fonction, est bien le représentant d'une hiérarchie. Il suscite donc, à travers sa personne, la présence (imaginaire en un sens) d'un au-delà de soi ; en un mot, puisque c'est là la quintessence du charismatique, il est voué au charismatique. Car ce type d'autorité ne s'oppose pas, comme le croit Weber, à une autorité de fonction, il en découle, même s'il s'agit, comme ici, du charismatique du pauvre : la personne est toujours trop petite pour la fonction et doit donc se hausser, s'agrandir, s'auréoler, pour la tenir tout entière.

D'où ce jeu professoral de capture et de séduction, de méduse et de Stentor, qui consiste à solliciter l'imaginaire de l'élève pour se hisser jusqu'à la fonction. D'où deux dimensions imaginaires qui entourent et prolongent la simple personne (le petit bourgeois, ou, pour les nostalgiques de la métaphysique, le simple Dasein professoral) :

— L'aura, à savoir ce rayonnement diffus, qui n'est ni le masque, qui suggère trop de discontinuité entre l'apparence et la réalité, ni surtout le rôle, trop perméable aux paradoxes faciles. L'aura sertit la personne, le paradoxe ici étant que tout en la donnant à voir, elle l'escamote ;

— La profondeur, sorte de réservoir inépuisable de savoir où viendrait puiser la voix. Aura et profondeur, deux dimensions imaginaires peut-être, mais sans lesquelles la communication pédagogique ne passe pas ; ne reste alors que la chute dans la réalité qui sous-tend le processus et le garantit contre ses ratés, la discipline.

La fainéantise est par excellence le cas où « ça » ne marche pas. L'imaginaire n'est pas capté, la voix n'anime rien, seul le regard décèle une présence. Et l'enseignant est réduit à n'être que ce qu'il est ; ou plutôt se trouve scindé, disjoint, ce que les dimensions charismatiques permettaient d'unir : d'un côté un petit bourgeois sans grand pouvoir, de l'autre le tenant d'une fonction, dépositaire de moyens coercitifs. Et c'est bien là ce qu'il ne peut supporter. « Il n'y met pas du sien », dit-on du fainéant. Du sien, c'est-à-dire le minimum d'imaginaire requis pour que la machine s'ébranle. Désespérance des freudiens, le transfert tombe à plat. Le Sujet-supposé-savoir se dégonfle, il

n'est même plus un moyen pour atteindre une fin. Même pas la rigolade ou la contestation, l'indifférence.

Bien sûr, il y a des causes, sociales, économiques... entre autres l'abîme qui sépare l'individu réel, avec son avenir réel, des possibilités (imaginaires, et en droit multiples) qu'on faisait miroiter devant lui et qui disparaissent dès lors qu'une voie toute tracée, depuis toujours prévisible, borne ses espérances et donc son imaginaire : au rebours de ce qu'affirment les beaux discours, il est désespérant d'avoir sa vie transformée en destin. C'est par l'étude de ces causes qu'on pourrait poursuivre ces quelques considérations qui, comme on était en droit de l'attendre, se termineront sur un « à suivre », pour peu qu'on y ajoute, « par d'autres, le cas échéant ». Moins brusque accès de paresse que crainte de spécialisation.

G. NAVET

(1) Traduction de D. Jon Grossman in E.E. Cummings, Cinquante-huit poèmes (Christian Bourgeois Editeur) : « Un crocodile dévore un indigène, qui pour se venger le réduit en bouillie avec une banane, fondant cependant un culte religieux basé sur l'intangibilité consubstantielle ».

L'AFFAIRE DE L'ARAIGNEE

J'étais alors en quatrième A, et cela s'est passé bien sûr dans le cours de maths : on chahutait tout le temps.

C'était la grande époque des farces et attrapes ; on utilisait tout, les boules puantes, etc... et j'avais acheté une grosse araignée en plastique noir, avec de très longues pattes. Il faut dire que ma phobie, c'est les araignées, j'ai horreur de ça, dès que j'en vois une, je panique. Alors j'ai pris cette araignée et je l'ai délicatement posée sur le dos de la fille qui était assise devant moi. Et puis j'ai fait comme si je découvrais l'araignée, c'est-à-dire que je me suis mise à hurler, en montrant la fille : « — Une araignée, une araignée ! ». Alors la classe entière s'est mise à hurler avec moi, ça a vraiment été un tollé général. Tout le monde est monté sur les tables, incroyable. Et on a fini par découvrir l'araignée. Et le prof, — c'était un jeune prof —, il devenait complètement fou, on avait tous des mauvais points à la pelle, demande : « — qui a mis l'araignée sur le dos de cette élève ? » Personne ne répond. Il dit : « — je vais punir toute la classe, toute la classe sera collée ».

Alors, pour que toute la classe ne prenne pas, je me suis dénoncée. J'ai dit : « c'est moi qui ai mis l'araignée ». Il a dit : « bon très bien ». Il a pris mon nom. Et puis j'ai appris que je passais en conseil de discipline pour ça.

Il faut dire que c'était une classe où tout le monde prenait plein de zéros, pour un oui ou un non. Tout le monde parlait, personne n'écoutait. Quand il y avait des interrogations écrites, on se filait la feuille dans toute la classe : il y avait deux ou trois bonnes matheuses qui donnaient les résultats. Pendant le cours, on discutait, on faisait des batailles navales.

Donc je me suis dénoncée, très grandiose, très fière de moi. Et j'ai appris par la surveillante générale que j'allais passer en conseil de discipline. Je me sentais à la fois emmerdée et un peu contente, parce que ça

UN BAHUT

Un bahut qu'il est indigne d'appeler « lycée »
Un bahut où tous les élèves sont prisonniers
Un bahut où les pionnes sont folles à lier
Un bahut où on entre mais sortir ça jamais
Un bahut où rien n'est possible, même étudier
Un bahut où tout est interdit même fumer
Un bahut où si l'on chuchote on est collé
Un bahut où la moindre faute est sanctionnée
Un bahut où tous les objets sont mis sous clef
Un bahut où il y a de quoi se suicider
Enfin, un bahut, quoi !

L. et M., deux de mes élèves (au féminin) de 5ème

sortait un peu de l'ordinaire. Il n'y avait encore personne qui y soit passé. Il a fallu que je dise ça à mes parents : je leur ai tout raconté, ils m'ont dit que je savais ce que je faisais, que je devais assumer mes responsabilités. Ils ne m'ont pas fait chier. Ils l'ont bien pris. (J'ai su depuis qu'ils craignaient que cela me traumatise).

Le jour du conseil, j'avais une trouille bleue. On m'a fait rentrer dans une salle, on m'a laissé toute seule pendant une heure au moins, et là j'ai pleuré. Je me souviens, un prof très gentil est venu me voir, il m'a trouvée en larmes, il m'a dit : « ne vous inquiétez pas, c'est pas grave, ça va bien se passer ». Je ne le connaissais pas du tout, ce n'était même pas mon prof.

Je suis rentrée dans la salle. C'était vachement impressionnant. Tous les profs, et la directrice, étaient en rond ; ils m'ont fait asseoir au milieu. Ils m'ont demandé ce que j'avais fait exactement, pourquoi j'avais fait cela, ils m'ont fait la morale, que ça ne servait à rien de faire des trucs comme ça, que je perturbais la classe. Et alors le grand truc, ça a été quand ils m'ont demandé si je regrettais ce que j'avais fait. J'ai dû leur dire que je regrettais tout en ayant envie de dire que je ne regrettais rien du tout. Plus tard, je me suis même persuadée que je leur avais dit que je ne regrettais pas... Et ils m'ont renvoyé pendant trois jours du lycée.

Bien sûr j'ai recommencé. L'année suivante, le grand jeu en math, c'était de faire passer une bobine de fil sous les tables, on s'entourait les membres, et dès que l'un d'entre nous se levait, tout le monde devait en faire autant. Le chef de classe refusait le plus souvent de mener les délinquants chez le censeur. Je n'en veux pas aux profs, parce que pour eux ça devait être assez dur. Mais sans doute, si j'avais été mauvaise élève, ç'aurait été plus grave pour moi...

Christine BENOIT

Méfiant, je suis malade de ce monde
Ce monde qui m'ensorcèle
Dans sa machine infernale
Je me dis merde et j'avance vagabond
Les cheveux au vent déguenillé,
Sous la pluie qui m'endort. Bientôt...
La corde au cou, dans les chiottes, je mâche
du chewing-gum pour réfléchir... Réfléchir pourquoi...
Je sers les dents... Je pleurs... Je lis les inscriptions
Rien que des je t'aime à tous vents...
Regardez-moi je suis parti
Parti en enfer mais je ne demandais
qu'une chose...
Que ce monde de salods soit puni !...

P.J., un garçon de la même cinquième. 9

cheveux idéés



longs courtes

Ne nous laissons pas gagner par un lamento sommaire qui déplorerait que «la» femme, outre qu'elle fut de tous temps aliénée, battue, privée de droits politiques, sexuels, sociaux et d'identité juridique, s'est vu interdire, the last and the least, tout accès à la philosophie : à s'en tenir à une classification des droits refusés aux femmes, c'est-à-dire d'abord à leur distinction, il semble clair que s'impose une disproportion entre le droit de disposer de son propre salaire, de décider du destin de sa sexualité, et celui de philosopher, disproportion qui ne peut que faire sombrer le droit à la philosophie dans l'anecdotique. Par ailleurs, une telle conception se heurte à des «faits» : certaines époques auraient toléré que quelques femmes s'approchent de la philosophie. Bien peu, me direz-vous. Certes, mais combien d'hommes aussi ? Philosopher n'a concerné, jusqu'aujourd'hui compris, qu'une frange fort minime, voire évanescence à certaines époques, d'une classe elle-même minoritaire. La ségrégation sexiste paraît peu de chose face à l'exclusion massive qui fait que le philosophique est resté l'apanage d'une poignée de doctes.

Par ailleurs ce lamento a tout lieu d'être suspect, car il peut conduire à deux (au moins) positions dites féministes dont nous ne voulons pas : l'une, que les apologues de la «société libérale avancée» exploitent sans vergogne, consiste à dire que ces temps anciens sont en train de mourir, qu'un contrat de progrès peut être signé qui rendra caduque cette longue oppression. Ce discours, opposant pour des raisons politiques évidentes, le passé et le futur immédiat (à demi déjà présent) ne peut se tenir qu'à condition de jouer la carte de l'abstraction, de ne pas chercher à analyser les modalités concrètes de l'oppression, au profit d'un prétendu «constat» d'aliénation massive, constat formant un contraste mystificateur avec des promesses, elles aussi, abstraites : le sommaire, condition de tout diptyque, fait ici le jeu d'une exploitation idéologico-électorale immédiate. L'autre position, dont nous ne voulons pas davantage, est occupée par un certain féminisme de la différence qui semble ignorer ce qu'il doit à Auguste Comte : «les femmes ont été interdites de séjour dans le lieu philosophique, à la limite c'est un élément positif, et nous ne revendiquerons pas le droit d'y entrer : les femmes n'ont que faire de ce discours traversé de valeurs masculines, elles doivent chercher leur spécificité, leur discours propre, au lieu de vouloir partager les privilèges masculins». Le féminisme de la différence n'est pas à refuser toujours et en bloc. Mais quand on y lit l'écho d'une philosophie (nommément le positivisme), d'un discours sur les femmes produit par une philosophie masculine, on doit avancer que ce féminisme-là fait le contraire de ce qu'il prétend être, qu'il est mystifié par des schèmes produits précisément par ce qu'il récuse. A cette mystification j'opposerai ce paradoxe que la pratique de la philosophie est nécessaire pour débusquer et démasquer les schèmes aliénants produits par la philosophie (1). Car, que nous le voulions ou pas, nous y sommes, dans la philosophie, dans les partages masculins-féminins que la philosophie a contribué à articuler, à affiner. La question est de savoir si nous voulons continuer à y être en étant dominées ou si nous pouvons occuper en face d'elle une position critique, position qui passe nécessairement par le déchiffrement de données philosophiques latentes dans les discours tenus sur les femmes. La pire métaphysique, c'est celle qu'on reconduit sans le savoir, en croyant ou prétendant parler d'un lieu extra-philosophique. Que ceci serve d'avertissement à ce qu'on va lire : le texte qui suit est probablement tributaire de «naïvetés», c'est-à-dire d'adhésions inconscientes à ces structures idéologiques qu'on n'a pas fini de déconstruire.

Pour tenter de sortir de la déploration abstraite, obstacle majeur à la question «que faire ?», je propose de commencer par le souvenir de ces quelques femmes qui se sont un peu approchées de la philosophie. Leur existence peut déjà montrer que la non-exclusion (une relative non-exclusion) des femmes n'est pas une chose neuve, permettant ainsi de se demander s'il y a vraiment quelque chose de déplacé aujourd'hui — si les femmes ne seraient pas aujourd'hui admises à la philosophie selon des modalités répétant une permissivité (et des restrictions) archaïques.

FEMMES — PHILOSOPHES DU TEMPS JADIS

Donc, quelques femmes ont eu accès à la spéculation philosophique ; ajoutons : le philosophique ne leur était pas si interdit qu'elles aient dû payer l'amende de la transgression par la perte, aux yeux des observateurs, de leur «nature» de femmes. La femme qui philosophe n'est pas nécessairement et toujours perçue comme un monstre. C'est bien d'ailleurs ce qui éveilla le soupçon, la permissivité étant souvent plus significative que la brutale exclusion. Diogène Laërce, par exemple, laisse un portrait d'Hipparchia, où s'inscrit une certaine sympathie à l'égard de cette femme. Certes, qu'une femme assume sans sourcilier le genre de vie des philosophes cyniques lui paraît une performance (c'en était une), mais aucune trace de raillerie ne vient entacher le chapitre qu'il lui consacre. Il rapporte les quolibets auxquels Hipparchia n'échappait pas (à l'instar de tous les philosophes cyniques), mais il s'en démarque en les désignant comme vulgaires et sots, et rapporte avec une certaine admiration les «bons mots» (sic) par lesquels cette «femme philosophe» répliquait aux plaisanteries douteuses. Aux yeux de Diogène Laërce, ce n'est pas à la féminité qu'Hipparchia a renoncé (l'expression «femme philosophe» interdit de le penser) mais, comme d'ailleurs Hipparchia le disait elle-même, à la perte de soi que la condition féminine implique («j'ai employé à l'étude tout le temps que, de par mon sexe, il me fallait perdre au rouet»). De même, on n'a jamais signalé l'accès au philosophique d'Héloïse ou d'Elisabeth (la correspondante de Descartes entrée dans l'histoire sous ce seul prénom) comme une perte de mythes avantages liés à la féminité : l'antagonisme entre «être femme» et «être un honnête homme» semble plus tardif, et, sauf erreur, il faut attendre Rousseau (*L'Emile*, cinquième partie) puis Comte pour que l'accès à la philosophie se dise en termes de danger, de mutilation voire de dégradation. Donc, gardons-nous de projeter sur la totalité de l'histoire des clichés historiquement datés. Qu'une femme s'approche de l'étude philosophique n'est pas une chose si décriée qu'on pour-

(1) Faut-il souligner que cette pratique théorique, si elle est nécessaire, est radicalement insuffisante ?



Bachelard, dit-on, expliquait que si les meilleurs textes philosophiques sont toujours un peu cachés, ils le sont comme les bonnes bouteilles dans les caves : aux femmes.

rait le croire à ne lire que *Les Femmes Savantes* : à la même époque, Madame de Sévigné taquine gentilement sa cartésienne de fille à propos des tourbillons sans avoir l'air de penser que ses lectures cartésiennes éloignent cette fille de «son vrai caractère», d'une «nature féminine» qui risque de s'en «dégrader» de façon tout à fait «funeste» (tous ces mots sont de Comte). Un siècle plus tard, Rousseau écrira : «Croyez-moi, mère judicieuse, ne faites point de votre fille un honnête homme».

Cependant Théodore (le mauvais plaisant qui agressa Hipparchia) et Molière sont des témoins bien utiles en ce que, proposant une réaction différente de celle d'un Diogène ou d'un Descartes, ils permettent d'apprécier ou d'interpréter l'attitude de ces derniers : il y aurait comme deux points de vue, celui des «demi-habiles» et celui des plus malins. Les demi-habiles viennent prouver qu'il y a bien un interdit. Les habiles, quant à eux, ont un rapport plus fin à l'interdit, rapport que le terme de permissivité peut désigner, étant bien entendu que la permissivité est la forme rusée de l'interdit, l'opposé de tout ce qui a nom de transgression ou de subversion.

Car une prohibition explicite, en première approche, n'a pas besoin d'être mise en avant : au moment où ce discours qui s'est appelé philosophie surgit historiquement, une division sexuelle de l'éducation ou de l'instruction est déjà bien en place. «Les jeunes filles apprenaient seulement à filer, tisser et coudre, tout au plus à lire et écrire un peu» (Engels, *Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*). Que les femmes soient maintenues dans une certaine inculture suffit largement à leur barrer tout accès au philosophique, et leur exclusion (non-dite) (2) hors de la philosophie est un épiphénomène, au moins en première analyse, de la distinction entre ce qu'il est convenable d'apprendre à une jeune fille et ce qu'un homme bien né doit savoir. De la même façon, l'instruction des filles de l'aristocratie au dix-septième siècle se rattache essentiellement à l'idée «d'agrément» : leur donner l'esprit joli, la con-

versation agréable, leur apprendre l'italien et le chant, voilà l'important. Et lorsque Hegel écrira que «les femmes peuvent avoir de la culture, des idées, du goût, de la finesse, mais elles n'ont pas l'idéal», il reprendra sur le plan théorique un partage déjà inscrit dans les éducations réelles «féminines» et «masculines». Ici d'ailleurs surgit une question que j'indiquerai seulement : y a-t-il une mutation historique du rapport des philosophes aux femmes vers le milieu du dix-huitième siècle ? Platon n'avait pas éprouvé le besoin de «théoriser» la distinction sexuelle de l'éducation effective de son époque, et il ne se propose pas de la maintenir dans la cité juste. Vingt siècles plus tard, Thomas More est aussi «égalitaire» non seulement dans son utopie mais aussi dans l'éducation qu'il donne aux garçons et aux filles vivant sans sa maison. En revanche, il semble que les propos sur l'incapacité théorique des femmes se mettent à fleurir à partir du dix-huitième. Toute cette période marque et re-marque partages et distinctions : partage littérature/philosophie, techniques de l'agréable/art (cf., *l'Essai sur l'Origine des langues*, par exemple), idées/idéal, culture/savoir. Comment un partage sexuel (des facultés, des aptitudes, des destinées intellectuelles) s'articule à ces différents clivages, et pourquoi cette répartition insiste particulièrement à cette époque (aujourd'hui elle se prolonge comme un «acquis» idéologique), voilà une question qui mériterait plus d'attention que je ne puis lui consacrer ici.

Revenons donc à la permissivité de ceux qui avaient vraiment compris ce qu'était la philosophie, et à ces quelques femmes qui se sont (mais comment, mais à quel degré ?) approchées de la philosophie. Remarquons d'abord ceci : bien qu'elles aient vécu à des époques fort différentes, elles offrent un point com-

(2) L'exclusion exprès des femmes hors du travail philosophique n'est pas nécessairement explicitement proclamée. Il n'en est pas de même de l'exclusion du féminin, nous y reviendrons.

mun : ce sont de grandes amoureuses, et leur relation à la philosophie passe par la passion pour un homme, un philosophe particulier : « Hipparchia s'éprit si passionnément de la doctrine et du genre de vie de Cratès qu'aucun prétendant, fût-il riche, noble ou bien fait, ne put la détourner de lui. Elle alla jusqu'à menacer ses parents de se tuer si elle n'avait pas son Cratès ». C'est ainsi que s'ouvre le récit de Diogène Laërce. On sait qu'Héloïse connut une confusion analogue des relations amoureuses et des relations didactiques, confusion que le concept de transfert peut désigner. Les relations d'Elisabeth à Descartes, pour être plus discrètes ne me semblent pas être d'une nature différente. Descartes est « celui qui sait », celui à qui on demande un savoir (et pas n'importe lequel ; vous qui savez tout, dites-moi comment être heureuse malgré la somme d'ennuis réels qui m'arrivent) et dont on tient à être la disciple privilégiée, la lectrice intelligente, la « bonne élève ».



Mince affaire psychologique ? Ce n'est pas si sûr. On peut déjà remarquer que ce transfert érotico-théorique (c'est-à-dire ce transfert tout court !) équivaut à une absence de relation directe des femmes à la philosophie. C'est seulement par la médiation d'un homme qu'elles ont pu avoir accès au discours théorique. Ici se retrouve une détermination générale de la condition féminine, qui est de ne pas pouvoir se passer d'une tutelle et d'un médiateur pour toute vie désignée comme sociale. Par ailleurs la nécessité de cette médiation me semble inscrite non tant dans un interdit dont serait directement frappée la philosophie pour les femmes, mais par une prohibition beaucoup plus simple, une exclusion plus radicale aussi : jusqu'à la Troisième République, les femmes n'avaient pas accès aux établissements d'enseignement de la philosophie. Quelle femme grecque « honnête », « bien née » aurait-elle pu s'inscrire dans une école, aller écouter les leçons de Platon ou d'Aristote ? Avant même de solliciter le droit d'y entrer, il aurait d'abord fallu pouvoir sortir du gynécée : l'accès à la philosophie, tel qu'il était dispensé institutionnellement, aurait supposé la rupture avec le cadre matériel et coutumier de la condition féminine. Diogène mentionne bien le nom d'une femme, Thémista, dans la liste des disciples d'Epicure ; mais elle avait suivi au Jardin son mari, Léontyas de Lampsaque. Au Moyen-Âge, les femmes sortaient davantage de la maison, mais les universités leur étaient fermées (je ne parle même pas des universités musulmanes), même à celles qui étaient destinées à être abbesses. C'est cela le point de départ de l'histoire de Pierre Abélard et d'Héloïse : il n'était pas question qu'Héloïse se mêle aux cinq mille auditeurs qui suivaient le cours d'Abélard à l'école du cloître de Notre-Dame. Abélard lui donna donc des leçons particulières de grammaire et de dialectique. Cet enseignement « privé » est évidemment beaucoup plus susceptible de dépasser le champ didactique qu'un cours public. Francine Descartes n'aurait pas pu entrer au collège de La Flèche. Il est assez drôle de voir Hegel écrire que « l'éducation des femmes se fait on ne sait comment, pour ainsi dire par l'ambiance des idées » et surtout de le voir rapporter cela à une nature féminine (nature végétale, botanique, baignant dans l'air du temps), alors que ce « on ne sait comment » n'est que l'effet de l'impossibilité d'entrer dans les collèges et les universités, où on sait comment (?) la transmission du savoir s'opère.

L'ÉCOLE DES FEMMES ?

Le mode singulier du transfert me paraît être d'abord la rançon de la position d'amateur à laquelle ces femmes sont condamnées. Seul un rapport institutionnel, trouvant place et sens dans un cadre réglé, peut éviter l'hypertrophie du rapport personnel entre maître et disciple. Mais pourquoi la didactique philosophique a-t-elle ainsi tendance à s'érotiser, pourquoi tend-elle à s'inscrire (sans déguisement) dans un champ pulsionnel, de telle sorte que seul un troisième terme extérieur (disons « l'école ») puisse la maintenir dans le champ du didactique ? Je dis que c'est la didactique philosophique qui a tendance à prendre figure de relation duelle transférentielle, et non, évidemment, que les femmes auraient tendance à pervertir cette relation, à la détourner vers un champ pulsionnel. Car, cette relation singulière des femmes à la philosophie une fois reconnue, on serait tenté, en portant son regard sur les hommes, d'en rayer la singularité. En effet, vous Pierre, Paul ou Sébastien en compagnie de qui j'ai fréquenté la Sorbonne, préparé l'agrégation ou enseigné dans un lycée de banlieue avez-vous procédé vraiment autrement qu'Hipparchia ? A vous fréquenter, il arrive toujours un moment où l'on pressent, dans un nœud de cravate, dans une coupe de cheveux, ou dans telle marotte, l'emblème de l'allégeance à tel ou tel choréphore. Il n'est d'ailleurs que de vous écouter raconter votre curriculum scolaire. Il y a toujours eu — au lycée, en faculté, en khâgne, le plus souvent d'ailleurs en khâgne — un enseignant autour de qui s'est cristallisé quelque chose d'analogue à l'admiration théorico-amoureuse des femmes dont nous parlons. Une chose me semble sûre : cet enseignant privilégié est celui qui vous a définitivement séduit à la philosophie, celui qui a capté votre désir pour en faire un désir de philosophie. Mais il y a une différence considérable entre ces compagnons d'études et Elisabeth ou Sophie Vollant : généralement, la relation au « parrain » a ouvert au disciple le champ entier de la philosophie, tandis que les relations transférentielles des femmes au théorique ne leur ont ouvert que le champ de la philosophie de leur idole. Je dis généralement, car pour les hommes il y a aussi des « échecs », et des disciples resteront philosophes d'écoles particulières (entendez, de chapelles), et ne sortiront pas du discours de la répétition. Ces répétitifs, loin d'être une monstruosité venue d'on ne sait où, ne sont qu'une variété-limite d'une figure générale. Et le portrait singulier des femmes philosophantes n'est singulier que parce que certaines modalités de la didactique philosophique sont occultées et que le **Phèdre** n'est jamais entendu ou qu'il est régulièrement olivé-rejeté : c'étaient les Grecs, c'était la particularité de la doctrine platonicienne... alors qu'il faudrait peut-être le prendre au sérieux, comme figure générale d'un parcours philosophique, sans d'ailleurs pour autant le prendre à la lettre, ou au mot. **Le Phèdre** reste encore un texte à démêler et à déchiffrer, et d'abord à restaurer contre toutes les stratégies d'aseptisation, de désamorçage ou d'euphémisation auxquelles la tradition universitaire s'est livrée à son égard.

Ce qui permet aux hommes (d'aujourd'hui comme d'hier) le dépassement du transfert initial, ce qui fait que la composante amoureuse dudit transfert est d'entrée de jeu sublimée ou infléchie, de sorte qu'elle fasse retour au théorique, c'est que le cadre institutionnel où cette relation se joue fournit le troisième terme toujours indispensable à la cassure de la relation personnelle ; les femmes amateurs ont au contraire été rivées à la relation duelle, parce qu'une relation duelle ne produit pas la dynamique qui fait qu'on en sorte. La conséquence de cet emprisonnement dans une telle relation, c'est que les femmes philosophantes n'ont pas eu accès à la philosophie, mais seulement à une philosophie particulière, ce qui me semble très différent. Leur rapport au philosophique était borné, de l'extérieur du champ théorique, par la relation dont il n'était pas question de se détacher. Être définitivement inféodé à une pensée particulière me paraît être la négation de l'entreprise philosophique. « La femme ne doit avoir d'autre religion que

(suite p. 21)

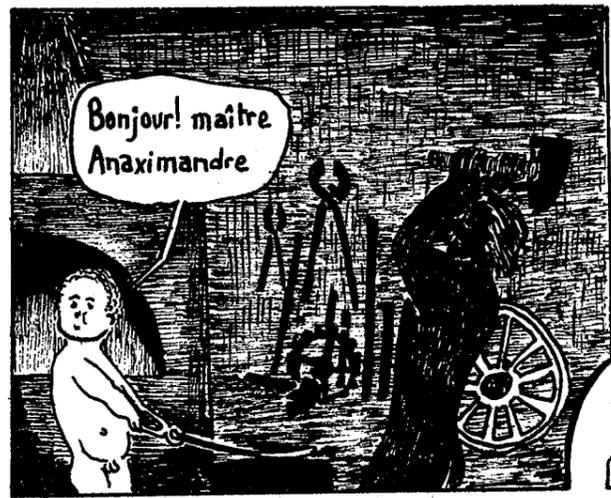
PHILOSOPHIA OCCIDENTALIS

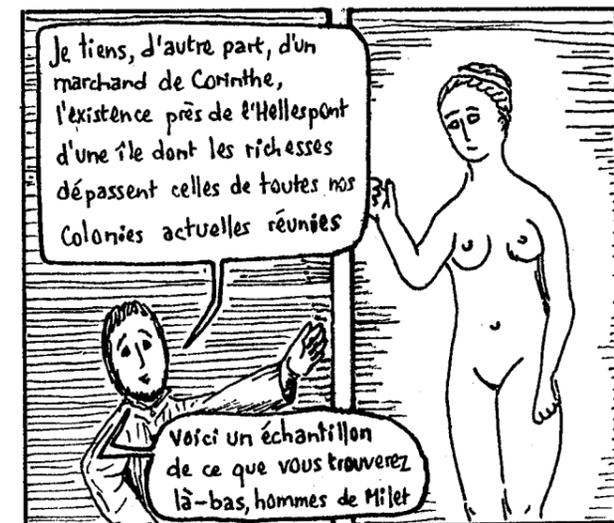


Ce que nous présente l'histoire de la philosophie, c'est la succession des nobles esprits, la galerie des héros de la RAISON QUI PENSE, lesquels grâce à cette raison ont pénétré dans l'essence des choses, de la nature et de l'esprit.



Ce sont tous des personnages distingués, qui vivent à l'écart du peuple et des usages, mûris, graves jusqu'à l'hypocondrie, le regard lent.





Anaximène va te répondre, sage menuisier. Entends dans ton langage cet enseignement et ne crains plus d'aller sur la mer : la terre est en effet comme une table, mais la mer est comme une assiette.

très intéressant
remarquable
bravo! la guerre!

Anaximène a bien répondu au menuisier, et le potier que vous connaissez est certes favorable à l'entreprise. Mais le sage Bias nous dit de détester la précipitation, et le sage Pittacos de discerner le moment propice. Qui, dans les astres, le discernera pour nous?

Justement. Dans la mesure où un charbon peut, après le sage Solon, conjecturer les choses invisibles d'après les visibles, je dis que la pâleur visible de la lune est aujourd'hui un signe défavorable pour la bataille navale de demain.

J'ai vu la lune cette nuit. Elle était pâle, en effet.
C'est vrai!

oo Quand il s'agit d'aller assommer quelque paisible peuplade, ils deviennent d'un sérieux!

vous là-bas, rentrez immédiatement!

Nous allons répondre à ces discours

Thalès répond au potier que les astres sont comme de l'argile qui brûle, et que le sage de Priène ne pensait pas, en les appelant hardies et viriles, aux entreprises qui attendent que les vacillations de ce feu leur indiquent de commencer.

ça, c'est de la science!
je dirai même plus: de la philosophie.
intéressant aussi!
oui, plus détaillé

Et aux simples citoyens je dis que la guerre est comme des vacances

Et à Oedipe je dirais que son amour pour Jocaste est comme celui qu'il eut pour sa mère

Et aux Araras je dis qu'ils sont comme les Bororos

Et à Jakobson je dis que l'inconscient est comme un langage

Bias de Priène disait aussi: si tu es pauvre, ne reprends les richesses que si tes reproches sont particulièrement utiles.

tu as raison: taisons-nous

Et Anaximandre répond au charbon que la lune est comme une roue de char, dont les jointes seraient creusées et pleines de feu et ayant par places des trous jetant des flammes, et que la pâleur qu'il a remarquée cette nuit avec sa vue pénétrante tient à la rotation de cette roue

à SUIVRE

Les révoltes logiques



cahiers du Centre de Recherches sur les Idéologies de la Révolte

pois à un autre système subtil de prohibitions et de découragements. Une femme qui pourrait ne pas s'intégrer aux contraintes universitaires et professionnelles du métier de philosophe aurait de fortes chances d'occuper une place qui est toute prête pour elle.

TON ATROPHIE MA PLENITUDE

Ce système de découragements s'articule d'abord à l'anti-féminisme philosophique. Il serait trop facile de constituer un

les philosophes, notamment propos des femmes (4). La recherche des vérités abs- des axiomes dans les scien- les idées n'est point du res- ent se rapporter toutes à la llication des principes que de faire les observations qui : des principes.... Ils philoso- humain ; mais elle lira mieux C'est aux femmes à trouver intale, à nous à la réduire en , et l'homme plus de génie ; onne.» (Emile, p. 488 édi- nt bien être cultivées, mais ences plus hautes, pour la ns de l'art qui exigent l'uni- ir des idées, du goût, de la fi- La différence entre l'homme t de la plante ; l'animal cor- la plante à celui de la fem- ment tranquille dont le prin- timent. Si les femmes sont est en danger, car elles n'agis- iversalité, mais d'après les elles. L'éducation des fem- our ainsi dire par l'ambiance l'acquisition des connais- atteint sa position seulement r de nombreux efforts tech- ilosophie du droit, § 166, que certains aujourd'hui es- a mode, ce qui est paradoxal re inconsciemment maint emmés : «C'est afin de mieux ue la femme doit accepter nation pratique de l'homme... comme sœur, puis comme lle, accessoirement comme ts naturels, la femme est des- orruption inhérente à son a supériorité affective lui ondamental, que l'économie en dégageant le sexe aimant active ou spéculative». (Sys- II). ser de plusieurs manières. Si on peut y voir l'affirmation oute relative permissivité de e féminine au dix-huitième uoi c'est la bourgeoisie qui a ans la sphère du sentiment a vie des hommes et l'histoire ») alors que la psychologie osé d'inégalité fondamen- l'égard de la passion (dans le l'raite des passions Descartes ne rait pas intervenir la différence sexuelle). Cependant, on peut relever que cet enfermement dans le sentiment est corrélatif de l'énoncé d'une incapacité spéculative, philosophique, ce en quoi cette pseudo-anthropologie déborde le cadre de l'histoire sociale et doit aussi s'interpréter en fonction de l'implication du philosophique en cette affaire. Avant le dix-huitième siècle, il n'était peut-être pas nécessaire de développer cette défense de la philosophie contre les femmes (ce n'est pas le problème de Molière par exemple) ; mais les salons philosophiques, puis quelqu'un comme Madame

(3) Il faudrait peut-être faire référence ici au concept de «demande».

(4) Le titre de cet article est emprunté à Schopenhauer.



Une nouvelle revue d'histoire sociale, évoquant les luttes historiques du mouvement ouvrier ou les travaux et les fêtes passés du peuple ? Plutôt un nouvel instrument de réflexion, brisant les frontières qui sont censées séparer l'objectivité historique de la passion militante ou de l'interrogation philosophique. **Les Révoltes Logiques** veulent restituer dans leur force provocatrice les voix étouffées, oubliées ou travesties de la révolte. Elles interrogent l'histoire passée de l'usine, de l'école ou du foyer à partir des problèmes suscités par les luttes d'aujourd'hui ; elles cherchent dans l'analyse historique des pratiques du pouvoir et de la révolte à mieux comprendre la formation et les contradictions de notre présent.

Les Révoltes Logiques étudient dans leur minutie les stratégies par lesquelles la bourgeoisie a pu assurer la soumission des corps et des esprits à l'ordre de la production : dans les couvents industriels où les fabricants de soie, après l'insurrection des canuts de 1831, enferment des jeunes filles sous la double dictature du contremaître et de la bonne sœur ; dans la préparation et l'application d'une loi sur le travail des enfants qui, sous couvert d'humanité, rationalise l'exploitation de la force de travail ; dans l'introduction de la machine ou de la chaîne pour déqualifier le travail et morceler la résistance ouvrière ; mais aussi dans les domaines de l'éducation, de l'habitat, des loisirs...

Les Révoltes Logiques analysent dans son surgissement la résistance à l'ordre d'en-haut : celle des fileuses qui, après des décennies de soumission, refusent un jour l'insulte des tableaux de notes affichés à la porte de l'usine ; des militantes qui en 1848 veulent faire entendre **La Voix des Femmes** ; des cheminots français qui répondent à l'appel de la révolution russe ou des ouvriers qui, finie la grande espérance soviétique, vont explorer d'autres chemins du refus.

Les Révoltes Logiques suivent ainsi les parcours et les chemins de traverse de la révolte, son vécu et ses rêves, mais aussi et d'abord les débats qui naissent en son sein, les contradictions qui se tracent dans le camp des opprimés : comment un ouvrier du Second Empire peut-il résister à la réorganisation capitaliste du travail et de la vie sans rejeter la femme hors de l'atelier et la cantonner dans son foyer ? Comment les femmes elles-mêmes peuvent-elles revendiquer leur place sinon au nom des qualités propres que la tradition - mâle - leur attribue ? **Les Révoltes Logiques** analysent de même les contradictions des travailleurs anarchistes de Catalogne confrontés aux exigences du pouvoir ou celles des syndicalistes français, pris entre la rationalisation capitaliste et la rationalisation soviétique.

Chaque numéro des **Révoltes Logiques** complète ces études par des documents originaux : par exemple le *Mémoire inédit* dans lequel un patron lillois de 1840 exaltait le travail des enfants, ou l'interview de militants qui retracent leur itinéraire communiste, anarchiste ou marginal. Des débats enfin confrontent le projet des **Révoltes Logiques** aux travaux et aux discussions d'aujourd'hui qui concernent l'histoire et la révolte : des histoires de la longue durée ou de l'analyse des pouvoirs aux débats sur le marxisme et aux philosophies du Goulag.

QUELQUES APPRECIATIONS

Sur le numéro 1 : « Certes ce ne sont pas les historiens qui manquent. Ni les livres qui recensent émeutes et jacqueries, grèves et sabotages. Pourtant une autre écoute est sans doute nécessaire aujourd'hui qui échapperait au dogmatisme des analyses toutes faites comme aux errements des « désenchantés du gauchisme ». C'est du moins ce que pensent les créateurs du Centre de recherches sur les idéologies de la révolte. Leur but : restituer cette « pensée d'en-bas » qui parcourt l'histoire, retrouver dans les archives la multiplicité des formes de révolte, retracer les chemins contradictoires, sinueux, inattendus - empruntés par la subversion - entre la légende, le rêve et le réel. » *Le Monde.*

Sur le numéro 2 : « Fidèle à son objectif qui est de réexplorer les archives des luttes populaires et de restituer les débats qui ont animé le mouvement ouvrier, la revue *Les Révoltes Logiques* publie dans son second numéro un dossier sur l'histoire de l'organisation scientifique du travail et des réponses ouvrières et syndicales qui marquèrent chacune des étapes du développement en France de l'industrie « taylorisée ». Cette seconde livraison confirme par sa qualité l'heureuse surprise du premier numéro et témoigne du renouveau de la recherche historique en France. » *Les Nouvelles Littéraires.*

Sur le numéro 3 : « Un dossier-analyse constitué à partir de documents historiques et de recherches très précises sur les conditions de travail et de vie faites aux enfants du XIXe siècle. Lire ces textes c'est en quelque sorte lire la « vérité » de notre aliénation, dès la naissance, même si la manipulation actuelle de la jeunesse a pris des formes plus idéologiques et scolaires. » *Libération.*

Un poids à un autre système subtil de prohibitions et de découragements. Une femme qui pourrait ne pas s'intégrer aux contraintes universitaires et professionnelles du métier de philosophe aurait de fortes chances d'occuper une place qui est toute prête pour elle.

TON ATROPHIE MA PLENITUDE

Ce système de découragements s'articule d'abord à l'anti-féminisme philosophique. Il serait trop facile de constituer un

les philosophes, notamment propos des femmes (4).

La recherche des vérités abs- des axiomes dans les scien- les idées n'est point du res- ent se rapporter toutes à la llication des principes que de faire les observations qui des principes.... Ils philoso- humain ; mais elle lira mieux C'est aux femmes à trouver intale, à nous à la réduire en , et l'homme plus de génie ; onne. » (*Emile*, p. 488 édi- nt bien être cultivées, mais ences plus hautes, pour la ns de l'art qui exigent l'uni- ir des idées, du goût, de la fi- La différence entre l'homme et de la plante ; l'animal cor- la plante à celui de la fem- ment tranquille dont le prin- timent. Si les femmes sont est en danger, car elles n'agis- iversalité, mais d'après les telles. L'éducation des fem- our ainsi dire par l'ambiance l'acquisition des connais- atteint sa position seulement r de nombreux efforts tech- *philosophie du droit*, § 166, que certains aujourd'hui es- à mode, ce qui est paradoxal ire inconsciemment maint emmes : « C'est afin de mieux que la femme doit accepter nation pratique de l'homme... comme sœur, puis comme lle, accessoirement comme ts naturels, la femme est des- rruption inhérente à son a supériorité affective lui fondamental, que l'économie en dégageant le sexe aimant active ou spéculative ». (*Sys- II*).

ser de plusieurs manières. Si , on peut y voir l'affirmation bute relative permissivité de e féminine au dix-huitième quoi c'est la bourgeoisie qui a dans la sphère du sentiment la vie des hommes et l'histoire s) alors que la psychologie posé d'inégalité fondamen- l'égard de la passion (dans le

l'acte des passions Descartes ne l'ait pas intervenir la différence sexuelle). Cependant, on peut relever que cet enfermement dans le sentiment est corrélatif de l'énoncé d'une incapacité spéculative, philosophique, ce en quoi cette pseudo-anthropologie déborde le cadre de l'histoire sociale et doit aussi s'interpréter en fonction de l'implication du philosophique en cette affaire. Avant le dix-huitième siècle, il n'était peut-être pas nécessaire de développer cette défense de la philosophie contre les femmes (ce n'est pas le problème de Molière par exemple) ; mais les salons philosophiques, puis quelqu'un comme Madame

(3) Il faudrait peut-être faire référence ici au concept de « demande ».

(4) Le titre de cet article est emprunté à Schopenhauer.

Anaximène va te répondre dans ton langage cet enseignant d'aller sur la mer : la table, mais la mer est comme



Justement. Dans la mesure après le sage Solon, conjecture d'après les visibles, je dis qu'une lune est aujourd'hui un signe de bataille navale de demain.



Thalès répond au poète comme de l'argile qu'une Priène ne pensait pas viriles, aux entreprises vacillations de ce peu



Et aux Araras je dis qu'ils sont comme les Bororas

AU SOMMAIRE DU NUMÉRO 2 (15 F)

Les maillons de la chaîne (Prolétaires et dictatures)

- Études : — Les ouvrières enfermées : les couvents soyeux.
— Hors la voie : 19/20 La Voix des Cheminots.
— La chaîne et le parapluie : Face à la rationalisation (1919-1935).

Débat : — «L'affranchissement de notre sexe». A propos des textes de Claire Demar.

Notes de lecture — Les aventures d'un marin allemand.

AU SOMMAIRE DU NUMÉRO 3 (15 F)

Les enfants du capital

- de l'hospice à la manufacture (le travail des enfants au XIXe siècle).
- la liquidation des instituteurs artisans (suivi de la grève des écoliers).

Débat : — des politiques nostalgiques (Montaillou, village occitan, Breton de Plozevet, Le cheval d'orgueil, Etre un peuple en diaspora).

AU SOMMAIRE DU NUMÉRO 4

- Études : — Les déserteurs de l'an II.
— Femmes prénommées : les prolétaires saint-simoniennes.
— De Pelloutier à Hitler (collaboration et syndicalisme).

Documents : — Le PC à l'assaut du ciel et des mairies.

Débat : — Entretien avec Michel Foucault (pouvoir et stratégie).

Les Révoltes Logiques publieront dans leurs prochains numéros des analyses et documents portant sur : la rationalisation du travail et la résistance ouvrière, les luttes et les idéologies ouvrières dans les années 20, la formation de l'appareil communiste, les luttes des ouvrières et l'histoire du mouvement féministe, la signification actuelle des mouvements nationalistes, les destins de l'anarchisme et l'histoire des formés de vie «marginales», les problèmes de l'expression populaire.

Pour prendre contact avec la revue : permanence le 1er et 3ème jeudi du mois, de 17 à 19 h., à la librairie dérivées, 1 rue des Fossés Saint-Jacques, 75005 PARIS - Tél. 033.39.46.

L'abonnement annuel pour 4 numéros : 60 F. (Étranger : 70 F.) — Le numéro : 15 F.

Centre de Recherches sur les Idéologies de la Révolte : Jean Borreil, Stéphane Douailler, Christiane Dufrancat, Geneviève Fraisse, Danièle Rancière, Jacques Rancière, Jean Ruffet, Monique Ruffet, Pierre Saint-Germain, Patrick Vauday, Patrice Vermeren.



BULLETIN D'ABONNEMENT
à renvoyer à Révoltes Logiques
1 rue des Fossés Saint-Jacques 75005 Paris

NOM et Prénom

PROFESSION

ADRESSE

désire souscrire un abonnement d'un an à Révoltes Logiques au prix de 60 Francs (Etranger : 70 F), à partir du numéro :
Ci-joint règlement par chèque postal ou bancaire à l'ordre de SOLIN.

Signature :



(Suite de la p. 12)

celle de son mari» n'empêche pas que cette religion soit religion, bien au contraire, et Rousseau a raison sur ce point. Une femme a la philosophie de son précepteur-amant : elle n'est plus alors dans l'entreprise philosophique, dans la mesure où lui est évité (interdit) un certain rapport au manque, à ce manque particulier d'où la philosophie procède à mon sens, manque radical qu'autrui ne pourrait combler. Qu'on se souvienne, par exemple, du *Phédon*, ou du *Discours de la méthode*. Dans les deux cas, l'exposé d'une déception, d'une frustration d'enseignement nous est donné : «je me figurais avoir découvert l'homme qui m'enseignerait... mais j'en ai été frustré» (97c-99d). Cette déception amorce le récit des «multiples peines» que le sujet s'est alors données pour tenter de combler le manque. Rien de pareil dans la relation des femmes du temps jadis à la philosophie de leur maître : il sait tout, sa pensée a réponse à tout. Hipparchia, Héloïse, Elisabeth ont connu, non le manque philosophique, mais le manque «ordinaire», «classique», «psychologique» pour tout dire, celui où l'Autre est visé comme susceptible de combler (3). Plus de place alors pour de «multiples peines» : ces femmes n'ont pas été condamnées à philosopher — ni à écrire.

On commence alors à comprendre la permissivité des plus malin, de ceux qui avaient compris ce que philosopher veut dire, car on commence à comprendre pourquoi ces femmes ont été nécessaires à leurs maîtres (encore que le besoin que ces hommes avaient d'elles ait pu produire des sentiments ambivalents ; c'est notamment le cas de Cratès). La dévotion théorique d'une femme est bien réconfortante pour qui fait l'expérience de son propre manque ; car ce n'est pas seulement l'enseignement d'Anaxagore ou des Jésuites qui est objet de déception : le discours de Socrate ou de Descartes réitère le manque à savoir. Etre visé comme une plénitude quand on est dans l'inachevé ou la déception, comment cela pourrait-il ne pas être gratifiant ? On sourit encore de la cour de femmes qui se pressaient autour de Bergson, mais on omet régulièrement de se demander si cette cour ne répondait pas au (n'était pas suscitée par le) désir de Bergson. Que cette cour ait été composée de femmes qui suivaient les conférences du Collège de France en amateur (sans en espérer de peaux d'ânes, de diplômes universitaires monnayables) me semble significatif.

Hipparchia et ses arrières nièces ne nous intéresseraient pas si ces femmes ne pouvaient nous fournir un négatif de la situation actuelle, ou de ce que pourrait être la situation actuelle. A faire de l'histoire mécanique, on pourrait penser que, maintenant que les femmes ont un accès institutionnel à la philosophie, le blocage dans la féminité transférentielle n'a plus lieu d'être, et que donc il n'existe plus. Tel n'est pas le cas : le risque d'amateurisme et la position particulière qu'il implique, subsistent, la seule différence étant que nos aînées y étaient condamnées et que nous y sommes seulement exposées. Virginia Woolf disait que pour qu'une femme écrive, il lui faut au minimum un chambre à elle et cinq cents livres de rente. Je dirais que, pour qu'une femme philosophe, il faut qu'elle ait une chambre à elle et qu'elle soit placée dans la nécessité de gagner sa vie en philosophe (qu'elle n'ait pas éludé cette possibilité). Il faut aujourd'hui un système de contraintes réelles pour faire contre-poids à un autre système subtil de prohibitions et de découragements. Une femme qui pourrait ne pas s'intégrer aux contraintes universitaires et professionnelles du métier de philosophe aurait de fortes chances d'occuper une place qui est toute prête pour elle.

**TON ATROPHIE
MA PLENITUDE**

Ce système de découragements s'articule d'abord à l'antiféminisme philosophique. Il serait trop facile de constituer un

(3) Il faudrait peut-être faire référence ici au concept de «demande».

gros livre à partir des horreurs que les philosophes, notamment à partir du 18ème, ont énoncées à propos des femmes (4). Je ne citerai ici que trois textes : «La recherche des vérités abstraites et spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées n'est point du ressort des femmes, leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique ; c'est à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, et c'est à elles de faire les observations qui mènent l'homme à l'établissement des principes.... Ils philosopheront mieux qu'elle sur le cœur humain ; mais elle lira mieux qu'eux dans le cœur des hommes. C'est aux femmes à trouver pour ainsi dire la morale expérimentale, à nous à la réduire en système. La femme a plus d'esprit, et l'homme plus de génie ; la femme observe, et l'homme raisonne.» (*Emile*, p. 488 édition Garnier). «Les femmes peuvent bien être cultivées, mais elles ne sont pas faites pour les sciences plus hautes, pour la philosophie et certaines productions de l'art qui exigent l'universalité. Les femmes peuvent avoir des idées, du goût, de la finesse, mais elles n'ont pas l'idéal. La différence entre l'homme et la femme est celle de l'animal et de la plante ; l'animal correspond au caractère de l'homme, la plante à celui de la femme, car elle est davantage déployement tranquille dont le principe est l'unité indéterminée du sentiment. Si les femmes sont à la tête du gouvernement, l'Etat est en danger, car elles n'agissent pas selon les exigences de l'universalité, mais d'après les penchants et les opinions accidentelles. L'éducation des femmes se fait on ne sait comment, pour ainsi dire par l'ambiance des idées — plus par la vie que par l'acquisition des connaissances — cependant que l'homme atteint sa position seulement par la conquête de la pensée et par de nombreux efforts techniques.» (Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, § 166, Zusatz). Et enfin, Auguste Comte, que certains aujourd'hui essaient à toute force de mettre à la mode, ce qui est paradoxal — car, qu'on le lise ou non, il inspire inconsciemment maint discours et pas seulement sur les femmes : «C'est afin de mieux développer sa supériorité morale que la femme doit accepter avec reconnaissance la juste domination pratique de l'homme... Comme mère d'abord, et bientôt comme sœur, puis comme épouse surtout, et enfin comme fille, accessoirement comme domestique, sous ces quatre aspects naturels, la femme est destinée à préserver l'homme de la corruption inhérente à son existence pratique et théorique. Sa supériorité affective lui confère spontanément cet office fondamental, que l'économie sociale développe de plus en plus en dégageant le sexe aimant de toute sollicitude perturbatrice, active ou spéculative.» (*Système de politique positive*, Tome II).

Cet antiféminisme peut s'analyser de plusieurs manières. Si on insiste sur la date de ces textes, on peut y voir l'affirmation de valeurs bourgeoises contre la toute relative permissivité de l'aristocratie à l'égard de la culture féminine au dix-huitième siècle. Resterait à expliquer pourquoi c'est la bourgeoisie qui a eu le souci d'enfermer la femme dans la sphère du sentiment («l'amour est une anecdote dans la vie des hommes et l'histoire toute entière de la vie des femmes») alors que la psychologie de l'âge royal (Racine) n'avait pas posé d'inégalité fondamentale entre l'homme et la femme à l'égard de la passion (dans le *Traité des passions* Descartes ne fait pas intervenir la différence sexuelle). Cependant, on peut relever que cet enfermement dans le sentiment est corrélatif de l'énoncé d'une incapacité spéculative, philosophique, ce en quoi cette pseudo-anthropologie déborde le cadre de l'histoire sociale et doit aussi s'interpréter en fonction de l'implication du philosophique en cette affaire. Avant le dix-huitième siècle, il n'était peut-être pas nécessaire de développer cette défense de la philosophie contre les femmes (ce n'est pas le problème de Molière par exemple) ; mais les salons philosophiques, puis quelque un comme Madame

(4) Le titre de cet article est emprunté à Schopenhauer.

de Staël, sont peut-être allés trop loin au goût des philosophes de l'époque : ces hommes auraient bien pu être permissifs au point d'admettre un rapport hétéroisomorphe à la philosophie (cf. Julie, et encore elle se reprend à temps), mais, à cause de la relative offensive des femmes en direction du philosophique à l'époque, ils sont contraints de se replier sur une position beaucoup plus tranchée, de se crispier sur la vérité de Théodore, de devenir des balourds de l'interdit ; ce qui sera tout bénéfique pour leurs successeurs qui, grâce à eux, pourront prendre figure de libéraux. Mais pourquoi se crispent-ils ? En quoi serait-il menaçant pour la philosophie que les femmes en soient capables ? On pourrait alléguer que c'est la prétendue souveraineté de la philosophie qui est en jeu ici. La philosophie, reine des sciences... Quand une activité valorisée se laisse féminiser, elle se dévalue : ceci n'est pas le résultat d'une quelconque sociologie rigoureuse et scientifique, c'est un théorème de la «sociologie» intuitive et banale (voyez la médecine en URSS ! depuis que ce sont les femmes qui l'exercent, le métier de médecin n'a plus aucun prestige, il n'est plus du tout estimé !). Ce serait la très haute dignité de la philosophie qui en écarterait les femmes ; inversement, pour en maintenir la très haute dignité, il est nécessaire d'en écarter les femmes. L'ectoplasmé de Bachelard me souffle qu'à présent que la philosophie ne règne plus qu'à la manière de la reine d'Angleterre, on peut envisager d'abroger la loi salique. A ce titre, le rapprochement opéré par Hegel entre l'incapacité des femmes à gouverner et leur inaptitude à philosopher serait significatif, à cela près que le pouvoir politique, qu'il soit exercé par un homme ou par une femme, reste un pouvoir, parce qu'il est fondé sur des moyens réels de coercition ; tandis que l'hégémonie du philosophique est plus fragile, ce qui oblige à en défendre l'«ascendant» de manière plus énergique ; comme serait significatif aussi que les quelques femmes qui aient exercé le pouvoir à l'époque (Christine de Suède, Catherine II) aient exigé d'avoir accès au philosophique).

On pourrait encore alléguer que le manque d'où procède l'entreprise philosophique est, aux yeux d'un homme inadmissible chez une femme. Il ne faut pas oublier que le phallogocentrisme contient aussi la théorie d'une phallogopancée. Avoir un bon mari suffit à combler tous les désirs d'une femme, c'est bien connu. A vrai dire, c'est le désir des femmes qui a toujours été minimisé, puisqu'on pense souvent que des hochets peuvent leur suffire. Comment ! un homme ne suffirait pas à donner une impression de complétude ? Il y aurait encore du manque dont l'assomption ferait un désir de philosopher ? Et voilà Madame de Staël perçue comme castratrice et vilipendée par des générations de critiques. Voyez ce que Lagarde et Michard disent de cette «raisonneuse», de cette «redoutable intrigante» qui tenta «de jouer un rôle de premier plan» malgré ses «vues superficielles», son «manque d'art» et sa «laideur». A relire *Les Femmes Savantes*, on peut avancer que c'est quelque chose d'analogue que Clitandre reproche à Armande («Mais vos yeux n'ont pas cru leur conquête assez belle»).

Mais toutes ces explications ne suffisent pas. L'exclusion de «la» femme est peut-être plus consubstantielle au philosophique, et moins historicisable que nos citations du 18ème et 19ème siècles pourraient le laisser penser. Le 18ème a eu à exclure les femmes, des femmes réelles, concrètes, qui avaient atteint la limite du permissible. Mais ce combat historiquement daté fait ressurgir des éléments beaucoup plus anciens, qui jusqu'alors pouvaient se permettre de rester implicites. *Le Phèdre* ne dit pas qu'il faut exclure les femmes de l'entreprise dialectique. Mais Zeus amoureux de Ganymède servant de modèle, il est clair que ce n'est pas une affaire de femmes. D'ailleurs, l'histoire de la petite servante thrace du *Théétète* (version juvénile de Xanthippe ?) met en scène une vulgarité féminine qui écarte très évidemment de la recherche désintéressée. Ces éléments anciens, réactivés à la fin du 18ème,

pourraient se désigner comme une tentative de masquer la nature du philosophique, ou un effort pour réassurer sa positivité, toujours problématique. Ce serait à titre fantasmagorique que «la» femme serait convoquée ici, comme altérité purement négative, comme atrophie garantissant par contraste une plénitude du philosophique. Je dis bien atrophie et non négativité, puisque, dans la perspective hégélienne, c'est d'une certaine manière le manque de négativité de la femme qui est en cause. «La femme est femme en vertu d'un certain manque de qualité» (Aristote) : la perspective hégélienne ne s'écarte pas de cette désignation, à cela près que le passage par le négatif est devenu la qualité qui fait défaut. Et le tranquille déploiement botanique de la femme, en-deçà de tout déchirement, sert de repoussoir à la réelle et substantielle plénitude du philosophique, qui, passé par le travail, l'effort, la souffrance et la pensée comme conquête, est, lui, au-delà de la déchirure. Les femmes font ici les frais d'une défense, comme ailleurs l'enfant, le peuple, l'homme du commun, ou «le primitif» (dont la figure n'a pas été entièrement forgée par les ethnologues : elle doit beaucoup à ce que les historiens de la philosophie ont pu dire de «la débilite de la raison» chez les «pré-socratiques»). Mais de quoi faut-il se défendre donc ? Peut-être bien d'en rester indéfiniment au moment de la déchirure, de ne produire aucun savoir à la hauteur de ses normes de validation. «Nous avons une impuissance de prouver, invincible à tout dogmatisme» (Pascal, Pensée 395). L'impuissance de la spéculation philosophique, la fragilité de toute construction métaphysique, la faille, la déchirure qui travaillent tout «système du monde» ne sont pas radicalement inconnues du philosophe. La référence à la femme (ou à tout autre sujet «inapte» à la philosophie) permet de méconnaître cette impuissance, puisque la voilà projetée, après avoir été radicalisée, sur un sujet qui se situe même en-deçà de la recherche des vérités spéculatives. Ou encore, que quelqu'un soit incapable de philosopher reconforte dans l'idée que la philosophie est capable de quelque chose. C'est peut-être ce rapport de la philosophie à la femme que nous retrouvons dans les transferts décrits plus haut. La dévotion théorique d'une femme est le miroir déformant qui transforme l'amertume en satisfaction. Mais alors l'interdit et la permissivité jouent le même rôle : dire que les femmes sont incapables d'accéder au savoir philosophique, ou bénéficier de l'école admirative de Sophie Volland dans le jardin du Palais Royal, c'est tout un.

IN VINO VERITAS

Ce serait donc d'abord une distribution des rôles opérée par la philosophie (et nécessaire au réconfort du philosophique) qui formerait le premier verrou à l'accès effectif des femmes au philosophique ; et si ce verrou existe encore, le tout relatif progrès constitué par l'accès des femmes à l'enseignement institutionnel de la philosophie est vain. Sans parler du portrait imaginaire de «la» femme, pouvoir de désordre, nocturne, belle ténébreuse, continent noir, sphynx de la dissolution, profondeur de l'inintelligible, porte-parole des Dieux souterrains, ennemi intérieur qui altère et pervertit sans lutte ouverte, lieu où toutes les formes se perdent. Ce portrait-là n'est pas sans rapport avec la métaphysique. Dans la liste des oppositions pythagoriciennes (liste donnée par Hegel, *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, tome I, p. 87), je relève :

limite et infini
 unité et multiplicité
 masculin et féminin
 lumière et obscurité
 bien et mal.

Cette liste (et les associations qu'elle propose) n'est probablement pas démodée. Il y a sans doute chez beaucoup d'hommes une répugnance inconsciente, quasi superstitieuse, à voir les femmes approcher de la philosophie. Elles seraient capables de faire tourner le vin des précieux tonneaux du *Gorgias*. Mais d'où sort-il, cet imaginaire ? Il serait beaucoup trop commode

de l'expliquer par des «expériences immédiates», archaïques, par un inconscient qui serait constitué avant toute métaphysique, et qui comme une «âme primitive» viendrait, à notre grand regret, se dire là où il n'a pas à se dire. Cela reviendrait à innocenter la métaphysique, ce qui ne paraît guère possible : quand on se trouve en présence d'un «inconscient» structuré comme une métaphysique, dont les schèmes sont congruents à cette métaphysique, il n'est pas possible, d'abord de penser qu'il s'agisse d'un inconscient, et ensuite de ne pas admettre qu'on est en présence d'un rejeton de ladite métaphysique. Qu'il y ait un devenir de ce rejeton vers l'imaginaire collectif, c'est une autre histoire. Pour le moment, contentons-nous d'imputer l'idée d'un «continent noir», d'une féminité chaotique à la métaphysique. Et peut-être faut-il d'abord prendre au sérieux, avec quelques modifications, ce passage de *la Phénoménologie* :

«Tandis que la communauté se donne sa subsistance seulement en détruisant la béatitude familiale et en dissolvant la conscience de soi dans la conscience de soi universelle, elle se crée dans ce qu'elle réprime et qui lui est en même temps essentiel, dans la féminité en général, son ennemi intérieur. — Cette féminité — l'éternelle ironie de la communauté — altère par l'intrigue le universel du gouvernement en un but privé...» (tome II, p. 41, traduction Hyppolite). Je ne propose pas moins que de transposer ce texte dans le champ de la question du philosophique, et d'y ajouter aussi que le philosophique crée ce qu'il réprime. Dans un premier temps, on devrait alors dire que le discours qui se dit philosophique se crée par le fait qu'il réprime, qu'il exclut, qu'il dissout (ou prétend dissoudre) un autre discours, un autre savoir, quand bien même cet autre discours ou cet autre savoir ne préexisteraient pas à l'opération. Que le discours philosophique soit discipline, c'est-à-dire discours obéissant (ou prétendant obéir) à un stock fini de règles de procédure ou d'opérations, et qu'en tant que tel il représente une clôture, une délimitation venant nier le caractère indéfini des modes de pensée (même si ce caractère n'est que virtuel), un endiguement venant restreindre le nombre d'énoncés possibles (recevables), voilà qui n'est pas neuf. Le simple fait que le discours philosophique soit discipline indique assez que quelque chose y est réprimé. Mais qu'est-ce qui est réprimé ? La réponse est ou trop facile ou très délicate. Trop facile si on se contente de relever la liste des exclusives historiquement valables de la philosophie : tour à tour, la rhétorique, le discours séducteur, les syllogismes non-concluants, l'occultisme, («qu'on ne m'accuse pas de revenir aux formes occultes»), le raisonnement par analogie ou l'argument d'autorité. Anecdotes que tout cela. Je préfère avancer que ce quelque chose que la philosophie travaille à laisser en dehors d'elle ne peut être déterminé proprement. Il ne l'est pas, et ne peut pas l'être, soit parce qu'il est précisément ce qui est indéfini, soit parce que la philosophie se confond avec l'idée formelle qu'il faut qu'il y ait de l'exclusion, qu'il y ait de la discipline dans le discours, que les modes de pensée recevables ne peuvent pas être indéfinis. Ce serait une forme générale d'exclusion susceptible de recevoir un certain nombre de contenus, mais elle-même non-solidaire d'un contenu particulier. C'est pourquoi l'objet de l'exclusion n'est pas proprement déterminable. Mais alors, ce sans-nom, cet indéfini, cette altérité mal désignée, ne peut être dénoté que par métaphore, j'entends par la capture d'un signifiant disponible, dont le discours philosophique s'empare pour épingle une différence. Un signifiant, c'est-à-dire évidemment le terme d'une discrimination. C'est la différence homme/femme qui est convoquée pour signifier l'opposition générale défini/indéfini, c'est-à-dire validé/exclu, opposition dont le couple logos/muthos représente une des figures car le muthos est un conte de bonne femme, «une histoire comme en raconterait une vieille», au mieux le récit inspiré d'une Diotime. Mais, en tant que ce geste de séparation, de partition, est créateur du philosophique (le champ est créé par ses exclusions), la philosophie se crée dans ce qu'elle réprime, et, ce refoulé lui étant essentiel, elle n'en finit jamais

de s'en séparer, de se clore, de s'insulariser. Et les contes de bonnes femmes, les enseignements de nourrice viennent sans cesse «obscurcir» la claire lumière du concept. Non en raison d'une dynamique quelconque qui serait propre au refoulé en général, mais parce que le stock fini de procédures licites ne suffit pas. Toute pensée suppose une zone d'indétermination, un certain jeu des structures, une certaine liberté de flottement autour des procédures codifiées. L'ombre est alors dans le champ même de la lumière, et la femme est ennemie intérieure. Car, en se définissant par négation, le philosophique a créé son autre, il a engendré un contraire qui désormais aura rôle de principe hostile, d'autant plus hostile qu'il n'est pas question de s'en passer. La féminité ennemie intérieure ? ou plutôt le féminin, signifiant — support d'un quelque chose qui, d'avoir été engendré par la philosophie en étant repoussé, travaille de l'intérieur comme un poids mort indispensable et non-dialectisable.

Autant dire brutalement que les femmes (réelles) n'ont pas à être concernées par cette féminité-là ; nous sommes confrontés continuellement à cette image, mais nous n'avons pas à nous y reconnaître. Je précise cela afin d'interdire qu'on répète, à propos de notre question, les «paradoxes» qui ont cours aujourd'hui à propos de la folie, à savoir que d'abord la raison exclut la déraison et qu'ensuite c'est encore la raison qui vient parler de la déraison. Il serait trop facile de dire, de la même manière, que le discours que je tiens est tenu du point de vue de la philosophie, que c'est encore un discours colonisateur et que la parole n'est pas plus donnée ici à la féminité que dans les textes de Hegel. A partir du moment où on considère cette féminité-là comme un rejeton fantasmagique de conflits à l'intérieur d'un champ de la raison assimilée à la masculinité, il est hors de question de s'attacher à lui laisser la parole. Nous ne parlerons pas petit nègre pour faire plaisir au colonisateur. C'est bien cela pourtant qui est attendu. Pour la rubrique «c'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes», voyez par exemple *l'Ange* : «Il est temps de monter à nouveau en épingle la franchise grecque, de dire qu'en effet l'esclave et la femme sont sans raison ; que lorsqu'un esclave, en tant qu'esclave, une femme, en tant que femme, raisonnent sur l'esclave et la femme, ils ne peuvent que déraisonner. La pari que je veux tenir contre Freud, qu'il y a un discours autonome du rebelle, ne pourra être maintenu que si fait irruption aujourd'hui un discours inouï — même si toujours tenu — celui des sans-raison. Cela je le sais, mais je ne puis, moi, que l'annoncer raisonnablement». (Lardreau, p. 37, note I). Extraordinaire. Moi, qui ne suis ni esclave, ni femme, je sais cependant (et sans doute, moi seul le sait, pas les femmes, pas les esclaves) de quelle nature doit être votre discours, à vous la femme et l'esclave. Le savoir sur la femme est propriété masculine depuis toujours (ce en quoi *l'Ange* «n'annonce» rien). Il est temps de revenir, non à la franchise grecque, mais un matérialisme historique élémentaire pour rappeler que ce sont les sociétés esclavagistes qui disent que l'esclave est un être sans raison ; que les sociétés patriarcales répètent avec attendrissement que la femme est un cher être sans raison ; et que les sociétés colonialistes proclament que le nègre, ou le primitif, est un être sans raison. C'est faire la part un peu trop belle au pouvoir que de lui attribuer le privilège de la raison. Comme c'est faire preuve d'une complaisance assez injustifiée à l'égard de soi-même que de prétendre qu'on annonce «raisonnablement» quelque chose qui ne se soutient que par le bénéfice de plaisir qu'on y trouve. Les hommes tiendraient un discours raisonné ou raisonnable sur la femme, tandis que la femme en tant que femme (Monsieur Lardreau semble ici avoir inventé le fil à faire des coupures épistémologiques dans le continent noir, si bien que nous voilà schizées sans notre aveu) ne pourrait que déraisonner ! Je me contenterai d'opposer à ce vieux partage le fait qu'il suffit qu'une question concernant la condition féminine soit soulevé à l'Assemblée pour que les débats se transforment en un psychodrame où déferlent des fantasmes que leurs «auteurs» n'ont même pas

l'idée de censurer. Le débat sur la contraception en 67 fut un modèle du genre. Est-il besoin de le rappeler ? C'était des hommes qui parlaient et qui déliraient avec une assurance parfaite, sans la moindre retenue, et sans l'ombre d'un raisonnement. Il en est probablement toujours ainsi quand les hommes anti-féministes parlent des femmes : ils projettent leurs souhaits et leurs angoisses, et tâchent de faire prendre ce discours de désir et de défense pour un discours théorique raisonnablement tenu. Luce Irigaray l'a montré de façon exemplaire à propos de Freud.

L'INCOMPLÉTUDE OU LA TUTELLE

De quel lieu parler alors ? Pas de cet autre-lieu produit, comme réserve d'altérité purement négative, par la philosophie. Pas davantage de l'intérieur de la métaphysique, puisque c'est elle qui soutient le partage masculin-rationalité/féminin-désordre. Mais cette alternative n'épuise pas le champ des possibles. Car le logocentrisme n'est pas le présupposé (ou l'hypothèse) inéluctable de toute position rationnelle. Je veux dire par là (et je ne suis pas la première à le dire) que, jusqu'à présent, le logocentrisme a marqué toute l'histoire de la philosophie, ce en quoi cette histoire se sépare de ce qui pourrait être une « histoire des idées », pour être réitération d'une thèse « fondamentale », celle du pouvoir du discours vrai. Est philosophique un discours qui dit le pouvoir de la philosophie (confondue avec la possession d'un savoir vrai). Cela se remarque, entre autres, dans les champs éthiques et politiques — voyez le concept de sagesse ou la figure du Législateur philosophe et providentiel. Même les matérialistes de l'Antiquité n'échappent pas à cette apologie du savoir vrai, ce par quoi d'ailleurs ils ont été reconnus comme philosophes et ce en quoi leur matérialisme achoppe. Aujourd'hui il est possible de penser la rationalité autrement que sur le mode hégémonique. Possible, mais non facile ou évident. C'est l'enjeu d'une lutte et non un acquis historique immédiatement disponible. Cette lutte a été ouverte par le matérialisme historique, en tant qu'il est un rationalisme qui a renoncé à la thèse de la toute-puissance de la connaissance. On peut désormais dessiner une nouvelle figure de la philosophie comme compagnon de route de conflits qui s'inaugurent hors de son champ et qui se résolvent (s'ils se résolvent) également hors d'elle, par des moyens qui ne relèvent pas de son pouvoir à elle. Ce qui n'est pas, pour autant, prononcer une extinction de l'entreprise philosophique, mais proprement une mutation assez difficile à penser.

Reste que cette mutation est susceptible de changer les imbrications du « philosophique » et du « féminin », car il est désormais possible de ne plus souhaiter masquer le caractère d'incomplétude de toute théorisation. Que le savoir est toujours en défaut, mais qu'il est cependant nécessaire (« l'ignorance n'a jamais servi personne » dit un jour Marx) permet de faire l'économie de la fantasmagorie logocentricophallocratique. Mais cette nouvelle position à l'égard du savoir est encore loin d'être acquise. Puisque depuis vingt-cinq siècles les philosophes comparent le monde à un théâtre et la philosophie à une tragédie, en rapportant cette métaphore à la clôture de la représentation qui fait de la pièce un « tout » bien défini, je dirai que l'avenir d'une philosophie qui ne serait plus antiféministe se joue quelque part du côté de la dramaturgie brechtienne qui (je ne suis pas la première à le dire) produit des pièces inachevées auxquelles il manque toujours un acte et qui sont, de ce fait, béantes sur l'histoire. Insister sur le manque de la philosophie, en faisant de ce manque non un défaut mais la condition de son insertion dans le réel historique, permet de déplacer la philosophie vers un lieu où l'alternative entre une raison hégémonique et une révolte de la déraison prend figure d'opposition métaphysique, c'est-à-dire de connivence ou de complicité entre des formes qui se disent contraires.

En attendant qu'une telle position à l'égard du savoir ait conquis une place autre que marginale dans la pratique philosophique, il reste le discours encore aujourd'hui dominant

d'une science philosophique au-dessus de tout soupçon. Et pour les femmes la partie est loin d'être gagnée. Le fait que la permissivité archaïque se maintienne m'en paraît être le signe. Bergson est mort, mais le besoin de dévotion théorique n'a pas été enterré avec lui : les mandarins ont encore besoin d'être objets de transfert, et pas seulement eux, d'ailleurs. Je n'apprendrai rien ici aux femmes qui ont fait des études de philosophie : elles se souviennent sûrement de ces condisciples masculins qui cherchaient à nous prendre en tutelle. Et moins nous avons besoin d'un tel soutien (plus nous cherchons à nous débrouiller sans maître), plus cette tutelle nous est proposée avec insistance. Face à une femme, l'étudiant de philosophie tente souvent d'occuper la place de « celui qui sait », qui sait quels livres il faut lire, ce qu'il faut penser de la lecture proposée par tel commentateur sur tel grand philosophe, quels cours valent la peine d'être suivis, etc. Qu'une femme puisse entretenir des relations directes avec la philosophie (et même avec l'enseignement de la philosophie) voilà qui semble difficile à imaginer pour les candidats-protecteurs. Une telle attitude peut être désignée comme reproduction de la relation qu'ils ont entretenue avec celui qui a été leur maître privilégié ou comme tentative pour devenir maître à leur tour. Comme si devenir objet d'un transfert était le seul moyen de mettre fin à son propre transfert. Et c'est ainsi qu'on voit beaucoup de jeunes femmes abdiquer, définitivement au cours de leurs études, toute « autodétermination » conceptuelle, se laisser guider par un condisciple qui passe pour plus brillant qu'elles. J'espère ne pas me leurrer en ajoutant qu'on en voit, semble-t-il, moins aujourd'hui qu'il y a dix ans. Les femmes résistent peut-être mieux aux gestes d'annexion dont elles font l'objet. Si cela est, c'est à la diffusion de la lutte des femmes qu'il faut l'attribuer. Mais pour que ces relations transférentielles en forme d'impasse ou de voie de garage disparaissent, c'est la conception même de la philosophie qu'il nous faudra changer — ce « nous » ne renvoyant plus ici seulement aux femmes, mais à tous ceux qui sont prêts à assumer jusqu'au bout (y compris dans la perte de satisfactions narcissiques) ce que modernité veut dire.

On dira peut-être que j'invente cette survivance de relations hétéroisomorphes à la philosophie. « A partir de maintenant, je vous prends en main », me dit-il quand il m'eût annoncé mon admissibilité à l'agrégation. Combien de Jean-Paul qui ne devinrent jamais des Sartre ont-ils dit cela à des Simone qui ne devinrent jamais féministes ? Le caractère monstrueux de la fin des *Mémoires d'une Jeune fille rangée* passe souvent inaperçu. On trouve cela normal. Cette « prise en mains » théorique (et son corrélat : le fait que Simone de Beauvoir ait été enfermée dans la féminité, c'est-à-dire qu'elle ait reçu une philosophie toute faite, ou que, recevant l'existentialisme comme une doctrine constituée, elle ait été rejetée hors de l'entreprise philosophique) me paraît, il est vrai, « normale », c'est-à-dire surdéterminée par des conditions philosophiques et historiques. Mais ce que j'ai beaucoup de mal à comprendre c'est que Simone de Beauvoir raconte, des années plus tard, cet épisode sans l'ombre d'un retour critique, et ce, après avoir écrit le *Deuxième Sexe*.

Avant de quitter ce problème du transfert, je voudrais ajouter que c'est peut-être la menace d'inféodation comme rançon de l'amateurisme qui expliquerait pourquoi certaines femmes ont une attitude si peu aristocratique, si conformiste, à l'égard des sanctions universitaires. Ce conformisme (le souci d'acquiescer des titres des universitaires, la préférence accordée aux travaux codifiés, du type thèse de doctorat, au détriment de recherches moins académiques) est peut-être inconsciemment conçu comme antidote commode, comme moyen de résister à la force qui tend à faire de nous de grandes lectrices ou de précieuses admiratrices. Investir au maximum sur l'institution peut aussi prendre figure de conquête, si c'est le rapport institutionnel à la philosophie qui a été longtemps interdit. Le drame, c'est que le chantier philosophique n'est pas situé aujourd'hui du côté des travaux académiques, et que cette conquête est peut-

être une relégation. Mais il faut plus de culot pour aller proposer un manuscrit à un éditeur que pour déposer un sujet de thèse. Après avoir été coincées dans des relations duelles, les femmes risquent de s'ensevelir dans le rapport à l'institution étroitement universitaire. Par ailleurs, la valeur « d'antidote » du rapport institutionnel est fort problématique. Sublimation ou dénégation des relations transférentielles ? Pour aborder cette question, il nous faudrait affiner les catégories de « transfert » et de « relation duelle » que nous avons utilisées (notamment nous demander si le transfert ne se maintient pas de façon déguisée quand la relation duelle est répudiée ou (?) refoulée), ce qui n'est matériellement pas possible ici.

L'ANTIFÉMINISME AUX CONCOURS

En tout état de cause, on ne peut pas dire que l'institution les accueille à bras ouverts (sauf dans le rôle hétéroisomorphe décrit plus haut), c'est-à-dire les reconnaît dans leurs capacités philosophiques. Par exemple, on voit souvent les « maîtres » (qu'ils enseignent en classe préparatoire ou en faculté) élirent des « poulains », c'est-à-dire renvoyer à certains élèves une image gratifiante d'eux-mêmes. Cette attitude fait partie d'un processus important de sur-stimulations qui organise la future relève, et qui désigne, de façon souvent précoce, ceux qui se sentiront « appelés » (et ils le sont en effet) à jouer un rôle dit de premier plan dans l'entreprise philosophique. Les préjugés sexistes (comme les préjugés sociaux-culturels) des enseignants prennent une importance considérable dans ce moment de l'apprentissage philosophique. Beaucoup de femmes font état de l'injustice inconsciente de nombreux enseignants : ce sont de jeunes hommes qui sont élus comme poulains, souvent d'ailleurs pour des raisons obscures, tandis que les femmes sont obligées de se battre constamment pour se faire reconnaître. Par parenthèses, l'implication personnelle des enseignants dans cette recherche du « dauphin » serait à analyser. Il s'agit peut-être encore d'un avatar, cette fois « d'homme à homme », du manque qui déchire le maître et qui suscite, « d'homme à femme », la recherche d'admiratrices. Il faut certes dénoncer cette répartition sexiste des préjugés favorables, mais il faut dénoncer d'abord la simple existence de ce type de procédés. Il serait par ailleurs bon d'étudier précisément à quel moment du cursus scolaire et universitaire les préjugés sexistes des enseignants prennent toute leur efficacité comme instrument de la sélection. J'ai l'impression que cela joue plus tard que la sélection par critères sociaux-culturels.

Cet aspect capital des études de philosophie reste cependant officieux, et les rejets qu'il opère exigeraient d'abord un travail réel d'établissement des faits. En revanche, les résultats des concours de recrutement, eux, s'ils réclament aussi une analyse, proposent des « faits » d'une extrême brutalité : depuis 1974 que Capes et agrégation de philo sont mixtes, la proportion de femmes reçues est très faible. Les antiféministes ont beau jeu de prétendre qu'à présent que les concours sont communs, on voit ce qu'on devait voir : la très nette infériorité (quasi substantielle) des femmes par rapport à leurs camarades masculins.

Même à expliquer, comme le font certains, cette infériorité théorique par des données matérielles (une pauvre agrégative a une double journée, son phalocrate de mari ou de concubin lui laissant assumer toutes les corvées ménagères), ou, ce qui est inacceptable, par une neuro-endocrinologie fantaisiste (plus exactement, mythologique), la disparité des résultats entre les hommes et les femmes ne laisse pas de faire problème. Je n'alléguerai pas, pour appuyer mes dires, l'expérience d'enseignants chargés de la préparation à ces concours, enseignants qui n'ont jamais, au cours de l'année de préparation, l'occasion de constater cette inégalité dite de « niveau », et qui sont toujours surpris par les résultats : ce genre de témoignage ne se verrait sûrement pas conférer valeur de preuve. Je me contenterai de renvoyer au rapport de l'agrégation 1971. Cette année-là, le concours n'était pas mixte, et le ministère avait fixé deux nom-

bres de postes, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes ; mais les deux jurys s'étaient amalgamés si bien que, par un jeu de permutations, il n'y avait eu en fait qu'un seul jury. Cet unique jury constate (et c'est tout compte fait à son honneur) une disparité entre le « niveau » des hommes et celui des femmes de fin de liste, disparité en faveur des femmes. Une disparité telle qu'il crut de son devoir d'enlever quelques postes aux hommes pour les attribuer aux femmes. C'était en 71. En 74, pour la première fois, le concours fut mixte, et la proportion de femmes dérisoire. Quelle mutation hormonale (ou conjugale) s'est-il donc produit en trois ans ? Est-ce que l'éducation des petites filles nées après 1950 a été si différente de celle que les gamines nées dans l'immédiat après-guerre ont reçue ? J'ai bien peur que les explications qu'on pourrait chercher du côté des candidates seraient peu satisfaisantes. Il serait aussi contestable d'expliquer la disparité actuelle par de séculaires préjugés antiféministes (plus ou moins inconscients) du jury : car on ne comprendrait pas comment le jury de 71 ait pu, lui, échapper aux effets de cet inconscient phalocratique. Je préfère dire que le contexte historique et social a légèrement varié en trois ans, et que sa variation a renforcé une préférence (qui en était arrivée, en 71, à son point d'extenuation) virilophile. Un membre de jury est d'abord un agent social, comme tout le monde : il met en œuvre des options historiques qui peuvent très bien échapper à son conscient. Il ne s'agit donc pas de faire un procès d'intentions à des personnes, mais de tenter d'indiquer dans quelles circonstances l'antiféminisme peut reflourir. Que s'est-il donc passé entre 71 et 74 ? Jusqu'en 71, sauf erreur, le nombre de postes mis en concours a suivi une courbe ascendante. Je me demande (ce genre d'hypothèses fera peut-être sourire les historiens) si les mini-périodes historiques propres à installer une croyance dans la positivité du temps ne créent pas une légère euphorie du futur qui rendrait les agents historiques relativement progressistes, dans le domaine, tout au moins, où cette croyance peut se déployer. Et qu'en revanche les périodes de régression, de menace de dislocation, ne rendent pas les agents sociaux (en position de pouvoir) plus rétrogrades, plus farouchement hostiles à toute ouverture vers le nouveau, plus désireux de protéger une tradition avec toutes les exclusives qu'elle comporte. Idée bizarre peut-être, mais a-t-on jamais entendu autant de discours hostiles à toute modernité (philosophique ou pédagogique) que depuis que l'enseignement de la philosophie est explicitement menacé ? « Revenez aux cours magistraux, ayez le courage d'avoir de l'autorité, et surtout ne parlez pas de Freud. » Voilà les directives conservatrices qu'on reçoit de plus en plus. La coupure entre le chantier philosophique et le pouvoir universitaire n'existait pas, du moins de cette façon, il y a dix ans : Georges Canguilhem, inspecteur général et président du jury d'agrégation, a concrètement soutenu les recherches de Lacah et de Foucault. Aujourd'hui en revanche, un rêve de retour à l'âge d'or (le temps d'Alain ?) est manifeste et se dit à la fois d'un point de vue théorique (Descartes plutôt que Freud) et d'un point de vue pédagogique (soyez magistraux). Dans une telle position, l'antiféminisme a doublement sa place : si l'enseignant de philosophie doit avoir, aujourd'hui plus qu'hier, de l'autorité, il est évident qu'on fera plus confiance à un homme qu'à une femme. D'ailleurs, c'est bien par leur ton d'autorité que les copies ou les interrogations d'agrégatifs se repèrent comme masculines. Cela s'assortit à un désir général (qui n'est pas propre à la discipline philosophique) de déféminiser l'enseignement. Et puis l'antiféminisme philosophique est lié, j'ai essayé de le montrer, à la prétention de la philosophie à s'afficher comme un savoir mettant son détenteur en position de force. Que le retour au dogmatisme philosophique (et tout retour crispé à une position antérieure, toute stratégie de défense des arrières est de l'ordre du dogmatisme) s'assortisse d'une vague d'antiféminisme n'est alors pas pour nous surprendre. On reverrouille certaines interrogations à l'égard du statut de la philosophie, à l'égard de béances surve-

nues à la philosophie du fait d'une certaine modernité, et en même temps, on forçait à nouveau le féminin dans la féminité. Des livres comme *L'Ange* ou *La cuisinière et le mangeur d'homme* contribuent d'ailleurs aujourd'hui à rendre les femmes très coopératives dans ce mouvement qui se fait à leur détriment.

Soyons justes : les préférences virilophiles n'expliquent pas, à elles seules, la mutation. Les candidates de 71 avaient passé une licence « ancien régime », licence standard, la même pour tous. Les candidates de 74, elles, avaient passé une licence par « unités de valeur ». Ce dernier système, laissant « le choix » aux étudiants, laisse surtout libre cours à l'autoévaluation au moment du choix des U.V. En tant que tel, il constitue une forme sournoise de la sélection sociale et sexuelle. J'aimerais disposer de statistiques sur les choix masculins et féminins. Je présume qu'ils sont différents et que les femmes choisissent plus souvent les U.V. réputées faciles, tandis que les hommes optent pour les U.V. « nobles », c'est-à-dire « difficiles » et « formatrices ». Car ils présument plus de leurs forces, quand elles sous-estiment leurs possibilités.

On peut être juste sans être dupe : c'est à l'écrit surtout que les femmes sont éliminées. Comme on ne colle pas sur les copies de gommettes roses ou bleues pour compenser l'anonymat, d'aucuns pourraient alléguer que la préférence sexiste n'a aucun moyen de s'exercer. Qui qu'on a corrigé des copies sait cependant qu'on peut déterminer deux profils d'écriture philosophique, l'un masculin et l'autre féminin, et que ces deux profils renvoient bien, dans la plupart des cas, au sexe de l'état civil. Pour aller vite, disons qu'une copie se repère comme masculine par son ton d'autorité, par un primat de la grille de lecture sur l'écoute du texte (c'est sur des commentaires que j'ai travaillé), ce qui donne, selon les cas, ou une lecture décisive et approfondie, ou de fabuleux contre-sens. Les femmes sont au contraire tout ouïe, et leurs copies se repèrent par une sorte de respect poli du morcellement du discours de l'autre (ce qu'on appelle « de la finesse dans le commentaire de détail », mais pas de vue d'ensemble), par une grande timidité (tout se passe comme si elles faisaient confiance au texte pour dire lui-même son sens) et aussi par un certain talent pour ce que j'appellerai le « rapprochement célébrant ». Telle séquence du *Discours sur l'Origine de l'inégalité* amène le rappel de telle lettre de *La Nouvelle Héloïse*. Rappel sur un mode assez curieux. Tous se passe comme dans un salon où un invité aurait fait allusion à un de ses titres de gloire : une bonne maîtresse de maison relève immédiatement l'allusion, rappelle le titre de gloire en quelques termes flatteurs, offrant ainsi à l'invité le plaisir qu'on l'entretienne de lui-même. Les hommes tutoient le texte et le bousculent gaiement ; les femmes font à son égard preuve d'une gentillesse où l'éducation qu'on donne aux jeunes filles a sa part de responsabilité. Quand le souci de célébration et la timidité ne sont pas trop forts, cette forme de lecture produit cependant, à mon sens, de grandes réussites, une certaine écoute distante permettant seule de déceler ce qui, dans un texte, reste implicite, ou de relever les « blancs » d'une théorisation. La question serait de savoir si c'est parce qu'une telle lecture n'est pas prise que les femmes se font recalier ou si c'est parce qu'elle est perçue comme féminine qu'elle n'est pas prise. J'opte pour cette deuxième hypothèse, en précisant que le féminin est rejeté parce qu'associé à l'idée de manque d'autorité. En tout cas, si un texte est immédiatement repéré comme masculin ou féminin, il est certain que l'anonymat n'est qu'une plaisanterie. Et ce repérage risque d'être d'autant plus efficace qu'il n'est pas toujours conscient.

LES VESTALES ET APRES.

J'aurais encore voulu aborder la question du rapport des femmes à l'écriture philosophique, et de la lecture, par tout un chacun, des livres philosophiques de la douzaine de femmes qui ont publié leurs travaux. La place me manquant, je signa-

lerait seulement un point particulier : il est un secteur où les femmes sont tout à fait admises aujourd'hui : celui des travaux classiques d'histoire de la philosophie. Personne ne considère comme « ouvrages de dames », à lire avec indulgence et condescendance, les études de Marie Delcourt, de Geneviève Rodis-Lewis ou de Cornélia de Vogel. Est-ce parce que ces femmes se sont imposé « l'austère nécessité d'une discipline », trouvant ainsi le « troisième terme » sur lequel il faut s'appuyer pour infléchir le désir de philosophes vers le champ théorique. Comment interpréter le fait que nos aînées aient réussi à se faire estimer et reconnaître pour des travaux de commentaire ou d'édition, mais qu'aucune n'ait produit de textes analogues à *La Phénoménologie de la perception* ou à *La Critique de la raison dialectique* ? Que les femmes soient admises dans le champ de l'histoire commémorative de la philosophie me paraît d'abord être le signe de l'idée commune de ce qu'« est » un commentaire. Qui, mieux qu'une femme, sait faire preuve de fidélité, de respect et de mémoire ? On peut faire confiance à une femme pour perpétuer la lettre du Grand Discours : elle n'y mettra pas du sien. Chacun sait que, plus on est philosophe soi-même, plus la lecture que l'on fait des autres philosophes est déformante. Voyez comment Leibniz lit Malebranche, comment Hegel lit Kant ! Ils ne peuvent avoir le respect de la pensée de l'autre, car ils sont déjà trop dans la leur. Ils bousculent tout, forcent les textes, leur font dire ce qu'ils ont envie qu'ils disent, sans scrupule. Naturellement on ne peut leur en vouloir : leurs incompréhensions sont à la mesure de leur originalité. Si Hegel fait des misères au kantisme, c'est à inscrire à son crédit. C'est qu'il est Hegel — une nouvelle force qui s'empare des textes brisés pour les soumettre à ses fins propres. En revanche le commentaire fidèle est réservé à celui qui n'a pas de fin ou de pensée propres. Nietzsche disait que l'objectivité du savant était symptôme de son manque d'instinct. Comment une femme pourrait-elle forcer un texte, violer un discours ? Vestale du discours que le temps risquerait d'éteindre, infirmière des textes disloqués, guérissante des œuvres meurtries par les éditions fautives, ménagère (5) dont on espère qu'elle époussettera la pellicule grise que les lectures successives ont déposée sur le bel objet, elle est chargée de l'entretien des monuments, des formes que l'esprit a désertées. Et desservant d'un dieu, consacrée à un grand homme mort. Cette fantasmagorie du commentaire a permis, dans une certaine mesure, aux femmes de trouver une place dans le travail philosophique. Place mineure cependant : il en va du commentaire comme de la cuisine, les travaux de grande classe restant réservés à Hyppolite et à Boscuse. Il est vrai qu'Hyppolite ne s'est pas contenté « d'expliquer » Hegel. Mais d'Hipparchia aux historiennes de la philosophie, y a-t-il progrès dans l'émancipation ?

Pour l'instant, nous sommes encore tous, plus ou moins, prisonniers de cette fantasmagorie du commentaire — commentaire pris dans l'alternative du viol et de la fidélité. Quand ce qui prend nom de commentaire aura été déchiffré, et que la représentation fantasmagorique de cette pratique aura été déconstruite, on pourra peut-être cesser d'assigner aux femmes cette place « subordonnée » dans le partage des tâches théoriques.

Interdites de séjour dans le lieu philosophant, ou « bénéficiaires » de permissivités plus ou moins rusées, les femmes n'ont pas encore gagné la bataille qui devrait leur donner le droit à la philosophie. Pour l'instant, il importerait de savoir contre qui — et avec qui — cette lutte peut se mener. Il nous faudra mettre

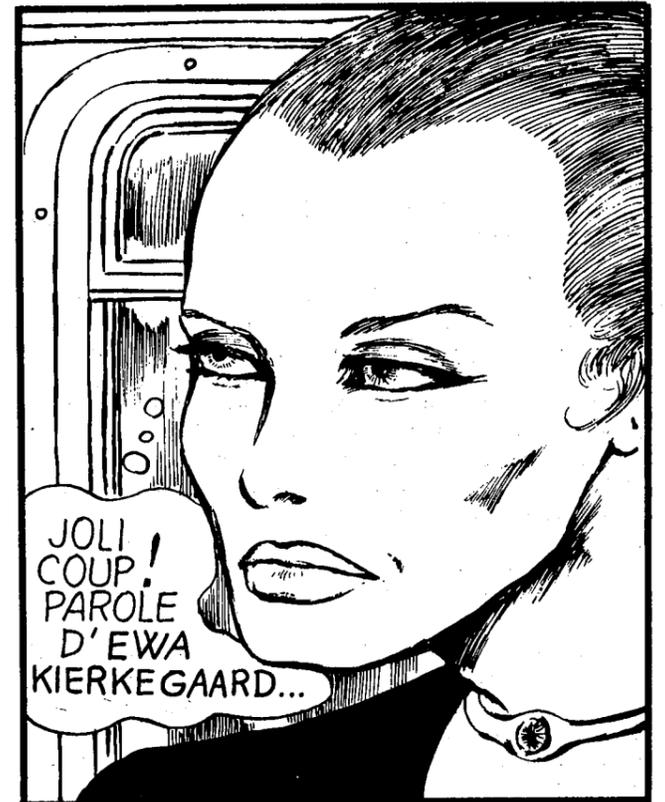
(5) « Comme la couche de poussière sur les meubles mesure la négligence des femmes de ménage, la couche de poussière sur les livres mesure la frivolité des femmes de lettres ». G. Canguilhem « *Mort de l'homme ou épuisement du cogito ?* » in *Critique* 1967.

à l'épreuve les deux propositions que voici :

1) s'il est possible de faire renoncer le travail philosophie à son souhait d'être une spéculation qui ne laisse aucune place pour le non-savoir, de lui faire accepter l'incomplétude qui est sienne, ou de produire un rationalisme non hégémonique, alors la philosophie n'aura plus besoin d'un système de défense qui passe par l'exclusion des femmes — ou des enfants. Le compte-rendu d'une expérience d'enseignement philosophique en 5ème, de notre ami Alain Delorme, pourrait bien aller dans le même sens. En effet, on peut relever dans ce compte rendu deux déplacements sans doute solidaires : la démonstration de la possibilité pour les enfants de philosopher, et l'idée d'un discours philosophique inachevé, jamais refermé, jamais conclu, l'abandon de toute visée totalisatrice donc. Il est possible que seule une pratique philosophique qui ne considérerait plus son incomplétude comme un élément tragique, serait capable d'éviter de projeter une incapacité théorique sur les enfants, les femmes... ou les pré-socratiques. Cette hypothèse est sûrement trop schématique pour être recevable comme telle ; il importera de la travailler.

2) Est-il possible de transformer la relation du sujet à l'entreprise philosophique, ou l'implication personnelle des individus dans cette entreprise ? Car, jusqu'aujourd'hui, le sujet de la recherche philosophique, se donne comme une personne, c'est Aristote, Spinoza ou Hegel. Et la dialectique philosophique s'opère aussi entre deux pôles personnels, un maître « qui sait » et un élève qui « ne sait pas encore ». Cette association du sujet du savoir philosophique à la personne (association fort complexe, car l'idée d'un détenteur du savoir philosophique a contribué à la production historique de la notion de personne) n'est pas sans produire nombre d'effets théoriques et pédagogiques. Puisqu'arrivée à ce point mes idées s'embrouillent, j'ouvre une œuvre de Leibniz ou de Hegel. Et je me surprends à penser : « quel culot, tout de même ! Il faut un toupet invraisemblable pour prétendre ainsi maîtriser intellectuellement tout ce qu'il y a dans le ciel et sur la terre — et dans la pratique des hommes. Une femme n'oserait jamais ». Mais ce toupet, s'il est fortement noté de masculinité, est bien plus encore marqué au coin d'une nécessité : comme la personne est le sujet du savoir, ce que « je sais » (ou prétends savoir) se confond avec ce qu'« on sait », voire avec ce qu'il est possible de savoir. Le toupet métaphysique (et logocentrique) de tel ou tel « grand philosophe » est ce qui soutient l'idée de l'existence d'un savoir. Que le philosophe se dérobe, alors il n'y aura plus personne pour savoir, et il n'y aura plus de savoir. Mais si le sujet de l'entreprise n'est plus une personne, ou, mieux si chaque personne engagée dans l'entreprise n'est plus en position de sujet de cette entreprise mais en position de travailleur, partie prenante donc d'une entreprise qui est d'emblée reconnue comme collective, il me semble que le rapport au savoir — et aux manques du savoir — peut être transformé. Ici encore, il n'est pas facile de décrire la révolution que pourraient opérer une forme collective du travail philosophique et la reconnaissance du fait que, de toutes façons, l'entreprise échappe à l'initiative personnelle. Toujours aussi embarrassée, j'ouvre à présent Pascal. Et soudain j'entrevois pourquoi, si étrangères que me soient par ailleurs les conceptions religieuses de cette œuvre, je me sens plus « chez moi » dans les *Pensées* que dans n'importe quel autre texte classique. C'est que la perspective religieuse y trace cette frange de non-savoir (frange qui n'a rien à voir avec de quelconques limites de la raison) que les métaphysiques ont déniées. Voilà une écriture qui ne prétend pas tout reconstruire et tout expliquer, qui glisse au bord d'un impensé, qui ne se déploie qu'en se greffant sur une autre parole, et qui accepte d'en être tributaire. On dira peut-être qu'il est scandaleux de deviner une « autre écriture » future possible (où les femmes pourraient se réinsérer) dans une œuvre qui enroule ses méandres et ses « blancs » dans son rapport à des dogmes et à un certain mysté-

risme. Mais remplacez l'obéissance à ces dogmes (ou à une autre parole déjà commencée) par la reconnaissance que « je ne fais pas tout tout seul », que je suis tributaire d'un discours et d'un savoir collectifs qui m'ont produit plus que je ne contribuerai à continuer à les produire ; et remplacez le mystérisme par la reconnaissance du caractère nécessairement lacunaire de toute théorisation. Qu'obtiendrons-nous alors, sinon la seule



représentation aujourd'hui correcte du rapport du sujet au savoir ? et aussi la seule attitude psycho-théorique qui rende possible et nécessaire un travail collectif — dont la « collectivité » dépasse largement, faut-il le souligner, le « groupe » de personnes travaillant ensemble. Le refus de prétendre à une parole inaugurale, tel qu'on le trouve dans *l'Ordre du discours* pourrait servir à épingle la position qui tente aujourd'hui d'émerger, et si le renvoi à Pascal gêne les lecteurs, qu'ils le remplacent par une référence à Foucault, référence plus dangereuse cependant, car elle risque d'organiser à nouveau ce transfert qu'il faut dénoncer.

La croyance qui a surgi de ma pratique encore récente de travail collectif est celle-là : que l'avenir des luttes de femmes pour l'accès au philosophique se joue quelque part du côté du travail pluriel. D'autant que les groupes de travail sont susceptibles d'acquiescer un pouvoir structurant (de jouer le rôle de « troisième terme ») et de système de contraintes propre à contre-balancer le découragement issu du narcissisme négatif) analogue ou équivalent à celui de l'institution : ils permettent d'éviter la position héliosomorphe (probablement par un transfert sur le groupe des pairs et c'est pourquoi il faudrait affiner la catégorie de transfert mise en œuvre ici) et son envers, aussi peu souhaitable, qu'est le sur-investissement dans « l'universitaire » ou « l'institutionnel » du désir de philosopher. C'est dans une pratique où je rencontre à chaque instant un amont, un aval et les rives de ma parole que j'ai eu l'impression d'avoir, dans une certaine mesure, expérimenté le rapport à un nouveau logos, un logos où l'on peut réintroduire la relation à l'impensé.

Michèle LE DOEUFF

LIBRES PROPOS SUR L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE



La cassette sur laquelle nous avons enregistré ces propos ayant eu la bonne idée de «perruquer», toute ressemblance avec nos paroles n'est que pure coïncidence.

Hélène Védrine : Disons qu'autrefois un enseignant du secondaire ou un enseignant du supérieur savait ce qu'il faisait et pour quel public il parlait. Aujourd'hui tout est différent : la crise de l'institution a atteint un tel point que les enseignants dans leur majorité sont tout à fait conscients de reproduire un système. Dans le supérieur, ils «forment» de futurs profs de philosophie et tout le cursus est organisé en fonction du CAPES ou de l'agrégation. Pensez que dans mon UER, on a mis Descartes au programme de première année, sous prétexte qu'il faut avoir lu Descartes ! Et il n'y a pas d'U.V. de psychanalyse ou de linguistique. On s'étonnera après cela que les étudiants soient dégoûtés.

Le Doctrinal de Sapience : U.V. de psychanalyse plutôt qu'U.V. de philosophie cartésienne, est-ce décisif ? Nous sommes libres dans les lycées de recourir à Freud et pas à Descartes pour traiter, par exemple, d'une passion, et il suffit de feuilleter les annales du baccalauréat pour voir que cela se fait beaucoup. Le résultat ? C'est qu'en tout cas il nous paraît impossible d'opposer sur ce point : Freud plutôt que Descartes, un enseignement philosophique moderne, en prise sur des problèmes réels ou du moins sur des questions contemporaines, à un enseignement qu'on dirait rétrograde ou désuet ; encore moins d'opposer là-dessus un enseignement sérieux et scientifique à un enseignement préscolaire et purement scolaire. Rien n'est plus bâché, radoté, installé dans la routine scolaire des lycées que Freud, précisément, Marx, Saussure, Bachelard ou Lévi-Strauss. De façon générale, il nous semble qu'une certaine modernité philosophique a aujourd'hui largement fait la preuve d'une capacité à produire des commentaires d'école, faire écrire des dissertations et préparer le baccalauréat, qui ne le cède en rien à celle des grands textes et des philosophes du passé.

Hélène Védrine : En faculté aussi tout est piégé. Mais d'une manière plus grave. Chaque enseignant s'abrite derrière sa spécialité, fait son cours et ne discute réellement avec les étudiants qu'en dehors ; On se cache derrière la technicité, l'appareil critique et scientifique. On se sent payé pour vendre une marchandise bien emballée scellée du sceau de la sacro sainte compétence. En fait, on triche, puisqu'on sait très bien que les deux tiers des étudiants ne feront pas de philosophie ensuite et qu'ils quitteront la fac sans avoir terminé leurs études.

Le Doctrinal de Sapience : Que font les étudiants de philosophie ?

Hélène Védrine : Pratiquement tous les métiers, depuis vendeurs au BHV jusqu'à coursiers ou bureaucrates. Un certain nombre se casent dans l'enseignement, quelques-uns survivent avec des bourses, la majorité vit chichement. Les plus fous rêvent d'une place aux concours... et vous savez comme moi que les postes se resserrent toutes les années.

D'où la contradiction de l'enseignant : il y a la tentation bien commode de se marginaliser et de refuser de jouer le jeu du système, soit en se réfugiant dans l'érudition soit en se mettant délibérément en dehors de l'institution. Et l'autre solution, qui est celle de la majorité des enseignants : préparer des étudiants à des concours auxquels personne ne croit et s'insérer la mort dans l'âme dans l'engrenage de la reproduction des futurs profs de philo (qui à leur tour feront la même chose). On vit donc selon le principe de la double vérité puisqu'on se fait par métier l'instrument d'un système dont on souhaite la disparition. Et le critère de la «compétence» inventé par les jurys de concours (qui sont eux-mêmes l'émanation de l'institution) a bon dos. Il est vrai que nous sommes tous d'accord sur une «bonne» copie : mais au nom de quoi juger en 76 un étudiant sur sa compétence sur Aristote ou Leibniz ? On comprend très bien que la plupart se dégoutent et refusent d'y perdre quelques années.

Tout un travail collectif devrait être entrepris entre les enseignants et les enseignés sur ce sujet. Or je regrette que les nombreuses discussions que nous avons eues à l'occasion des grèves de ce printemps se soient enlisées dans la banalité des modalités de l'allègement du contrôle continu. On aurait mieux fait de discuter sur les programmes, sur la valeur de la dissertation ou sur celle de l'explication de textes. Nous sommes toujours en dehors des vrais problèmes et nous attendons résignés qu'un jury choisi dans les secrets des commissions ministérielles décide de notre activité pour un an.

Il me semble que dans le secondaire la situation est moins fautive parce qu'il n'y a pas l'alibi de la compétence et du libre choix.

Le Doctrinal de Sapience : Nous ne sommes pas sûrs pour autant de pouvoir aborder des problèmes vrais. Sans doute la discussion est-elle l'ordinaire des activités philosophiques dans les lycées et dans les écoles normales d'instituteurs. Les élèves que nous percevons comme critiques à l'égard de l'institution scolaire nous en montrent pourtant une certaine fausseté. Nos discussions les trouvent, quand ils sont dans l'école, ostensiblement scolaires, pour autant qu'ils se sentent obligés justement d'en passer par là ; ou bien, quand ils sont vraiment quelque part, absolument ailleurs, en dehors de nos discussions. Et il nous faut avouer qu'on voit mal ce que signifierait de notre part une volonté qu'ils soient dans la classe de philosophie ceux qu'ils sont en-dehors de l'école, ou qu'ils nous gardent et regardent comme professeurs de philosophie ou comme interlocuteurs philosophes quand nous les rencontrons ailleurs.

Le dialogue sur notre activité ne s'établit le plus souvent qu'avec ceux qui attendent de nous à un certain moment des discours inouïs, bizarres, culturellement valorisés, ou des éléments de pédagogie, de psychologie ou d'anthropologie. Dans

les deux cas, la philosophie se retrouve dans les marges : comme objet exotique ou comme horizon des sciences humaines.

Hélène Védrine : Qui font le jeu du ministère... Mais je suis très étonnée par un nouveau type de demande «philosophique» : il y a de nombreux étudiants qui ont des maîtrises de sciences ou d'économie ou de toute autre discipline qui viennent suivre des U.V. de philo et qui ont envie de réfléchir sur autre chose que sur leur propre approche technique.

Le Doctrinal de Sapience : N'est-ce pas la preuve qu'une licence de philosophie devient le complément d'une autre formation, technique, économique ou scientifique ? Ne réduit-on pas le philosophe à un rôle d'animateur culturel ? à un supplément d'âme ? comme on le voit dans les lycées où on tente de l'enrôler dans les ciné-clubs, dans les conférences culturelles ou dans les foyers d'élèves, la guitare sous le bras... pour qu'il colore un peu l'existence de ceux qui préparent techniquement, mathématiquement, linguistiquement le baccalauréat. La liberté d'action qu'on nous accorde en échange dans nos classes et dans l'établissement, pour peu qu'elle ne fasse pas de bruit, paraît dès lors assez truquée.

Hélène Védrine : Remarquez que la situation des enseignants du supérieur n'est guère plus enviable. Ils sont toute leur vie soumis au CCU (Comité Consultatif des Universités), à la coopération et à l'élection.

Le Doctrinal de Sapience : Comment fonctionne le CCU ?

Hélène Védrine : Il y a des élections par corps : chez les maîtres assistants, la majorité est SNESup. Chez les maîtres de conférences et chez les professeurs, les patrons de droite sont la majorité d'autant plus que le ministère a le droit exorbitant de nommer à sa discrétion un certain nombre de membres. Pratiquement les critères de jugement les plus traditionnels sont toujours en vigueur. Imaginez que le pauvre enseignant dépend plusieurs fois dans sa carrière des ukazes du CCU : une fois, pour être sur la liste d'aptitude aux fonctions de Maître-Assistant (LAFMA), une autre fois pour être sur la liste d'aptitude à l'enseignement supérieur (LAES) et une dernière fois, après sa thèse pour être sur la liste d'aptitudes aux fonctions de maître de conférences (LAFMC). Ses malheurs ne sont pas terminés puisqu'il lui faudra encore trouver un poste et qu'il dépendra encore du CCU pour devenir professeur titulaire. Et même l'inscription à la classe exceptionnelle dépend encore de cette noble instance. (Vous direz qu'après tout ce n'est pas très grave...) Mais je voudrais souligner l'encadrement idéologique que suppose ce système : de 25 à 70 ans vous dépendez du jugement de collègues dont je ne mets pas en cause l'honnêteté «universitaire», mais dont les critères de jugement ne sont jamais discutés publiquement. Les rapports entre la philosophie universitaire et tout ce qui bouillonne ailleurs sont un peu ceux qui existent entre l'Académie française et la littérature contem-

poraine. Et c'est grave parce que ce sont les jeunes enseignants qui en sont d'abord les victimes, tous ceux qui ont été sensibilisés par les suites de Mai 68. Point de salut en dehors de l'histoire de la philosophie la plus traditionnelle ou de l'épistémologie...

Dans le secondaire, en revanche, on passe une fois un concours et on a relativement la paix. Tout au plus gagnera-t-on ou perdra-t-on une promotion au choix. En somme plus on avance dans la hiérarchie universitaire, moins la liberté réelle est véritable. Au nom de la «compétence» toute recherche un peu «différente» est dévalorisée. Les cas de Butor ou d'Althusser ne sont que les parties visibles d'un iceberg énorme. Parce que ceux qui n'ont pas de célébrité, pas d'amis, pas de relations sont renvoyés à leur solitude et à leur échec. Il leur est pratiquement impossible de publier. Ils sont barrés de partout et condamnés à la plus sournoise des censures : celle qui naît de l'amertume et du ratage. Et ici le supérieur, plus encore que les autres formes d'enseignement, vit de ces exclusions justifiées officiellement au nom du savoir. De ce point de vue je dirai qu'un enseignant du secondaire a une situation plus claire et qu'il peut s'éviter les restrictions mentales perpétuelles.

Tout le système vise à piéger les enseignants et sous des airs de libéralisme, il perpétue le conformisme.

Le Doctrinal de Sapience : Que signifiait par rapport à cela la pétition du collège philosophique lors de l'élection de Boutang à Paris IV ? Beaucoup de gens ont refusé de signer parce qu'elle mélangeait des problèmes différents...

Hélène Védrine : J'ai signé d'instinct, par téléphone (comme d'habitude) et sans avoir vraiment réfléchi au texte. Mais je ne le regrette pas. Quand on voit à quelles platitudes s'est abaissé la gauche officielle, dans cette affaire, on comprend ce qui nous attend. Boutang avait tous les titres, donc il pouvait être élu. Avec un peu d'imagination, vous pouvez généraliser...

De plus, la pétition dénonçait le système de sélection sur lequel se fonde le fonctionnement des UER : un assistant étranger n'a aucun droit même s'il fait des travaux remarquables, tandis que celui qui a gravi les échelons du Tchén est évidemment prédestiné à toutes les gloires. Une fois de plus, le masque de la compétence justifie la plus infâme des opérations politico-idéologiques. Et tout cela n'est qu'un indice de cette grande normalisation qu'on souhaite en haut lieu.

N.D.L.R. — Hélène Védrine, professeur de philosophie à la Sorbonne (Paris I), a publié :

- La conception de la nature chez Giordano Bruno (Vrin) ;
- Les philosophies de la Renaissance (P.U.F.) ;
- Les philosophies de l'Histoire (Payot) ;
- Machiavel ou la science du pouvoir (Séghers) ;
- Censure et pouvoir : trois procès : Bruno, Galilée, Savonarole (Mouton).

Les collaborateurs du DOCTRINAL DE SAPIENCE ont publié récemment : Paul-Laurent ASSOUN : *Freud et la philosophie* (PUF) ; Stéphane DOUAILLER et Patrice VERMEREN : *Les enfants du capital : de l'hospice à la manufacture*, in Les Révoltes Logiques n° 3 ; 1909 : *mutinerie à la centrale de Clairvaux*, in Actes (cahiers d'action juridique, Solin) ; Jean HEBRARD (en collaboration avec Anne-Marie CHARTIER) : *Les écoliers* (Nathan) ; Jean-Pierre HEDOIN et Michèle LE DOEUFF : contributions au volume du GREPH (à paraître chez Flammarion) ; Michèle LE DOEUFF : *Les femmes philosophes* (Radical

Philosophy) ; Claude LAPP : *La presse* (BT Freinet) ; Jean-Marie LE SIDANER : *compte-rendu* (Critique - fin 1976) ; *une classe de philosophie enquête à l'hôpital psychiatrique de Châlon/Seine* (in Cahiers Pédagogiques, n° spécial sur la philosophie) ; Philippe ROGER (en collaboration) : *Un ange passe* (in Tel Quel - automne 1976) ; Jean RUFFET : *La liquidation des instituteurs artisans ; Les déserteurs de l'an II*, in Les Révoltes Logiques n° 2 et 3 ; *Kleist à Boulogne* (in Les Etudes Germaniques - 1976) ; *On arrête à Berlin* (in Revue Napoléon).

METAPHYSIQUE OCCIDENTALE ET ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE EN AFRIQUE



La philosophie réputée d'essence grecque a fait irruption en Afrique sous le déguisement de la plus grotesque des prétentions idéologiques : prodiguer les lumières de la Raison et donc de la civilisation aux peuples abrutis. En fait mille autres instruments de domination coloniale ont servi avec l'enseignement de la philosophie à ouvrir une brèche béante dans la conscience africaine tenue jusque là pour obscure et mystérieuse.

Et c'est bien entendu, pour ce qui est de la métaphysique occidentale, l'institution de l'École de type occidental qui rendit possible la naissance d'une sorte de conscience malheureuse africaine : occupée à conquérir les idées occidentales de la Raison, l'intelligibilité de son ciel à défaut de maîtriser la Terre africaine.

L'École de type occidental, imposée par la violence coloniale a donc été et est toujours ce grâce à quoi se continue la très vieille querelle contre le Barbare.

Ce qu'il est donc possible de retrouver en étudiant les directions principales de l'enseignement de la métaphysique occidentale en Afrique, c'est toute une trame idéologique, révélatrice de l'esprit d'une époque et des intérêts qui le sous-tendent.

Dans le champ de la pédagogie de la philosophie, on découvre le tracé d'un processus logique et implacable, processus parfaitement balisé pour assurer les objectifs de l'aventure coloniale et néo-coloniale.

Il s'agit donc d'une Odyssée où la Raison occidentale a forgé et forge encore ses ruses.

Pour que les lumières de la Raison soient perçues par les nègres comme la raison de la présence coloniale (Projet) il faut que l'objet de la métaphysique occidentale soit enseigné dans une institution appropriée, en lieu et place des institutions traditionnelles et des objets de l'enseignement traditionnel (Rejet).

Or cette fonction de négation en vue de la domination étrangère est ce qui malgré les apparences a toujours modelé et orienté l'enseignement de la métaphysique occidentale en Afrique.

Je voudrais montrer ici comment s'opère cette fonction de négation en repérant dans l'institution scolaire d'abord, dans les thèmes majeurs de la métaphysique occidentale ensuite, les éléments de reproduction d'une structure de domination en Afrique. S'agissant de l'institution scolaire occidentale, personne n'ignore plus sa fonction de division et ses pouvoirs ségrégationnistes entre une élite et la masse.

Transposée en Afrique où «traditionnellement», les sociétés initiatiques et les références culturelles étaient autrement structurées, l'effet immédiat escompté et d'ailleurs réalisé fut d'isoler les «élites» africaines occidentalises, des masses et des peuples dont ils sont issus.

L'institution scolaire occidentale en créant ses initiés et ses privilégiés africains, s'est donc ainsi donné les intermédiaires les plus appropriés pour la domination coloniale, en même temps que des modèles d'émancipation, que les populations soumises sont appelées à intérioriser.

Examinons comment le contenu de l'enseignement de la philosophie en Afrique, en reproduisant cette structure ségrégationniste sert les intérêts des pouvoirs coloniaux et néo-coloniaux.

Telle qu'elle est enseignée dans les lycées et dans les universités africaines elle fut longtemps et demeure encore un simple produit d'exportation pour la puissance coloniale. Les élèves et les étudiants des établissements scolaires et universitaires africains ont eu et ont encore les mêmes manuels et les mêmes programmes d'enseignement que ceux de l'Europe occidentale. De ce fait, les textes officiels qui réglementent, orientent et modifient le contenu des programmes des classes terminales portent sans ambage la signature du Ministre de l'Éducation de la puissance colonisatrice, ou celle de son délégué.

Qu'il en ait été ainsi pendant la période coloniale et qu'il en soit ainsi aujourd'hui encore, après une bonne décennie d'indépendance, cela est déjà révélateur de la volonté de répandre et de perpétuer des modèles de pensée dont la finalité est à peine voilée.

Aussi, ne paraît-il y avoir rien de dérangeant pour justifier une telle pratique, à affirmer et à faire enseigner que la philosophie est l'étude des «problèmes généraux et éternels». Ainsi vidée de toute sa substance idéologique au bénéfice de la mise en relief des caractères d'universalité et de généralité, elle devient théoriquement et pratiquement un produit exportable, un gadget tout-terrain.

Cette justification imposée a dès lors eu d'autant plus de chance d'être crédible qu'elle est cohérente. En effet, il est toujours possible, par abstraction, de faire découvrir par tout esprit doué de bon sens, des problèmes généraux, ceux qui concernent la sensibilité et l'angoisse humaines surtout en les enveloppant de lambeaux de discours philanthropiques.

Or Voilà ! Pour la condition historique des africains soumis par la violence coloniale, s'il est vrai que l'institution scolaire ne peut volontairement leur offrir les moyens de leur libération, il est tout aussi vrai que le premier besoin intellectuel n'est pas celui de l'analyse des problèmes généraux et éternels.

Non seulement la condition historique des colonisés n'est pas générale et universelle, mais surtout il n'est pas de leur intérêt à eux africains, que leurs problèmes soient éternels. Par contre on sait que c'est le vœu silencieux du colonialisme, vœu travesti et camouflé dans un thème philosophique aux innocentes apparences.

Du reste, si dans les États africains néo-coloniaux, après quinze à seize ans d'indépendance, les autorités politiques maintiennent presque partout l'enseignement de la métaphysique occidentale dans les lycées et à l'université, c'est parce qu'ils savent qu'il ne leur est pas difficile de se rétracter derrière cet alibi. Aussi, pendant que d'autres disciplines subissent des réformes et des adaptations (tels l'enseignement de l'anglais, de l'histoire, et même celui de la littérature d'expression française), en philosophie, manuels et programmes continuent d'être élaborés et conçus à partir de l'ancienne métropole. Il reste ce-

pendant qu'une fois que ce cadre est reproduit ou maintenu, les autorités politiques africaines, ajoutent comme instructions ministérielles en guise de cachet personnel, symbole de leur souveraineté pleine et entière, une clause de garantie de la liberté de l'enseignant quant à l'ordre de présentation des questions du programme.

Ainsi se continue, toujours par personnes interposées (tantôt les intellectuels, tantôt les hommes politiques) la même main-mise culturelle et idéologique inaugurée par le fait colonial et dont l'objectif n'a jamais été et n'est toujours que de détourner les peuples de leur véritable objectif.

Mais à côté de ce thème si défaitiste des «problèmes éternels» la métaphysique occidentale a mis en place deux notions antinomiques autrement plus efficaces encore et dont la portée idéologique prend une résonance particulière lorsqu'on choisit pour contexte l'enseignement de la philosophie en Afrique. En effet la RAISON et le SENS COMMUN sont deux figures opposées mais fonctionnant nécessairement ensemble, au sein d'une théorie de la connaissance et de l'action où la première de ces figures est toujours majorée par rapport à la seconde, dans un jeu dialectique partial où la seconde par ses naïvetés offre à la première les occasions de se manifester, de prendre sa propre mesure et toujours en définitive de vaincre.

D'un bout à l'autre de l'histoire de la métaphysique occidentale les philosophes distillent un propos qui est une insulte permanente au peuple vite enfermé dans la formule du sens commun. De Socrate à Hegel, ou bien la foule est trop superficielle au regard du philosophe, ou bien le peuple est trop abruti comparé aux grandes figures philosophiques et historiques. Dans les deux cas les masses ne peuvent tout au plus être que les moyens d'un projet qui les dépasse.

A supposer que cette antinomie de la Raison et du sens commun aussi soit un «problème éternel», et que sous ce rapport elle concerne par conséquent le monde africain à qui elle est révélée par l'intermédiaire de l'institution scolaire et universitaire, comment faudra-t-il interpréter le fonctionnement de ces catégories philosophiques dans la pratique de l'enseignement en Afrique ?

Il faut pour en prendre toute la mesure, analyser le troisième cas de violence faite aux masses africaines et à leur culture.

Si les visions africaines du monde n'ont jamais fait l'objet d'une annexion au programme d'enseignement de la philosophie en Afrique, c'est dit-on, parce que ce ne sont pas des philosophies. Etant entendu qu'une activité intellectuelle qui n'est pas fondée sur la libre recherche individuelle et qui ne substitue pas au vécu ce qui est théorique, ne peut mériter le statut de philosophie. D'où la disqualification des visions africaines du monde.

A tel point que si les masses africaines continuent de le vivre et que les ethnologues se jettent sur elles à cœur joie, par contre ceux des intellectuels que le fait colonial et néo-colonial soumet aux études philosophiques épisodiques ou durables, peuvent s'apercevoir qu'à moins d'initiative personnelle ils ont plus de familiarité avec les catégories antinomiques rencontrées ci-dessus qu'avec des notions et des concepts susceptibles d'expliquer leur condition passée et présente.

Entre les ethnologues qui écrivent surtout pour l'Europe et les masses qui vibrent sur d'autres ondes, la métaphysique occidentale propose insidieusement aux intellectuels africains, sous le voile des «problèmes éternels», de devenir des Figures de la Raison et par conséquent la mesure de toutes choses africaines. Ainsi de proposition générale et anodine, «soumettre l'individu à la Raison», cette idée sera dans la réalité la soumission des masses africaines aux intellectuels africains et en définitive leur soumission par voie de conséquence au fait colonial qui grâce à l'institution scolaire sait escompter des effets pratiques de domination et d'exploitation.

Mais en leur faisant oublier leurs propres visions du monde et en les leur faisant disqualifier ce que la métaphysique occidentale cache si mal et dont le fait colonial n'a cure, c'est que la philosophie occidentale a une dette appréciable à l'égard des mythes grecs et des mythes de l'Occident.

Platon ne fait-il pas dans le Phédon allusion à «ce que l'on dit aux initiés dans les mystères» ? De Platon à nous il y a le même projet dans cette initiation : cacher et relever.

Or, la part d'ethnocentrisme de l'historiographie bourgeoise occidentale, en assimilant l'historique à l'écrit, rejette en même temps que le caractère historique des sociétés africaines précoloniales, la logique de nos sociétés d'initiation. A cause de l'absence d'archives écrites, l'idée d'une activité de réflexion individuelle et libre de la part d'africains est tout simplement rejetée comme absurde. Ainsi les mythes et cosmogonies de l'Afrique sont-ils réduits au rang de matériaux grossiers à partir desquels une réflexion contemporaine et réductrice pourrait élaborer une philosophie proprement africaine.

Derrière cette concession récente et condescendante, il faut, me semble-t-il, suspecter d'une part la recherche d'un sursis à l'enseignement de la métaphysique occidentale en Afrique et d'autre part son adaptation ultérieure par simple acclimatation.

D'abord le sursis.

Le programme politico-social des États néo-coloniaux à l'égard de la métaphysique occidentale révèle en fait une attitude ambivalente.

D'une part l'avènement prochain d'une philosophie africaine proclamée dans les colloques reste un projet dont la non-réalisation est avant tout imputée à la non-maturité des intellectuels qui devraient en avoir la charge.

D'autre part en attendant les conditions de possibilité d'une philosophie africaine, élèves, étudiants et maître sont invités à regarder la métaphysique occidentale comme un discours philosophique ethniquement et politiquement neutre, comme un champ d'exercices leur permettant de satisfaire les exigences logiques qu'il y a en eux comme presque partout ailleurs dans les autres secteurs de la vie sociale et active, la présence de cadres occidentaux dits «assistants techniques» est expliquée par l'impossibilité actuelle de procéder à une africanisation.

S'il y a donc sursis c'est qu'il y a continuité et les opposants aux régimes politiques africains réactionnaires n'ont pas tort de parler de néo-colonialisme.

En fait l'ambivalence des autorités politiques tient également au fait que ce sursis pourrait les mener aux pôles les plus contraires. Si d'un côté le maintien des catégories métaphysiques occidentales leur permet d'espérer le maintien de la scission entre les intellectuels et les masses africaines, il se trouve d'un autre côté qu'ils s'affirment comme des ennemis de cette même philosophie scolaire et universitaire qu'ils soupçonnent sans doute à juste titre d'être une arme à double tranchant. La relative autonomie du professeur de philosophie, l'information et l'existence de textes philosophiques réputés subversifs, sont propres à constituer, un explosif non négligeable quand bien même le paysage et l'air des manuels et traités, sont de l'étoffe de la métaphysique occidentale. Aussi les autorités politiques hésitent-elles aujourd'hui entre la suppression de l'enseignement de la philosophie et le maintien des problématiques de la métaphysique occidentale en les saupoudrant de couleur locale. Quant à la mise en chantier d'une pensée vigoureuse dont les masses et les intellectuels feraient les instruments d'invention de conditions d'existence librement choisies, il n'en est pas encore question malgré les apparences.

En effet la production intellectuelle et littéraire des Nègres a longtemps été et reste encore aujourd'hui dominée par le thème du déchirement. Que le dépaysement et l'exil d'intellectuels vivant en Europe, ou le cri de révolte contre la domination étrangère en soient les motivations les plus immédiatement visibles, c'est là un fait indéniable. D'où la répétition insatiable

de l'affirmation d'un logos africain face à un logos occidental. On prône les différences.

Tantôt pour de simples raisons polémiques, comme lorsque Césaire écrit : « Je suis pour la folie flambante et le cannibalisme tenace ».

Tantôt pour jeter les bases d'une future philosophie africaine, comme ces éléments de théorie de la connaissance consignés par Senghor dans une formule lapidaire : « La raison est hellène et l'émotion est nègre ».

Dans les deux cas le projet c'est de retrouver les identités fondamentales en affirmant une spécificité nègre.

Au-delà de ce programme aux accents nationalistes on peut repérer l'indice d'une hantise et d'une obsession pour les catégories de la métaphysique occidentale. En effet cette théorie des différences ethniques qui n'est pas sans intérêt est encore trop impliquée dans une théorie essentialiste et fixiste des aires culturelles et raciales pour ne pas continuer de justifier l'assistance de la Raison occidentale au sensualisme fruste et sauvage de la négritude.

L'opposition entre la Raison et l'émotion est cela même par quoi le projet colonialiste a pu se donner bonne conscience en imposant son diktat.

Que des intellectuels et surtout des hommes politiques les reprennent comme base d'une philosophie africaine future est la preuve de la puissance et de l'adaptabilité des idéologies de la domination et de l'assistance.

Ce que révèle en définitive la revendication d'un logos africain et d'une philosophie africaine, dans les termes où les posent les programmes politico-sociaux des régimes néo-coloniaux, c'est un besoin de reconnaissance, l'attestation d'un nouveau, c'est un droit à l'existence.

Attendre de l'occident ce certificat d'aptitude c'est du même coup admettre qu'il est la mesure de toute chose. Et comment prononcerait-il ce verdict et comment les africains l'entendraient-ils sinon encore une fois dans le libellé de catégories qui ne peuvent être que truquées.

Au bout du compte on s'aperçoit que le besoin de Reconnaissance n'est en fait qu'un besoin d'identification. Les idéologies de la domination n'en sont pas à une ruse près. Et ceux qui les servent ne sont pas non plus à une complicité près.

De quelque côté qu'on examine par conséquent l'attitude des autorités politiques néo-coloniales à l'endroit de l'enseignement de la métaphysique occidentale, on ne découvre que pièges, illusions et suris pour un système intellectuel et une pratique pédagogique qui permettent de faire reculer l'échéance de la jonction des masses et des intellectuels.

De ce point de vue, l'avenir nous dira ce qui peut résulter des contradictions d'ordre technique et idéologique que ressentent plus ou moins confusément (mais maintenant plus clairement que confusément), ceux à qui l'enseignement de la métaphysique occidentale est dispensée.

Il faut en effet rappeler que la philosophie n'est pas encore en Afrique une préoccupation autonome et technique. Elle n'est encore aujourd'hui qu'une obligation scolaire et universitaire.

Les classes où les cours de philosophie suscitent beaucoup d'intérêt ne manquent sans doute pas dans nos établissements scolaires et universitaires. Mais il faut bien reconnaître qu'une telle atmosphère est davantage fonction du coefficient de « confiance » et de disponibilité entre enseignants et enseignés. Même si incontestablement, du fait du rôle dévolu au professeur il lui arrive souvent involontairement, parfois en jouant son rôle d'exercer un certain pouvoir sur ses interlocuteurs, il reste que ces derniers ne se laissent pas faire par le premier venu et ne se livrent pas au jeu à n'importe quelle condition.

Cette règle qui est valable pour toute discipline et toute structure du type scolaire, prend en ce qui concerne l'enseignement de la philosophie occidentale en Afrique une ampleur proportionnelle à l'enjeu de cette pratique pédagogique.

De plus en plus l'expérience prouve que les élèves et les étudiants manifestent de manière à peine voilée leur agacement, voire leur ennui à l'égard des problèmes et des concepts de la philosophie occidentale telle qu'elle est donnée à enseigner.

Il y a d'abord comme première cause d'un tel désenchantement qui est de ce fait une réelle prise de conscience, l'imposition de l'enseignement dans des langues étrangères, langue de l'ancien colonisateur, baptisée de manière bien euphémique de « langue officielle », ou de langue de communication. Cet instrument linguistique correspond à une situation de contrainte en période coloniale comme en période néo-coloniale. Beaucoup d'intellectuels se souviennent encore chez nous d'un passé récent où le fait de parler nos langues maternelles à l'école était puni soit de châtiement corporel, soit de quelque chose d'encore plus humiliant qu'on nommait : « le port du symbole ». Porter le symbole était l'indice d'une sorte de nullité et d'adaptation.

De même qu'à l'époque, chaque élève et chaque sujet étaient ballotés entre le refus et le désir d'adaptation, de même de nos jours la nouvelle promotion de la langue de l'ex-colonisateur pousse à des raffinements, des exigences et même des coquetteries du parler à des fins de distinction et de suprématie. Dans le même temps cette langue reste ignorée des 99 % de nos populations. Cette situation où l'instrument linguistique dit officiel continue d'être le monopole de privilégiés ne laisse pas de déranger élèves et étudiants qui connaissent de moins en moins leurs propres langues et se coupent donc de plus en plus des masses africaines, quand bien même ils savent que c'est sur cela que reposent leurs privilèges.

Les langues officielles ne sont donc pas des langues de culture pour les masses africaines. De plus elles sont la suprême humiliation, l'un des indices les plus sérieux de la persistance des puissances néo-coloniales.

Que la philosophie (qui pour développer un propos sur un objet est tenue de forger des catégories, des notions et des concepts) soit enseignée dans nos classes à travers la langue de l'ex-colonisateur, voilà ce qui plus ou moins confusément devient insupportable aux élèves. Il y a incontestablement de leur part un phénomène de rejet qui a pour cible en même temps que la langue et à travers elle, certains concepts et certains problèmes philosophiques portés par cet instrument linguistique.

On constate que nombre d'élèves des classes terminales éprouvent de grandes difficultés dans l'acquisition des concepts de la métaphysique occidentale. Or cela ne s'explique pas uniquement par la fréquence aridité ou le réel hermétisme des vocabulaires philosophiques ; il est également vérifiable que c'est parce que les contenus et les problématiques correspondantes n'ébranlent pas les élèves, ne parviennent pas à retenir leur attention. Autant dire qu'ils n'y adhèrent pas.

Devant la médiocrité des copies signalée aux autorités ministérielles, celles-ci proposent comme solution le renforcement de l'enseignement de la langue officielle et s'entêtent à le faire malgré l'état stationnaire des résultats. Il en résulte que l'enseignement actuel de la métaphysique occidentale en Afrique ne débouche pédagogiquement que sur un simple apprentissage et que chez un grand nombre, les possibilités de compréhension sont inhibées par la situation de contrainte décrite plus haut et différée par les intéressés.

On assiste donc ainsi quasiment à une situation de révolte spontanée des élèves, révolte qui ne connaît de répit que si les textes et les problématiques étudiés leur soufflent pour ainsi dire des moyens de défense contre cette métaphysique et contre ce dont elle est l'instrument.

Faisons le point.

Dans tout ce qui est impliqué par l'enseignement de la philosophie occidentale en Afrique, nous venons de voir que les masses africaines sont des victimes constantes mais que jamais elles ne sont partie prenante.

L'enseignement de la métaphysique occidentale est le reflet

complexe et la reproduction d'une division voulue et entretenue par les puissances coloniales et néo-coloniales entre les intellectuels et les masses.

Enseigner la métaphysique occidentale en Afrique dans le cadre de l'Ecole de type occidental, c'est cohérent, intelligible, efficace, mais l'édifice commence à se fissurer.

Et la grande menace vient sourdement de ses principaux occupants : élèves et étudiants. Ni les réformes successives de programme, ni la tenace idée identificatrice qui sous-tend la recherche désespérée d'une philosophie africaine à partir de nos visions du monde, ne peuvent constituer la solution à ce qui fait de plus en plus bailler nos clients des établissements sco-

COMPTE RENDU DE DISSERTATION : LE CORRECTEUR CORRIGE

"Malgré cela, il sont encore trop peu naïfs, se plaignent amèrement le professeur. Ils ne veulent pas être de bonnes petites pommes de terre bien tendres".

ABDOULAYE ELIMANE KANE.

Witold Gombrowicz - *Ferdydurke*.

Les Cahiers de Fontenay n° 3, parus au printemps 1976 à l'initiative du GREPHON, présentent le bilan d'un travail collectif d'interrogation sur les modalités d'enseignement de la philosophie dans les classes de Terminale. Il s'agit d'une recherche des obstacles susceptibles d'induire chez les lycéens des effets d'annulation, de limitation, de distorsion des contenus et des formes philosophiques mis en œuvre dans le cadre du cours. Ce questionnement peut trouver un écho auprès de tout professeur de philosophie qui désespère, au fil des copies à corriger, du bon devoir, entendons ce qui lui est dû et à ce titre devrait lui re-venir de la mise qu'il a faite de quelque concept patiemment construit ou problématique bien instruite. Le réel intérêt et l'originalité de la démarche du GREPHON c'est d'aller au-delà de cette litanie de la frustration qui ressasse d'année en année la baisse de niveau et le progrès de l'opinion sur la réflexion philosophique, pour montrer que "lorsqu'on abandonne le point de vue normatif de la correction, un nouveau type d'écoute peut se développer qui dote d'une existence et d'une réalité propre le discours des élèves (p. 24)".

Une centaine de copies sur des sujets divers, dissertations ou commentaires, sont constituées en un échantillon restreint pour une analyse qui se donne pour règle l'abandon du point de vue normatif de la correction. Les modalités du travail, hypothèses, méthodes et critères de lecture ont fait l'objet de deux approches successives longuement restituées dans un bilan critique. La remise en question de l'orientation première de l'analyse s'imposait tant y est évidente sa fonction de réassurance pour la tribu philosophante. Les auteurs des copies n'y figurent jamais que sous le chef d'inculpation de résistance au règne de la philosophie dans leur esprit ; ils nous sont présentés comme des sauvages qui mal-entendent systématiquement ce qu'on leur dit :

"Pourquoi cela plutôt qu'autre chose, pourquoi cette résistance-là, ou cette adhésion trop facile, plutôt qu'une autre ?"

Au mauvais assujettissement idéologique s'oppose le bon "sujetissement" philosophique, de sorte que la philosophie se voit confrontée dans son rôle salvateur auprès des jeunes esprits lycéens suspects par principe d'"idéologie spontanée". Figure trop connue de qui s'institute en maître de vérité, tour de philosophe qu'il est aisé de rapporter à l'imaginaire de son désir de maîtrise :

"nous avons pris comme objet de travail un objet de désir"

l'aveu n'en coûte rien, il fait partie du jeu philosophique ; du moins était-il bon de le rappeler.

Avec la deuxième approche, nous abordons vraiment ce qui fait l'originalité du travail du GREPHON.

La réorientation du travail aboutit à la mise en place d'un autre dispositif d'analyse, axé moins sur les contenus et les effets d'imprégnation idéologique que sur les formes et les structures institutionnelles de la situation pédagogique. Les copies ne sont plus traitées comme le reflet d'un discours en première personne de lycéens assujettis directement à

laire et universitaires. Il est vrai que les intérêts en jeu ne permettent de supposer aucune volonté politique officielle à imaginer les solutions adéquates.

En attendant, l'enseignement de la métaphysique continue certes d'éloigner les intellectuels des masses africaines mais élèves et étudiants sont également des victimes de moins en moins consentantes et même récalcitrantes.

Et les professeurs de philosophie sont toujours des « larbins diplômés ».

l'idéologie dominante, mais comme produits d'une structure qui impose au "discours-premier" des lycéens une double exigence de mise en forme :

1) les lycéens n'écrivent pas ce qu'ils pensent, quand bien même ce serait sous la forme d'une méconnaissance idéologique, mais ils répondent "à la représentation de ce qu'ils croient qu'on attend d'eux", dans une aliénéation au désir de l'Autre (la demande de l'institution scolaire).

2) ils satisfont aux procédures obligées de la rhétorique dissertative validées par l'institution. Les deux aspects vont de pair en ce sens qu'il s'agit de montrer que les impératifs de la rhétorique dissertative impliquent formellement une complaisance accueillante aux thèmes de la philosophie dominante, tel celui de l'opposition individu-société massivement repérée dans les copies :

"La dissertation est un filtre, sa stratégie privilégie certains contenus philosophiques au détriment des autres".

La dissertation, non pas comme œuvre du lycéen mais comme discours codé dans sa forme par la demande institutionnelle, induit donc au niveau des contenus un effet de complicité avec la philosophie dominante réactionnaire.

C'est ici qu'on peut retourner aux auteurs de ce travail la question qu'ils adressent au discours philosophique lycéen : au bénéfice de qui discourt-on-t-il ? Quel est le sens de cette analyse qui nous dit que ce discours que le lycéen profère plus ou moins bien ne lui est pas imputable en première personne, qu'il n'est jamais que le produit d'un dispositif institutionnel dont la visée est d'inculquer les formes philosophiques d'acceptation de ce qui est ? Sinon qu'il existe déjà une philosophie progressiste qu'une élite philosophante juge nécessairement bonne pour le lycéen, sans qu'il ait été le moins du monde consulté. On ne voit pas que le statut de celui-ci ait beaucoup changé : dans les deux cas, il est constitué en enjeu pour deux pédagogies de l'acceptation. Si l'analyse repère dans l'exercice dissertatif un "obstacle pédagogique" à l'enseignement de la nouvelle philosophie, il est à craindre qu'elle n'aille pas au-delà d'une recherche des moyens institutionnels d'une moderne mise en condition. La condition de cette analyse, préalable à toute autre ? La mise hors-jeu de qui est en jeu.

Il faudrait interroger aussi le sens de ces emprunts constants faits tout au long de l'analyse à la théorie psychanalytique, au registre de la relation transférentielle particulièrement (du désir de didactisme du professeur de philosophie, à l'aliénéation au désir de l'Autre du lycéen). Référence sauvage dans la mesure où la pertinence n'en est jamais établie pour l'étude du fonctionnement d'une institution, dans ce travail-ci du moins. On peut cependant lui trouver un sens en s'en tenant à l'indication de son rôle dans l'économie de l'analyse : montrer que l'assujettissement du lycéen par l'institution (l'aliénéation au désir de l'Autre) est tel qu'il requiert l'aide d'un autre. Pour l'en défaire les lycéens des classes de philosophie auraient-ils besoin d'un bon maître ?

Patrick VAUDAY

JE M'AVANCE TIMIDE

Ce qui suit était une adresse à Jean-Paul Thomas, indiquant des équivalences entre ce qu'il disait de l'enseignement de l'expérience d'Oersted (*Epistémologie et pédagogie, Doctrinal de Sapience n° 2*) et ce qu'on pourrait dire d'un certain nombre de questions au programme des sciences naturelles des lycées, comme par exemple l'initiation à la méthode expérimentale (6ème et 5ème), l'œuvre de Pasteur (3ème), l'écologie (1ère), l'arc réflexe, la génétique et l'hérédité (terminale). Nous en extrayons le compte-rendu du traitement que ce professeur de sciences naturelles, suivant l'idée que «les scientifiques devraient être leurs propres philosophes», fit de Louis Pasteur dans sa classe de troisième.

«Pasteur, ce très grand savant» (dans tous les livres de sciences naturelles du secondaire).

«L'enseignement supérieur ne sera jamais réservé qu'à un petit nombre, mais c'est de ce petit nombre et de son élite que dépendent la prospérité, la gloire et, en dernière analyse, la suprématie d'un peuple. Il est salutaire de rappeler aux cités qui l'oublient qu'elles ne vivent à travers les âges que par le génie ou la vaillance de quelques-uns de leurs enfants» (*discours de Pasteur à l'inauguration de l'Institut Pasteur, 14-11-1888*).

«Les plus humbles sont les plus intelligents» (Mao tsé-toung).

«Le 18 mars vint, et, avec cette date sinistre, toute cette longue série de calamités sans nom dont nous venons de voir le débordement. La mesure semblait comble cependant après le règne des Prussiens, mais il devait être donné à la Commune de nous faire voir que nos ennemis les plus cruels n'étaient pas en dehors de Paris, mais bien dans son enceinte» (H. Bouley (1), *Recueil de médecine vétérinaire de 1871*).

«Ces humiliations autrement honteuses que la guerre que sont les saturnales de Paris» (*Lettre de Pasteur à Claude Bernard, 14-4-1871* (2)).

«En tant que dieu, il ne pouvait être à mes yeux qu'un dieu de l'Olympe, en tant qu'homme, il devenait un des plus grands parmi les plus grands : un homme de génie» (L. Nicol (3), *L'épopée pastorienne et la médecine vétérinaire*).

D'abord je me présente : professeur de sciences naturelles de 6ème à 1ère, en passant par 5ème, 4ème, 3ème et pas 2ème : yénapas. Je m'intéresse un peu à ce que je dis, pourquoi je le dis. Je m'intéresse surtout à : pourquoi on l'a dit en 1873 et pas en 1871. On avait autre chose à faire, d'accord, mais justement. Je voudrais dire, et j'insiste, que je n'ai eu aucune formation : ce que je suis, je l'ai appris plus ou moins tout seul, mes connaissances sont modestes et ce que j'avance peut être erroné. Je m'avance, timide.

J'ai devant moi depuis le début de l'année, en classe de 3ème, 34 gus à qui je dois presque toujours faire un cours magistral si je veux leur donner quelques petites choses sur notre (leur) corps, au programme de cette classe. En cette fin d'année j'entame la dernière partie du programme, celle qui passionne vraiment : les microbes et les maladies. Tous, ou presque, demandent le cancer, la tuberculose. Ils connaissent des noms : bactéries, virus. Je commence ma première séance par leur montrer des diapositives et des vues à très fort grossissement sur ce que sont ces bêtes, le tout abondamment commenté, puis par une mise en garde sur les microbes. Il ya beaucoup d'idées fausses à leurs propos, la principale étant : il n'y a que des microbes pathogènes. C'est héritier de Pasteur. C'est faux (4). Mon but est d'insister sur «idée fausse». Bachelard insiste sur le rôle pédagogique du non. Ce «non», ce style sera mon «moyen pédagogique».

L'histoire, elle, est celle de la découverte de l'asepsie et de l'antisepsie par un des copains de LF Céline : Semmelweiss, et je veux leur démontrer ceci : que l'histoire des sciences n'est pas un tableau qui a été complété progressivement à coups de traits de génie ou de nouveaux instruments apparaissant sur la scène de l'expérimentation, qu'il y a eu des hauts et des bas, des gens qui découvrent des choses qu'ils ne comprennent pas, qu'ils ne peuvent pas comprendre, que les autres refusent de comprendre. Bref, je refuse cette pseudo-histoire des sciences que beaucoup de scientifiques diffusent : quelques dates, quelques noms et le tour est joué. En prime, je suis convaincu que l'histoire des nons est aussi importante que celle des ouis, que l'histoire des hésitations est plus complète que celle des certitudes.

Voici les étapes de mon cours. Je sensibilise en présentant l'histoire donnée dans les livres : que la découverte de l'asepsie et de l'antisepsie vient après les découvertes de Pasteur sur le rôle pathogène des microbes (5), et que la découverte est faite en 1867 par Lister qui utilise Pasteur. C'est faux. Elle se fait avant par Semmelweiss, médecin hongrois, incompris, démolé par la hargne de ses patrons, les gens en place, qui finira «fou» et se suicidera de façon spectaculaire. Le suicide, les «grands» qui détestent, l'injustice, c'est «bon» pour l'émotion. Je fais se dérouler l'histoire de Semmelweiss (6) sans quitter mon style, en inscrivant mon récit dans les circonstances historiques du moment : 1848, la révolution à Budapest, etc... Je montre, enfin, comment celui qui découvre ne peut ni théoriser, ni convaincre par suite de la présence d'un obstacle. Cet obstacle, que les gens de l'époque ignorent, que l'on redécouvre après coup, c'est (je crois) celui-ci : pour les gens, les microbes ne sont pas pathogènes. Ils observent bien des «petits corps filiformes, ayant environ le double de longueur d'un globule sanguin» (7). Un médecin allemand leur attribue une valeur de diagnostic : c'est que la mort est prochaine. On pense qu'ils n'apparaissent, par génération spontanée, qu'après le début de la maladie et qu'ils se forment comme signe de morbidité dans la masse déjà croupissante du sang, comme ils se forment à partir d'une quelconque boue. L'obstacle est levé précisément par un non-médecin, un chimiste : Pasteur, qui part d'ailleurs, d'un autre lieu avec une autre idée en tête, comme cela est classique dans le raisonnement bachelardien. Pasteur parlait de ses travaux sur les fermentations pour remettre en cause, expérimentalement, l'existence de générations spontanées.

Certains élèves ont du mal à imaginer pourquoi on ne comprend pas le rôle pathogène des microbes. Je reviens sur la critique au début de l'idée reçue inverse selon laquelle les microbes sont tous et forcément pathogènes.

Voilà, bien sûr, ce n'est pas non plus l'histoire très précise de la découverte, c'est à peu près impossible, mais c'est déjà mieux que rien.

Mais il faudra aussi aller plus loin. Dire que Semmelweiss produit des connaissances directement à l'intérieur de pratiques, et que la connaissance «logique» n'en est effectuée qu'après. Il

LE DISCOURS PHILOSOPHIQUE DES LYCÉENS

Cahier de Fontenay n° 3

analyse de copies d'élèves de Terminale/réflexions sur les présupposés d'une telle lecture/ ce que les copies disent de l'enseignement philosophique/ «Vous dégagerez le sens latent de ce texte à partir de sa lecture flottante» ou comment les élèves mettent involontairement en évidence les failles d'un «grand texte»/ Freud platonisé par l'exercice du commentaire de texte/ le bonheur en Terminale/ comment l'opposition individu-société structure tout le discours des copies/ en quoi les différents thèmes qui apparaissent dans les copies épousent les nécessités rhétoriques de la dissertation, ont valeur de commodité pour commencer, continuer, et clore un texte à remettre.

192 pages, 15 francs.
par correspondance : écrire à «Service de Publications, ENS, 5, rue Boucicaut, Fontenay-aux-Roses. Joindre chèque de 15 f (port compris) à l'ordre de l'ENS de Fontenay, CCP 9132 09.

faudra réussir à dire et à montrer que la théorisation se fait à la limite à la suite d'un nouvel effet de la lutte des classes. Si l'on est moins timide, on trouve en effet qu'à l'époque de Semmelweiss la bourgeoisie n'a pas encore bien assis son pouvoir. On trouve en même temps que quand Pasteur analyse les fermentations, les infections et les contagions, dans le petit monde des micro-organismes, et met au point des méthodes de conservation et des stratégies de prévention, cela se fait au moment où dans le monde des petits bouillonnent et se propagent les révolutions, et au moment précisément où la bourgeoisie installe son pouvoir dans ses champs et dans ses usines par ce qu'il ne me serait pas indifférent d'appeler, dans mes classes, une pasteurisation. (8)

MICHAEL S.

Michaël S. est souvent serein et il est enseignant. C'est une jeune enseignant serein ou plutôt un grand serin saignant à jeun. Michaël aime les femmes tout autant que les glaces et le vin ce qui fait qu'il est toujours aimable avec celles qui viennent attendre leur fils à la sortie de l'école qu'on va bientôt casser ; lui, il essaie de se caser...

Ecole, temple abruti d'ennui, comme la sortie, comme Jeanne-Annie qui est mère de famille et qui se dit que son mari n'a plus guère d'appétit et que Michaël, qui est si gentil avec son petit, le serait avec elle aussi, d'autant plus que... et puis !

Jeanne-Annie a donc trente-cinq ans, ou trente quatre et demi, et elle est fort jolie sans être forte, et elle a de gros seins remplis, et un foulard sur ses cheveux foncés, et des lunettes sur son foulard quand... le soleil éclaire le trottoir où elle attend que son fils sorte, son fils chéri, et qui ne sait rien de la vie, pauvre petit !... mais aussi Michaël !

Alors, quand ils paraissent, à onze heures et demi — il pourrait être mon ami, mon amant, se dit-elle — elle leur sourit à tous les deux, ensemble indécomposable et rajeuni ! Bientôt ils seront trois car il ira chez elle, Michaël, manger d'la tarte aux mirabelles, et le mari de Jeanne-Annie n'aura plus qu'à aller voir dans le garage si j'y suis ! Michaël lui, il sera dans la lie du lit plein d'hallalis, de lilas et de lys, dans le nid parfumé d'annis de Jeanne-Annie ! (déjà fait, ou à peu près).

Voilà ! Ça fait trois mois qu'elle lui sourit et qu'ils se parlent à la sortie tandis que le petit, qu'il est poli !, à quelques pas compte ses billes... des fois pendant une heure ! Disons plutôt pour être franc qu'elle lui parle et qu'il l'écoute poliment en la dévisageant impoliment. Lui, il attend qu'elle lui dise : «Viens, mon chéri ! J'ai des envies...» Moi, loin de là, j'la déshabille mais lui, il est trop près : ça se verrait, ça se saurait, elle devinerait et lui, il est secret ! Situation équivoque où tout est en

- (1) H. Bouley allait se révéler comme un des premiers pastoriens.
- (2) Pasteur n'a pas eu à quitter Paris, il était déjà parti le 5 septembre, car il ne savait rien faire en dehors de son laboratoire. «D'abord, tu n'as pas le droit de rester, lui avait dit Bertin, sous-directeur de l'Ecole Normale Supérieure, tu serais pendant le siège une bouche de trop à nourrir».
- (3) Imprimé chez l'auteur (21, rue G. Lambert, 92380 Garches), professeur honoraire à l'Institut Pasteur.
- (4) En gros, il n'y en a que peut-être 200 d'infectieux sur des milliers.
- (5) Cf *L'homme, éveil à la vie* (Hatier, coll. Oria)
- (6) BT Freinet.
- (7) Davaine et Rayer, 1850.
- (8) Cf en particulier : *pourquoi la France n'a pas trouvé d'hommes supérieurs au moment du péril* (article paru en 1870 dans le journal lyonnais *Le salut public*, plusieurs rééditions). Il faudrait encore se reporter aux relations que Pasteur, qui revendiquait des laboratoires à Napoléon III, entretint avec l'Empire.

nuances, et où l'on voudrait bien mais où l'on n'ose pas, pas ici, pas comme ça tout du moins, et à force de pas comme ça c'est souvent pas du tout... et tout est gris, aigri !
Mais voilà qu'aujourd'hui Michaël est nerveux. Seize et d'mi, à la sortie. Elle est là, Jeanne-Annie. Il s'approche. Il fait soleil ; oh ! merveille ! Elle lui sourit. Trottoir infini sous le soleil grosseille ! Oh trottoir passager plein d'enfants et d'adultes ! Tumulte ! Culbute ! Grosse pute ! Elle sourit. Il est pris, épris. Il tend sa main, ses mains vers elle... et puis... tant pis : tant pis, les autres !... Il les pose sur les gros seins de Jeanne-Annie qui surprise frémit, et il appuie, il presse fort, très fort ; Y'en avait marre des pas ici ! et elle le regarde ahurie, et elle ouvre la bouche, et elle crie, et elle fuit, et fou lui, voilà qu'il la poursuit... Elle hurle, il la rattrape. Les gens regardent abasourdis, la contractuelle aussi... Il l'accroche, il essaie de la maîtriser d'une main — il est enseignant — et de l'autre, oh paradis, il fouille sous la jupe de Jeanne-Annie... Elle se débat, elle crie, il fouille sous la jupe, il fouille, il fouille, il fouille et il grapple... et soudain... elle se calme, et elle sourit... et elle rit... et elle lui dit : «Après tout, comme tu veux !» puis «Vas-y !» et elle se colle contre lui, comme du riz, en pensant à son mari ! Autour d'eux, on n'a rien dit. Y'en avait marre des pas du tout à force des pas comme ça, des pas comme ci, et la contractuelle ébahie a tourné le dos et est partie, et les enfants se sont réjouis de les voir ainsi amis, unis, réunis, Michaël et Jeanne-Annie ! et eux, les deux amoureux, ils vont partir loin du mari, loin de Paris, maintenant qu'ils ont envie de se cacher, maintenant que tout est permis.

Jean TESSARD
(instituteur)
Avril 1975

abonnez vous

Abonnement 4 numéros 40 F - chèque à l'ordre de J.-P. Thomas

Vous pourrez trouver Le Doctrinal de Sapience chez nos amis libraires :

AIX-EN-PROVENCE : Librairie Quotidienne - 5, rue Félibre Gaut.
CHARLEVILLE : Librairie d'Ardenne - 56, place Ducale -
DIJON : Librairie de Saint Apollinaire - 20, rue d'Assas.
LIEGE : Librairie Pax - Place Cockerill - 4 -
LILLE : Schizo-Diffusion - 70, rue St. Etienne.
LYON : Librairie La Proue - 15, rue Childebert.
MARSEILLE : Librairie «Lire» - 16, rue Sainte, 13001.
MONTPELLIER : La Brèche - 34, rue de l'Université.
NANCY : Le temps des cerises - 16, rue Gustave Simon.
PARIS : Librairie «Ce que vous devez savoir» - 5, rue Malebranche, Ve

Librairie «Dérives» - 1, rue des Fossés-Saint-Jacques, Ve. - tél. : 033-39-46.
PERPIGNAN : Librairie Coste-Torcatis, rue Mably.
QUIMPER : Calligrammes - 31, rue des Regnaires.
REIMS : Librairie «Le Grand Jeu» - 20, rue Colbert.
RENNES : Librairie «La dialectique sans peine» - 4, rue Leperdit - tél. : 791-00-31.
SAINT-ETIENNE : L'Antibroge - 40, rue Etienne Mimard.
TOULOUSE : Librairie «Demain» - 30, rue Gatiens-Arnould.
TROYES : Librairie Dailly - 22, rue Chapeaux - Librairie Pialoux, 32, rue Georges-Clémenceau - tél. : 43-82-50

PRETRISE DANS LA VILLE DES SACRES

« Tous les enseignants de Philosophie le disent à leurs élèves dans les différents lycées de l'Académie... L'enseignement de la philosophie à Reims ne vaut rien. La plupart des professeurs du Département de Philosophie sont des incapables quand ce ne sont pas des crapules ! »

Rémi HESS : *Où en est la philosophie à Reims ?*
in Les Temps Modernes 317, Décembre 1972

La scène se passe dans la ville des Sacres. Toute ressemblance avec des lieux, des faits ou des personnages réels est, bien entendu, fortuite. Un département de philosophie croupion, matérialisé par une scène nue. Trois étudiants à genoux, devant un autel. De derrière cet autel, le grand prêtre Brigaud évangélise. A sa droite, une chaire, où l'apôtre Dilabas formule une troisième hypothèse sur la première hypostase. Caché, le sage de la compagnie Saint-Hubert joue du cor. A proximité, deux enfants de chœur : Saint Alex et Saint Valda, fils de leurs Pères, répandent l'encens.

Acte 1 - La chasse à l'essence

Brigaud, habillé en grand veneur, promène sur la scène une immense plume. L'homme de plume chasse l'essence. Du haut de sa chaire, Dilabas proteste : comment chasser l'essence sans savoir ce qu'est l'essence de la chasse ? Le sage de la compagnie Saint-Hubert essaie de couvrir sa voix en soufflant laborieusement dans son cor.

Devant les yeux endormis des étudiants, une meute de trois a(d)charnés, suivant Brigaud et sa plume, traque l'essence sur l'estrade. Celle-ci reste introuvable. La situation s'obscurcit : des cassolettes que manient toujours Saint Alex et Saint Valda sort un brouillard d'encens qui envahit peu à peu la scène et la dissimule aux yeux du public.

L'un après l'autre les étudiants s'écroulent lourdement, renonçant à la chasse. Seuls persistent Saint Alex et Saint Valda qui continuent, avec une admirable constance, à faire aller les encensoirs, et Brigaud qui, debout sur l'autel et seul visible du public, s'évente frénétiquement avec sa plume.

Le cor s'est tu. De derrière l'autel on voit apparaître une silhouette (qu'on devine être le sage de Saint Hubert) qui éternue et recrache la fumée avant d'être pris d'une terrible quinte de toux. Saint Alex et Saint Valda, croyant reconnaître enfin la quintessence, se précipitent et l'assomment à grands coups d'encensoirs. Brigaud, résigné, laisse faire.

Acte 2 - La Messe

Entré par le côté droit, Dilabas, à tout petits pas, entreprend de traverser la scène. Le sage de la compagnie Saint-Hubert est déjà installé devant un harmonium et s'essaie avec recueillement à jouer de la musique sacrée. Dilabas progresse d'une allure sénile, accordée au rythme lent de la musique, et il commence l'ascension de sa chaire quand paraît Brigaud, grave et cérémonieux, habillé d'une stricte soutane.

Brigaud entonne aussitôt les cantiques. Il commence, allegretto, par les cinq voies qui mènent à Dieu, de Saint Thomas, continue, andante, par l'argument ontologique de Saint Anselme. Son interprétation, prestissimo, de l'émanation plotinienne, emporte Dilabas, d'un seul bond qui fait craquer tous ses os, au sommet de sa chaire, d'où il entreprend une refutatio de l'idée selon laquelle Lénine aurait lu Berkeley. Malgré Dilabas coassant et malgré le sage de la compagnie Saint-Hubert, resté en arrière et improvisant un « cinq voix » sur le premier cantique, Brigaud continue à psalmodier.

Le DOCTRINAL DE SAPIENCE vous recommande tout particulièrement la lecture des œuvres philosophiques suivantes : Ivan GOBRY : *Le modèle en morale* (PUF), *Les niveaux de la vie morale* (PUF), *La pauvreté du laïc, la personne* (PUF), *L'expérience mystique* (Fayard), *Amour conjugal et fécondité* (NEL), *De la valeur, La révolution évangélique, Un crime, l'avortement* (en collaboration avec Hubert SAGET, etd. NEL). Naguib BALADI : *La pensée de Plotin* (PUF).

Un ameuté s'avance en rampant près de l'autel pour noter les paroles de «**applatissez-vous pour atteindre votre essence et vous grandirez**», cantique écrit par Brigaud lui-même.

Brigaud transcrit le cantique au tableau noir en laissant pédagogiquement en blanc une vingtaine de phrases. La course à l'hostie s'engage : l'ameuté affronte l'épreuve en premier. Brigaud, s'abîmant dans la contemplation d'un métronome, ne s'aperçoit pas qu'il chante en lisant ses notes, et le félicite. Un étudiant pouffe, mais Saint Alex le tance et lui explique le sérieux d'un exercice qui a fait ses preuves (1).

Le deuxième candidat entonne avec vigueur le cantique «**le saint est le seul héros**», «**le génie féminin est subjectif et le génie masculin objectif**» et «**l'homme retourne au féminin dès qu'il manque un bouton à ses guêtres**». Dilabas, qui brusquement s'immagine interrompu et contesté dans sa demonstratio que Lénine était un ignorant, plonge sur lui du haut de sa chaire, lui arrache ses notes, les déchire et le jette dehors. Repérant un étudiant qui chantonnait en attendant son tour, puis un autre qu'il lui semble ne pas reconnaître, il les expulse rageusement. Au comble de la fureur il se retourne contre Saint Alex qui se sauve. Brigaud essaie pendant ce temps de faire chanter au dernier étudiant qui lui reste le cantique «**Laissez-les vivre**» (2), mais le sage de la compagnie Saint-Hubert, ayant enfin renoncé à jouer l'accompagnement du premier cantique, l'entonne bruyamment à la place de l'étudiant.

Acte 3 - Rite final et fin

Brigaud, le sage de la compagnie Saint Hubert et Dilabas, assis derrière l'autel, constitués en jury d'examen, interrogent quelques âmes serviles. A l'aide d'un magnétophone dissimulé au pied de l'autel, celles-ci leur passent leurs cantiques préférés : «**la chasteté est une des conditions de l'unité des valeurs**» «**le plaisir ne me grandit pas dans mon essence**» et «**la contrainte sociale est nécessaire**» pour Brigaud ; «**même les sociétés de singes sont hiérarchisées**» pour le sage de la compagnie Saint-Hubert. Les prêtres de la ville des sacres, séduits par cet écho parfait, leur donnent de bonnes notes.

Pendant ce temps, les anciens étudiants écrivent sur les murs du temple : «**ici commence le savoir fouille-merde**» (3) et «**cette philosophie n'est pas morte mais doit être tuée**» (4).

Jean-Pierre GILLERY

(1) Nous pensons au palmarès des Universités élaboré à partir de statistiques faussées a priori, plaçant Reims en tête et, qui plus est, en philosophie (*Le Monde de l'Education*) : on sait pertinemment que les candidats-philosophes de l'Académie de Reims fréquentent les facultés et les ENS parisiennes, et pas «leur» U.E.R. de philosophie. Il en est de même pour cette ville des sacres imaginée ici.

(2) Ce cantique ferait référence à un mouvement assez analogue à celui qui existe réellement sous ce nom, dont on peut rappeler les interventions en faveur des grossesses non désirées et des interventions plus localisées comme par exemple les travailleurs du journal «*Le Parisien Libéré*».

(3) Ce graffiti, que nous reprenons dans notre fiction, est effectivement apparu sur les murs du département de philosophie de Reims, lors de la dernière grève contre la réforme Saunier-Seité.

(4) Paul Nizan «*Les chiens de garde*» (Maspero, p. 59). Nous ajouterions cependant volontiers que si les chiens de garde visés par Nizan bénéficiaient d'une certaine notoriété dans l'Université française, ceux de notre fiction ne préféraient qu'au ridicule, à l'intérieur même de cette université.

Le numéro 16 de «*Radical Philosophy*» vient de paraître. Si vous lisez l'Anglais, on vous recommande la page 9, où il est dit que le *Doctrinal* est «*un admirable venture*». Sachant que les dictionnaires indiquent pour «*venture*» «*entreprise hasardeuse*» (sous-entendu : un peu folle), on peut considérer que nos camarades anglais ont un point de vue intéressant sur le *Doctrinal*. Ils disent aussi que le *Doctrinal* ressemble assez à leur propre revue. C'est vrai : même format, typo analogue, problèmes financiers identiques. Pour renforcer le ressemblance, il ont même reproduit certains dessins du *Doctrinal* N° 2. Du coup on a passé un dimanche après-midi à traduire leur texte de présentation. On vous le donne, avec les contre-sens en prime :

«*Le "Radical philosophy Group" est né de la convergence de deux courants constitués dans une large mesure par le mouvement d'étudiants des années 60 : d'une part, le mécontentement, surtout de la part des étudiants, face à la stérilité, doublée d'autosatisfaction, de la philosophie enseignée dans les facs en Grande-Bretagne ; d'autre part, un renouveau d'intérêt, à gauche, pour le travail théorique et la reconnaissance de la nécessité d'affronter l'idéologie incrustée dans les disciplines universitaires classiques. Le Radical Philosophy Group a toujours soutenu que l'on peut s'attaquer à ces deux problèmes en même temps - qu'une recherche philosophique orientée vers des questions fondamentales doit amener à la mise à nu du conservatisme qui se fait passer pour la raison formelle. La philosophie universitaire en Grande-Bretagne a généralement accepté et défendu le système de repères de la culture dominante bourgeoise. Cette culture est soutenue par l'isolement élitiste, les hiérarchies et les cloisonnements internes des institutions académiques, et*

LE DOCTRINAL DE SAPIENCE PUBLIERA DES ESSAIS ET ARTICLES DE

René ALLARD (ingénieur informaticien - Paris)
Paul-Laurent ASSOUN (professeur de philosophie - Paris)
Fabienne BARROUX (professeur de philosophie - E.N.I. Châlons-sur-Marne)
Prisca BACHELET (professeur de philosophie - E.N.I. Garches)
Christine BENOIT (monteuse en cinéma)
Christian BIELOT (professeur de dessin - E.N.G. Troyes)
Marie-Françoise BOURGEOIS (professeur de philosophie - E.N.I. Châlons-sur-Marne)
Jean-Louis CABET (professeur de philosophie - E.N.I. Châlons-sur-Marne)
Chloé CAMPO (sciences économiques - Reims)
Guy CHAMPAGNE (professeur de philosophie - lycée de Cambrai)
Jacques CHATAIN (professeur de philosophie - Pékin, Chine populaire)
Jean-Yves CHATEAU (professeur de philosophie)
Philippe CHAZAL (professeur de philosophie)
Françoise COBLENCE (professeur de philosophie - lycée polyvalent de Troyes)
Danièle COHN (professeur de philosophie - Paris)
Marie-Pierre COLLONGE (professeur de mathématiques - E.N.F. Batignolles, Paris)
Chantal DEMONQUE (professeur de philosophie - lycée Michelet - Varves)
Suzanne DE MURAT (professeur de philosophie - E.N. Etiolles)
Bernard DESCLAUX (chercheur)
Stéphane DOUALLER (professeur de philosophie - E.N.I. Châlons-sur-Marne - chargé du cours de logique et philosophie des sciences à l'UER Droit et Sciences Economiques de Reims)
Michèle DURNING (professeur de philosophie - E.N.I. Troyes)
Nicole GALAS (professeur de philosophie - E.N. Etiolles)
Jean-Pierre GILLERY (philosophie - Paris)
Ole HANSEN-LOVE (professeur de philosophie - lycée de Châlons-sur-Marne)
Jean HEBRARD (professeur de philosophie - E.N. Auteuil - CFPEN)
Jean-Pierre HEDOIN (professeur de philosophie - CPEGC Reims)
Martine HOCQUET-TESSARD (philosophie - Paris)
Sophie JANKLEVITCH (professeur de philosophie - CPR Paris Sud)
Abdoulaye Elimane KANE (professeur de philosophie - lycée Blaise Diagne, Dakar - chargé de cours à l'Université de Dakar)
Racine Alpha KANE (sans profession)
Claude LAPP (professeur de Lettres, lycée de Soissons)
Josette LARGE (professeur de mathématiques - E.N. Garches)
Michèle LE DOEUFF (professeur de philosophie - E.N.S. Fontenay-aux-Roses)

elle s'y reflète. Le Radical Philosophy Group lutte par conséquent pour que soient transformés les enseignements et le système d'évaluation des résultats, de sorte que le contrôle des étudiants sur leurs études soit accru, et pour que soient brisées les frontières entre la philosophie et les autres disciplines, entre les institutions universitaires et le monde extérieur.

Le Radical Philosophy Group a donné plusieurs conférences ; des groupes locaux existent et ont organisé des meetings, mené des actions sur des problèmes locaux. «*Radical Philosophy*» est la revue du groupe. Trois numéros par an, depuis janvier 72. Elle vise à critiquer l'état actuel de la philosophie dans les pays anglophones et à encourager la discussion philosophique à gauche. Toute contribution en relation avec ces objectifs est la bienvenue.

Cependant, avant de rêver à une Internationale, il faudra engager un débat de fond sur les «*lignes*» respectives. En effet, est-ce que leur critique de la tasse de thé (N° 16, p. 25) rejoint exactement nos débats internes sur le vin rouge ? En tout état de cause, signalons qu'eux aussi ont un chien.

Ils préparent une fête philosophique (Bristol, du 22 au 25 avril) qui promet : effets du savoir et pouvoir social, les femmes et/ou dans la philosophie, réflexions sur le travail de Foucault, l'arrivée au pouvoir de la philosophie de l'éducation, politiques de la philosophie des sciences, etc

Abonnement pour l'étranger : 3 livres pour un an. *Radical Philosophy*, 40 Langdon Park Road, London N6 5QG.

Tanguy LE DOUJET (philosophie - Reims)
Catherine LE NORCY (professeur de philosophie - E.N.F. Batignolles, Paris)
Annick LE SIDANER (professeur de philosophie - Epernay)
Jean-Marie LE SIDANER (professeur de philosophie - lycée de Charleville)
Jean LUDET (artisan)
Patrick MALVILLE (professeur de philosophie - lycée de Saint-Quentin)
Angéline MARISCAL (professeur de Lettres - E.N.I. Chaumont)
Alzine MATAMOROS (professeur d'espagnol - Perpignan)
Jean-Pierre MEILHAN (professeur d'E.P.S. - E.N.G. Troyes)
Jean-Pierre METIVET (journaliste)
Georges NAVET (professeur de philosophie - E.N.G. Troyes)
Frédéric NEF (professeur de philosophie - Cornell University New York, USA)
Paulette NEF (peintre)
Claudie POURTET (professeur de lettres - lycée technique de Troyes)
Gérard RACOLLET (maître d'externat - Paris)
Daniel RAICHVARG (professeur de sciences naturelles - lycée d'Arras)
Philippe ROGER (professeur de Lettres - Fondation Thiers)
Olivier ROY (professeur de philosophie - lycée technique de Dreux)
Jean RUFFET (professeur d'allemand - C.N.T.E.)
Monique RUFFET (professeur de physique - C.N.T.E.)
Claude SAHEL (professeur de philosophie - E.N.F. Charleville)
Dominique SALAH (professeur de philosophie - E.N.I. Melun)
Françoise SALIOU (professeur d'histoire - lycée de Cambrai)
Geneviève SAURET (violoncelliste - Paris)
Michel SAVART (instituteur - Paris)
Laure SCHREIBER (psychologue - Paris)
Pierre-Fabian SPITZ (professeur de philosophie - CPR Paris)
Mady TARTAS (professeur de Lettres - CES de Péronne)
Jean-Paul THOMAS (professeur de philosophie - E.N.I. de Chaumont)
Jean-Claude VALEYRE (philosophie/médecine - Reims/Paris)
Patrice VERMEREN (professeur de philosophie - E.N.G. Troyes - chargé du cours de sociologie politique à l'UER de Droit et Sciences Economiques de Reims)
Pierre WEIRICH (professeur de philosophie - lycée de filles de Troyes)
Jean-François WIEDEMANN (professeur d'histoire - E.N.G. Troyes)
W. ZAROF (sans profession)
Danielle ZAY (professeur de philosophie - E.N.I. Melun)
Martine ZYLBERMANN (professeur de philosophie - lycée d'Amiens)
Agnès GAILLARD (lettres classiques - Paris)

Jean TESSARD (instituteur - Paris)

<p>La Revue des CRAP, LES CAHIERS PÉDAGOGIQUES prépare un dossier sur l'enseignement philosophique. Un questionnaire est disponible et peut être obtenu en écrivant à : CRAP - 66, Chaussée d'Antin - 75009 PARIS. Tous les témoignages, textes de réflexion, analyses de pratiques d'enseignement sont reçus au siège de la Revue.</p>	<p>ACC 4</p> <p>au sommaire : ● Les Saints de Paille (feuilleton : les maos à Reims) ● La guerre et la naissance du discours historico-politique (notes prises au cours de Michel Foucault) diffusion : librairie Le Grand Jeu, 20, rue Colbert - 51100 Reims.</p>
<p>LES CAHIERS INTER-E.N.</p> <p>«La formation des maîtres : le témoignage des exécutants» Abonnement : 3 numéros - 16 francs Françoise BLIME - 10, rue Cernuschi - 75010 PARIS</p>	<p>Anne-Marie CHARTIER et Jean HEBRARD</p> <p>LES ÉCOLIERS</p> <p>aux éditions Nathan</p>
<p>AINES annales du Centre Pluridisciplinaire d'Études Catalanes «État, Provinces, Nation - XVIIIe/XXe siècles» Abonnement 5 numéros : 85 francs - Centre Pluridisciplinaire d'Études Catalanes, Centre Universitari de Perpinyà, Cami de la Passio Vella - 66025 Perpinyà.</p>	<p>RECHERCHES - n° 23 Juin 1976 - 35 F</p> <p>L'ENSAIGNEMENT - I) L'école primaire par Anne QUERRIEN (40, rue Dalayrac, Fontenay-sous-Bois 94120)</p>
<p>LES CAHIERS PÉDAGOGIQUES</p> <p>Numéro Spécial : L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE (sous la direction de Guy Coq) 66, Chaussée d'Antin - 75009 PARIS</p>	<p>Bernard DE FRÉMINVILLE</p> <p>LA RAISON DU PLUS FORT</p> <p>Traiter ou maltraiter les fous</p> <p>Editions du Seuil</p>

Vient de paraître

LES ALMANACHS DU PHILOSOPHE BOITEUX

bibliothèque du Doctrinal de Sapience

88 p.

VICTOR COUSIN

DEFENSE DE L'UNIVERSITE ET DE LA PHILOSOPHIE



présenté par Danielle Rancière

solin

1, RUE DES FOSSÉS SAINT-JACQUES, 75005 PARIS

ISBN 2-853 76-006-5

21 F.

Les intentions réformatrices d'un ministre ont réinscrit dans l'actualité le débat sur le sens et la fonction de l'enseignement de la philosophie dans la formation moderne. Pour répondre à ce que les enseignants de philosophie considéraient comme une agression du pouvoir s'est constitué un ensemble de discours ayant pour objet la défense de l'enseignement philosophique.

Deux argumentations conjointes ou séparées dans leur énonciation sont donc constamment mobilisées, l'une qui prend appui sur l'exigence de liberté, l'autre qui a pour principe une volonté de rigueur et la nostalgie d'une honorabilité perdue.

Quel sens donner à cette étrange configuration de la défense actuelle de la philosophie? Comment penser l'articulation de ces deux types d'argument? Ne conviendrait-il pas d'en faire la généalogie pour saisir le mode de constitution de cette double image de la philosophie? Telles sont les questions qui nous ont conduit à lire Défense de l'Université et de la Philosophie.

solin

1, RUE DES FOSSÉS SAINT-JACQUES, 75005 PARIS